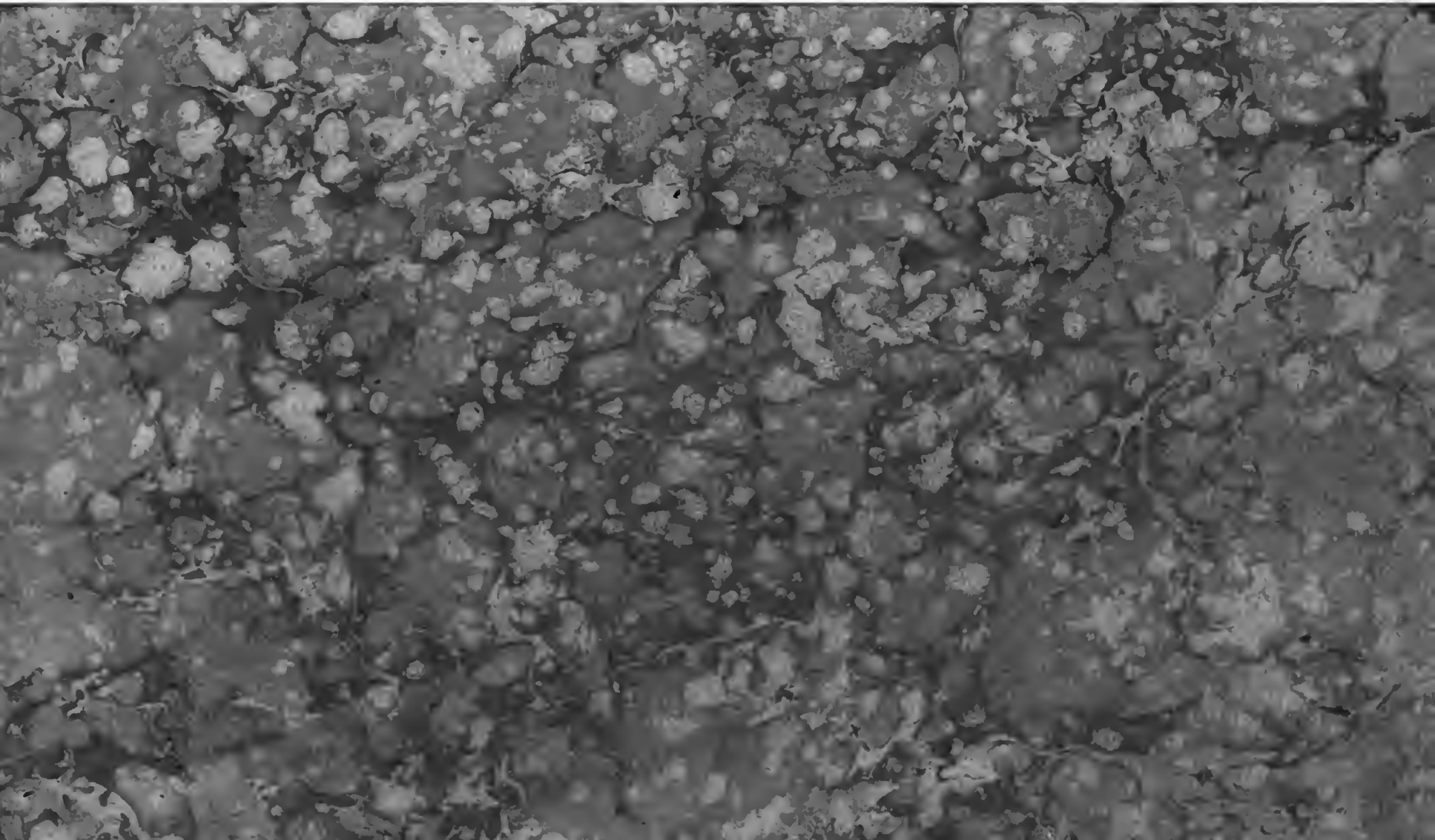

1897

Plate XLI

THÉATRE
DE
VOLTAIRE.

TOME CINQUIEME.

58473

THÉATRE
DE
VOLTAIRE.

TOME CINQUIEME.

EDITION STEREOTYPE,
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.

Biblioteca Nazionale
Fondo
PALATINO
Napoli

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.
AN IX. (1801.)

AVERTISSEMENT.

Le roi a voulu donner à madame la Danphine une fête qui ne fût pas seulement nn de ces spectacles ponr les yenx, tels qne toutes les nations peuvent les donner, et qui, passant avec l'éclat qni les accompagne, ne laissent après eux ancnne trace. Il a commandé un spectacle qui pût à la fois servir d'amnsement à la conr, et d'encouragement aux beaux arts, dont il sait que la culture contribue à la gloire de son royaume. M. le duc de Richelien, premier gentilhomme de la chambre, en exercice, a ordonné cette fête magnifiqne.

Il a fait élever un théâtre de cinqnante-six pieds de profondenr dans le grand manege de Versailles, et a fait constrnire une salle, dont les décorations et les embellissements sont tellement ménagés que tout ce qui sert au spectacle doit s'enlever en une nuit, et laisser la salle ornée ponr nn bal paré, qui doit former la fête dn lendemain.

Le théâtre et les loges ont été constrnits avec la magnificence convenable, et avec le goût qn'on connaît depnis long-temps dans cenx qui ont dirigé ees préparatifs.

On a vouln réunir sur ce théâtre tous les talents qni ponrraient contribuer aux agréments de la fête, et rassembler à la fois tous les charmes de la déclamation, de la danse, et de la mnsiqne, afin que la personne auguste à qui cette fête est consacrée pût connaître tont d'nn coup les talents qui doivent être dorénavant employés à lui plaire.

On a donc voulu que celui qui a été chargé de composer la fête fît un de ces ouvrages dramatiques où les divertissements en musique forment une partie du sujet, où la plaisanterie se mêle à l'héroïque, et dans lesquels on voit un mélange de l'opéra, de la comédie, et de la tragédie.

On n'a pu ni dû donner à ces trois genres toute leur étendue ; on s'est efforcé seulement de réunir les talents de tous les artistes qui se distinguent le plus, et l'unique mérite de l'auteur a été de faire valoir celui des autres.

Il a choisi le lieu de la scene sur les frontieres de la Castille, et il en a fixé l'époque sous le roi de France Charles V, prince juste, sage et heureux, contre lequel les Anglais ne purent prévaloir, qui secourut la Castille, et qui lui donna un monarque.

Il est vrai que l'histoire n'a pu fournir de semblables allégories pour l'Espagne, car il y régnait alors un prince cruel, à ce qu'on dit, et sa femme n'était point une héroïne dont les enfants fussent des héros. Presque tout l'ouvrage est donc une fiction dans laquelle il a fallu s'asservir à introduire un peu de bouffonnerie au milieu des plus grands intérêts, et des fêtes au milieu de la guerre.

Ce divertissement a été exécuté le 23 février 1745, vers les six heures du soir. Le roi s'est placé au milieu de la salle, environné de la famille royale, des princes et princesses de son sang, et des dames de la cour, qui formaient un spectacle beaucoup plus beau que tous ceux qu'on pouvait leur donner.

Il eût été à desirer qu'un plus grand nombre de Français eût pu voir cette assemblée, tous les princes

de cette maison qui est snr le trône long-temps avant les plus anciennes du monde, cette foule de dames parées de tous les ornements qni sont encore des chefs-d'œuvre dn goût de la nation, et qui étaient effacés par elles; enfin cette joie noble et décente qui occupait tous les cœurs, et qu'on lisait dans tous les yeux.

On est sorti du spectacle à neuf heures et demie, dans le même ordre qu'on était entré ; alors on a trouvé tonte la façade du palais et des écuries illnminée. La beanté de cette fête n'est qu'une faible image de la joie d'une nation qui voit réunir le sang de tant de princes auxquels elle doit son bonheur et sa gloire.

Sa majesté, satisfaite de tons les soins qu'on a pris pour lui plaire, a ordonné que ce spectacle fût représenté encore une seconde fois.

PROLOGUE

DE LA FETE POUR LE MARIAGE

DE M. LE DAUPHIN.

LE SOLEIL *descend dans son char et prononce ces paroles.*

L'INVENTEUR des beaux arts, le dieu de la lumiere,
Descend du haut des cieux dans le plus beau séjour
Qu'il puisse contempler en sa vaste carriere.

La gloire, l'hymen, et l'amour,
Astres charmants de cette cour,
Y répandent plus de lumiere
Que le flambeau du dieu du jour.

J'envisage en ces lieux le bonheur de la France
Dans ce roi qui commande à tant de cœurs soumis;
Mais, tout dieu que je suis, et dieu de l'éloquence,
Je ressemble à ses ennemis,
Je suis timide en sa présence.

Faut-il qu'ayant tant d'assurance
Quand je fais entendre son nom,
Il ne m'inspire ici que de la défiance?
Tout grand homme a de l'indulgence,
Et tout héros aime Apollon.
Qui rend son siecle heureux veut vivre en la mémoire.
Pour mériter Homere, Achille a combattu.
Si l'on dédaignait trop la gloire,
On chérirait peu la vertu.

(*tous les acteurs bordent le théâtre, représentant les muses et les beaux arts.*)

O vous qui lui rendez tant de divers hommages,
Vous qui le couronnez, et dont il est l'appui,
N'espérez pas pour vous avoir tous les suffrages
Que vous réunissez pour lui.

Je sais que de la cour la science profonde
Serait de plaire à tout le monde;
C'est un art qu'on ignore; et peut-être les dieux
En ont cédé l'honneur au maître de ces lieux.

Muses, contentez-vous de chercher à lui plaire;
Ne vantez point ici d'une voix téméraire
La douceur de ses lois, les efforts de son bras,
Thémis, la Prudence, et Bellone,
Conduisant son cœur et ses pas,
La Bonté généreuse assise sur son trône;
Le Rhin libre par lui, l'Escaut épouvanté,
Les Apennins fumants que sa foudre environne,
Laissons ces entretiens à la postérité,
Ces leçons à son fils, cet exemple à la terre:
Vous graverez ailleurs dans les fastes des temps
Tous ces terribles monuments,
Dressés par les mains de la Guerre.
Célébrez aujourd'hui l'hymen de ses enfants,
Déployez l'appareil de vos jeux innocents.
L'objet qu'on desirait, qu'on admire et qu'on aime,
Jette déja sur vous des regards bienfaisants:
On est heureux sans vous; mais le bonheur suprême
Veut encor des amusements.

Cueillez toutes les fleurs, et parez-en vos têtes;
Mêlez tous les plaisirs, nuissez tous les jeux,
Souffrez le plaisant même; il faut de tout aux fêtes,

Et toujours les héros ne sont pas sérieux.
Enchantez un loisir, hélas! trop peu durable.
Ce peuple de guerriers, qui ne paraît qu'aimable,
Vous écoute un moment, et revole aux dangers.
Leur maître en tous les temps veille sur la patrie.
Les soins sont éternels, ils consument la vie;
Les plaisirs sont trop passagers.
Il n'en est pas ainsi de la vertu solide;
Cet hymen l'éternise : il assure à jamais
A cette race auguste, à ce peuple intrépide,
Des victoires et des bienfaits.

Muses, que votre zele à mes ordres réponde.
Le cœur plein des beautés dont cette cour abonde,
Et que ce jour illustre assemble autour de moi,
Je vais voler au ciel, à la source féconde
De tous les charmes que je voi;
Je vais, ainsi que votre roi,
Recommencer mon cours pour le bonheur du monde.

FIN DU PROLOGUE.

NOUVEAU PROLOGUE

DE LA PRINCESSE DE NAVARRE,

envoyé à M. le maréchal duc de Richelieu, pour la représentation qu'il fit donner à Bordeaux, le 26 novembre 1764.

Nous osons retracer cette fête éclatante
Que donna dans Versaille au plus aimé des rois
Le héros qui le représente,
Et qui nous fait chérir ses lois.

Ses mains en d'autres lieux ont porté la victoire;
Il porte ici le goût, les beaux arts, et les jeux;
Et c'est une nouvelle gloire.
Mars fait des conquérants, la paix fait des heureux.

Des Grecs et des Romains les spectacles pompeux
De l'univers encore occupent la mémoire;
Aussi-bien que leurs camps, leurs cirques sont fameux.
Melpomene, Thalie, Eutherpe, et Terpsichore,
Ont enchanté les Grecs et savent plaire encore
A nos Français polis et qui pensent comme eux.
La guerre défend la patrie,
Le commerce peut l'enrichir;
Les lois font son repos, les arts la font fleurir.
La valeur, les talents, les travaux, l'industrie,
Tout brille parmi vous: que vos heureux remparts
Soient le temple éternel de la paix et des arts.

FIN DU NOUVEAU PROLOGUE.

ACTEURS CHANTANTS

DANS TOUS LES CHOEURS.

QUINZE FEMMES.
VINGT-CINQ HOMMES.

ACTEURS DU POEME.

CONSTANCE, princesse de Navarre.
LE DUC DE FOIX.
DON MORILLO, seigneur de campagne.
SANCHETTE, fille de Morillo.
LÉONOR, l'une des femmes de la princesse.
HERNAND, écuyer du duc.
GUILLOT, jardinier.
UN OFFICIER DES GARDES.
UN ALCADE.
SUITE.

La scene est dans les jardins de Don Morillo, sur les confins de la Navarre.

LA PRINCESSE DE NAVARRE,

COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

CONSTANCE, LEONOR.

LÉONOR.

Ah, quel voyage, et quel séjour
Pour l'héritiere de Navarre!
Votre tuteur, don Pedre, est un tyran barbare:
Il vous force à fuir de sa cour.
Du fameux duc de Foix vous craignez la tendresse;
Vous fuyez la haine et l'amour;
Vous courez la nuit et le jour
Sans page et sans dame d'atour.
Quel état pour une princesse!
Vous vous exposez tour-à-tour
A des dangers de toute espece.

CONSTANCE.

J'espere que demain ces dangers, ces malheurs,
De la guerre civile effet inévitable,
Seront au moins suivis d'un ennui tolérable;
Et je pourrai cacher mes pleurs
Dans un asyle inviolable.

O sort! à quels chagrins me veux-tu réserver?
De tous côtés infortunée,
Don Pedre aux fers m'avait abandonnée;
Gaston de Foix veut m'enlever.

LÉONOR.

Je suis de vos malheurs comme vous occupée;
Malgré mon humeur gaie, ils troubleut ma raison;
Mais un enlèvement, ou je suis fort trompée,
Vaut un peu mieux qu'une prison.
Contre Gaston de Foix quel courroux vous anime?
Il veut finir votre malheur;
Il voit ainsi que nous don Pedre avec horreur.
Un roi cruel qui vous opprime
Doit vous faire aimer un vengeur.

CONSTANCE.

Je hais Gaston de Foix autant que le roi même.

LÉONOR.

Et pourquoi? parcequ'il vous aime?

CONSTANCE.

Lui, m'aimer! nos parents se sont toujours haïs.

LÉONOR.

Belle raison!

CONSTANCE.

Son pere accabla ma famille.

LÉONOR.

Le fils est moins cruel, madame, avec la fille;
Et vous n'êtes point faits pour vivre en ennemis.

CONSTANCE.

De tout temps la haine sépare
Le sang de Foix et le sang de Navarre.

LÉONOR.

Mais l'amour est utile aux raccommodements.
Enfin dans vos raisons je n'entre qu'avec peine;
Et je ne crois point que la haine
Produise les enlèvements.
Mais ce beau duc de Foix que votre cœur déteste,

L'avez-vous vu, madame?

CONSTANCE.

Au moins mon sort funeste
A mes yeux indignés n'a point voulu l'offrir.
Quelque hasard aux siens m'a pu faire paraître.

LÉONOR.

Vous m'avouerez qu'il faut connaître
Du moins avant que de haïr.

CONSTANCE.

J'ai juré, Léonor, au tombeau de mon pere,
De ne jamais m'unir à ce sang que je hais.

LÉONOR.

Serment d'aimer toujours, ou de n'aimer jamais,
Me paraît un peu téméraire.
Enfin, de peur des rois et des amants, hélas!
Vous allez dans un cloître enfermer tant d'appas.

CONSTANCE.

Je vais dans un couvent tranquille,
Loin de Gaston, loin des combats,
Cette nuit trouver un asyle.

LÉONOR.

Ah! c'était à Burgos, dans votre appartement,
Qu'était en effet le couvent.
Loin des hommes renfermée,
Vous n'avez pas vu seulement
Ce jeune et redoutable amant
Qui vous avait tant alarmée.
Grace aux troubles affreux dont nos états sont pleins,
Au moins dans ce château nous voyons des humains.
Le maître du logis, ce baron qui vous prie
A dîner malgré vous, faute d'hôtellerie,
Est un baron absurde, ayant assez de bien,
Grossièrement galant avec peu de scrupule;
Mais un homme ridicule
Vaut peut être encor mieux que rien.

CONSTANCE.

Souvent dans le loisir d'une heureuse fortune
Le ridicule amuse; on se prête à ses traits;
Mais il fatigue, il importune
Les cœurs infortunés et les esprits bien faits.

LÉONOR.

Mais un esprit bien fait peut remarquer, je pense,
Ce noble cavalier si prompt à vous servir,
Qu'avec tant de respects, de soins, de complaisance,
Au devant de vos pas nous avons vu venir.

CONSTANCE.

Vous le nommez?

LÉONOR.

Je crois qu'il se nomme Alamir.

CONSTANCE.

Alamir? il paraît d'une tout autre espece
Que monsieur le baron.

LÉONOR.

Oui, plus de politesse,
Plus de monde, de grace.

CONSTANCE.

Il porte dans son air
Je ne sais quoi de grand...

LÉONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De noble...

LÉONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De fier.

LÉONOR.

Oui. J'ai cru même y voir je ne sais quoi de tendre.

CONSTANCE.

Oh! point: dans tous les soins qu'il s'empresse à nous rendre

Son respect est si retenu !

LÉONOR.

Son respect est si grand qu'en vérité j'ai cru
Qu'il a deviné votre altesse.

CONSTANCE.

Les voici ; mais sur-tout point d'altesse en ces lieux:
Dans mes destins injurieux
Je conserve le cœur, non le rang de princesse.
Garde de découvrir mon secret à leurs yeux ;
Modere ta gaieté déplacée, imprudente ;
Ne me parle point en suivante.
Dans le plus secret entretien
Il faut t'accoutumer à passer pour ma tante.

LÉONOR.

Oui, j'aurai cet honneur ; je m'en souviens très bien.

CONSTANCE.

Point de respect, je te l'ordonne.

SCENE II.

DON MORILLO, LE DUC DE FOIX *en jeune officier, d'un côté du théâtre ; de l'autre*, CONSTANCE, LEONOR.

MORILLO, *au duc de Foix, qu'il prend toujours pour Alamir.*

Oh, oh ! qu'est-ce donc que j'entends ?
La tante est tutoyée ! Ah, ma foi, je soupçonne
Que cette tante-là n'est pas de ses parents.
Alamir, mon ami, je crois que la fripponne
Ayant sur moi du dessein,
Pour renchérir sa personne,
Prit cette tante en chemin.

LE DUC DE FOIX.

Non, je ne le crois pas ; elle paraît bien née ;
La vertu, la noblesse éclate en ses regards.
De nos troubles civils les funestes hasards

Près de votre château l'ont sans doute amenée.

MORILLO.

Parbleu, dans mon château je prétends la garder;
En bon parent tu dois m'aider:
C'est une bonne aubaine; et des nieces pareilles
Se trouvent rarement, et m'iraient à merveilles.

LE DUC DE FOIX.

Gardez de les laisser échapper de vos mains.

LÉONOR, *à la princesse.*

On parle ici de vous, et l'on a des desseins.

MORILLO.

Je réponds de leur complaisance.
(*il s'avance vers la princesse de Navarre.*)
Madame, jamais mon château...
(*au duc de Foix.*)
Aide-moi donc un peu.

LE DUC DE FOIX, *bas.*

Ne vit rien de si beau.

MORILLO.

Ne vit rien de si beau... Je sens en sa présence
Un embarras tout nouveau:
Que veut dire cela? Je n'ai plus d'assurance.

LE DUC DE FOIX.

Son aspect en impose, et se fait respecter.

MORILLO.

A peine elle daigne écouter.
Ce maintien réservé glace mon éloquence;
Elle jette sur nous un regard bien altier!
Quels grands airs! Allons donc, sers-moi de chancelier;
Explique-lui le reste, et touche un peu son ame.

LE DUC DE FOIX.

Ah! que je le voudrais!... Madame,
Tout reconnaît ici vos souveraines lois;
Le ciel, sans doute, vous a faite
Pour en donner aux plus grands rois.

Mais, du sein des grandeurs, on aime quelquefois
A se cacher dans la retraite.
On dit que les dieux autrefois
Dans de simples hameaux se plaisaient à paraître :
On put souvent les méconnaître ;
On ne peut se méprendre aux charmes que je vois.

MORILLO.

Quels discours ampoulés! quel diable de langage!
Es-tu fou ?

LE DUC DE FOIX.

Je crains bien de n'être pas trop sage.
(*à Léonor.*)
Vous qui semblez la sœur de cet objet divin,
De nos empressements daignez être attendrie ;
Accordez un seul jour, ne partez que demain ;
Ce jour le plus heureux, le plus beau de ma vie,
Du reste de nos jours va régler le destin.
(*à Morillo.*)
Je parle ici pour vous.

MORILLO.

Eh bien! que dit la tante?

LÉONOR.

Je ne vous cache point que cette offre me tente :
Mais madame... ma niece...

MORILLO, *à Léonor.*

Oh, c'est trop de raison.
A la fin je serai le maître en ma maison.
Ma tante, il faut souper alors que l'on voyage ;
Petites façons et grands airs,
A mon avis, sont des travers.
Humanisez un peu cette niece sauvage.
Plus d'une reine en mon château
A couché dans la route, et l'a trouvé fort beau.

CONSTANCE.

Ces reines voyageaient en des temps plus paisibles ;
Et vous savez quel trouble agite ces états.

A tons vos soins pòlis nos cœurs seront sensibles :
Mais nous partons ; daignez ne nous arrêter pas.

MORILLO.

La petite obstinée ! Où courez-vons si vîte ?

CONSTANCE.

Au couvent.

MORILLO.

Qnelle idée ! et quels tristes projets !
Pourquoi préférez-vous un aussi vilain gîte ?
Qn'y pourriez-vous trouver ?

CONSTANCE.

La paix.

LE DUC DE FOIX.

Que cette paix est loin de ce cœur qui soupire !

MORILLO.

Eh bien ! esperes-tu de ponvoir la rédnire ?

LE DUC DE FOIX.

Je vons promets du moins d'y mettre tout mon art.

MORILLO.

J'emploierai tout le mien.

LÉONOR.

Sonffrez qn'on se retire ;
Il faut ordonner tont ponr ce prochain départ.
(*elles font un pas vers la porte.*)

LE DUC DE FOIX.

Le respect nous défend d'insister davantage ;
Vons obéir en tout est le premier devoir.
(*ils font une révérence.*)
Mais quand on cesse de vons voir,
En perdant vos beaux yeux, on garde votre image.

SCENE III.

LE DUC DE FOIX, DON MORILLO.

MORILLO.

On ne partira point, et j'y suis résolu.

LE DUC DE FOIX.

Le sang m'unit à vous, et c'est une vertu
D'aider dans leurs desseins des parents qu'on révere.

MORILLO.

La niece est mon vrai fait, quoiqu'un peu froide et fiere;
La tante sera ton affaire :
Et nous serons tons deux contents.
Que me conseilles-tu?

LE DUC DE FOIX.

D'être aimable, de plaire.

MORILLO.

Fais-moi plaire.

LE DUC DE FOIX.

Il y faut mille soins complaisants,
Les plus profonds respects, des fêtes, et du temps.

MORILLO.

J'ai très peu de respect; le temps est long; les fêtes
Coûtent beaucoup, et ne sont jamais prêtes;
C'est de l'argent perdu.

LE DUC DE FOIX.

L'argent fut inventé
Pour payer, si l'on peut, l'agréable et l'utile.
Eh, jamais le plaisir fut-il trop acheté?

MORILLO.

Comment t'y prendras-tu?

LE DUC DE FOIX.

La chose est très facile.
Laissez-moi partager les frais.
Il vient de venir ici près
Quelques comédiens de France,
Des troubadours experts dans la haute science,
Dans le premier des arts, le grand art du plaisir:
Ils ne sont pas dignes, peut-être,
Des adorables yeux qui les verront paraître;
Mais ils savent beaucoup, s'ils savent réjouir.

MORILLO.

Réjouissons-nous donc.

LE DUC DE FOIX.

Oui, mais avec mystere.

MORILLO.

Avec mystere, avec fracas,
Sers-moi tout comme tu voudras;
Je trouve tout fort bon, quand j'ai l'amour en tête.
Prépare ta petite fête;
De mes menus plaisirs je te fais l'intendant.
Je veux subjuguer la fripponne,
Avec son air important,
Et je vais pour danser ajuster ma personne.

SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, HERNAND.

LE DUC DE FOIX.

Hernand, tout est-il prêt?

HERNAND.

Pouvez-vous en douter?
Quand monseigneur ordonne, on sait exécuter.
Par mes soins secrets tout s'apprête
Pour amollir ce cœur et si fier et si grand.
Mais j'ai grand'peur que votre fête
Réussisse aussi mal que votre enlèvement.

LE DUC DE FOIX.

Ah! c'est là ce qui fait la douleur qui me presse:
Je pleure ces transports d'une aveugle jeunesse,
Et je veux expier le crime d'un moment
Par une éternelle tendresse.
Tout me réussira, car j'aime à la fureur.

HERNAND.

Mais en déguisements vous avez du malheur:
Chez don Pedre en secret j'eus l'honneur de vous
suivre

En qualité de conjuré;
Vous fûtes reconnu, tout prêt d'être livré;
Et nous sommes heureux de vivre:
Vos affaires ici ne tourneut pas trop bieu,
Et je crains tout pour vous.

LE DUC DE FOIX.

J'aime, et je ne crains rien.
Mon projet avorté, quoique plein de justice,
Dut sans doute être malheureux;
Je ne méritais pas un destin plus propice,
Mon cœur n'était point amoureux.
Je voulais d'un tyran punir la violence;
Je voulais enlever Constance,
Pour unir nos maisons, nos noms, et nos amis;
La seule ambition fut d'abord mon partage.
Belle Constance, je vous vis;
L'amour seul arme mon courage.

HERNAND.

Elle ne vous vit point; c'est là votre malheur:
Vos grands projets lui firent peur;
Et dès qu'elle en fut informée,
Sa fureur contre vous dès long-temps allumée
En avertit toute la cour.
Il fallut fuir alors.

LE DUC DE FOIX.

Elle fuit à son tour.
Nos communs ennemis la rendront plus traitable.

HERNAND.

Elle hait votre sang.

LE DUC DE FOIX.

Quelle haine indomtable
Peut tenir contre tant d'amour?

HERNAND.

Pour un héros tout jeune et sans expérience,
Vous embrassez beaucoup de terrain à la fois:
Vous voudriez finir la mésintelligence

Dn sang de Navarre et de Foix;
Vous avez en secret avec le roi de France
Un chiffre de correspondance.
Contre un roi formidable ici vons conspirez;
Vous y risquez vos jours et cenx des conjurés.
Vos tronpes vers ces lieux s'avancent à la file;
Vous préparez la guerre au milieu des festins;
Vous bernez le seigneur qui vons donne nn asyle;
Sa fille, pour combler vos singuliers destins,
Devient folle de vous, et vons tient en contrainte:
Il vous fant employer et l'andace et la feinte;
Téméraire en amour et criminel d'état,
Perdant votre raison, vous risqnez votre tête.
Vous allez livrer nn combat,
Et vous préparez une fête?

LE DUC DE FOIX.

Mon cœnr de tant d'objets n'en voit qu'nn seul ici;
Je ne vois, je n'entends qne la belle Constance.
Si par mes tendres soins son cœnr est adonci,
Tont le reste est en assnrance.
Don Pedre périra, don Pedre est trop haï.
Le famenx dn Guesclin vers l'Espagne s'avance;
Le fier Anglais, notre ennemi,
D'nn tyran détesté prend en vain la défense:
Par le bras des Français les rois sont protégés;
Des tyrans de l'Enrope ils domtent la puissance;
Le sort des Castillans sera d'être vengés
Par le courage de la France.

HERNAND.

Et cependant en ce séjour
Vous ne connaissez rien qu'un charmant esclavage.

LE DUC DE FOIX.

Va, tu verras bientôt ce que peut un conrage
Qui sert la patrie et l'amour.
Ici tout ce qui m'inquiete
C'est cette passion dont m'honore Sanchette,

La fille de notre baron.

HERNAND.

C'est une fille neuve, innocente, indiscrete,
Bonne par inclination,
Simple par éducation,
Et par instinct un peu coquette;
C'est la pure nature en sa simplicité.

LE DUC DE FOIX.

Sa simplicité même est fort embarrassante,
Et peut nuire aux projets de mon cœur agité.
J'étais loin d'en vouloir à cette ame innocente.
J'apprends que la princesse arrive en ce canton;
Je me rends sur la route, et me donne un baron
Pour un fils d'Alamir, parent de la maison.
En amour comme en guerre une ruse est permise.
J'arrive, et sur un compliment,
Moitié poli, moitié galant,
Que par-tout l'usage autorise,
Sanchette prend feu promptement;
Et son cœur tout neuf s'humanise;
Elle me prend pour son amant,
Se flatte d'un engagement,
M'aime, et le dit avec franchise.
Je crains plus sa naïveté
Que d'une femme bien apprise
Je ne craindrais la fausseté.

HERNAND.

Elle vous cherche.

LE DUC DE FOIX.

Je te laisse:
Tâche de dérouter sa curiosité;
Je vole aux pieds de la princesse.

SCENE V.

SANCHETTE, HERNAND.

SANCHETTE.

Je suis au désespoir.

HERNAND.

Qu'est-ce qui vous déplaît,
Mademoiselle?

SANCHETTE.

Votre maître.

HERNAND.

Vous déplaît-il beaucoup?

SANCHETTE.

Beaucoup; car c'est un traître,
Ou du moins il est près de l'être;
Il ne prend plus à moi nul intérêt.
Avant-hier il vint, et je fus transportée
De son séduisant entretien;
Hier il m'a beaucoup flattée;
A présent il ne me dit rien.
Il court, ou je me trompe, après cette étrangere:
Moi, je cours après lui; tous mes pas sont perdus;
Et depuis qu'elle est chez mon pere
Il semble que je n'y sois plus.
Quelle est donc cette femme et si belle et si fiere
Pour qui l'on fait tant de façons?
On va pour elle encor donner les violons;
Et c'est ce qui me désespere.

HERNAND.

Elle va tout gâter..., Mademoiselle, eh bien!
Si vous me promettiez de n'en témoigner rien,
D'être discrete.

SANCHETTE.

Oh oui, je jure de me taire,
Pourvu que vous parliez.

HERNAND.

Le secret, le mystere
Rend les plaisirs piquants.

SANCHETTE.

Je ne vois pas pourquoi.

HERNAND.

Mon maître, né galant, dont vous tournez la tête,
Sans vous en avertir vous prépare une fête.

SANCHETTE.

Quoi, tous ces violons !...

HERNAND.

Sont tous pour vous.

SANCHETTE.

Pour moi !

HERNAND.

N'en faites point semblant, gardez un beau silence :
Vous verrez vingt Français entrer dans un moment ;
Ils sont parés superbement ;
Ils parlent en chansons, ils marchent en cadence,
Et la joie est leur élément.

SANCHETTE.

Vingt beaux messieurs Français ! j'en ai l'ame ravie ;
J'eus de voir des Français toujours très grande envie :
Entreront-ils bientôt ?

HERNAND.

Ils sont dans le château.

SANCHETTE.

L'aimable nation ! que de galanterie !

HERNAND.

On vous donne un spectacle, un plaisir tout nouveau.
Ce que font les Français est si brillant, si beau !

SANCHETTE.

Eh ! qu'est-ce qu'un spectacle ?

HERNAND.

Une chose charmante.
Quelquefois un spectacle est un mouvant tableau

Où la nature agit, où l'histoire est parlante,
Où les rois, les héros sortent de leur tombeau :
Des mœurs des nations c'est l'image vivante.

SANCHETTE.

Je ne vous entends point.

HERNAND.

Un spectacle assez beau
Serait encore une fête galante ;
C'est un art tout français d'expliquer ses desirs
Par l'organe des jeux, par la voix des plaisirs ;
Un spectacle est sur-tout un amoureux mystere
Pour courtiser Sanchette et tâcher de lui plaire,
Avant d'aller tout uniment
Parler au baron votre pere
De notaire, d'engagement,
De fiançaille et de douaire.

SANCHETTE.

Ah ! je vous entends bien ; mais moi, que dois-je faire ?

HERNAND.

Rien.

SANCHETTE.

Comment, rien du tout ?

HERNAND.

Le goût, la dignité,
Consistent dans la gravité ;
Dans l'art d'écouter tout, finement, sans rien dire ;
D'approuver d'un regard, d'un geste, d'un sourire.
Le feu dont mon maître soupire
Sous des noms empruntés devant vous paraîtra ;
Et l'adorable Sanchette,
Toujours tendre, toujours discrete,
En silence triomphera.

SANCHETTE.

Je comprends fort peu tout cela ;
Mais je vous avouerai que je suis enchantée
De voir de beaux Français, et d'en être fêtée.

SCENE VI.

SANCHETTE et HERNAND *sont sur le devant*, LA PRINCESSE DE NAVARRE *arrive par un des côtés du fond sur le théâtre, entre* DON MORILLO et LE DUC DE FOIX; SUITE.

LÉONOR, *à Morillo.*

Oui, mousieur, nous allons partir.

LE DUC DE FOIX, *à part.*

Amour, daigne éloiguer nn départ qui me tue.

SANCHETTE, *à Hernand.*

On ne commence point. Je ne puis me tenir;
Quand anrai-je une fête aux yeux de l'inconnue?
Je la verrai jalouse, et c'est un grand plaisir.

CONSTANCE, *voulant passer par une porte, elle s'ouvre et paraît remplie de guerriers.*

Que vois-je, ô ciel! suis-je trahie?
Ce passage est rempli de guerriers menaçants!
Quoi! dou Pedre en ces lieux éteud sa tyrannie?

LÉONOR.

La frayeur trouble tous mes sens.

(*les guerriers entrent sur la scene, précédés de trompettes, et tous les acteurs de la comédie se rangent d'un côté du théâtre.*)

UN GUERRIER, *chantant.*

Jeune beauté, cessez de vous plaindre,
Bannissez vos terreurs;
C'est vous qu'il faut craindre:
Bannissez vos terreurs;
C'est vous qu'il faut craindre;
Régnez sur nos cœurs.

LE CHOEUR *répete.*

Jeune beanté, cessez de vous plaiudre, etc.

(*marche de guerriers dansants.*)

UN GUERRIER.

Lorsque Vénus vient embellir la terre,
C'est dans nos champs qu'elle établit sa cour.
Le terrible dieu de la guerre,
Désarmé dans ses bras, sonrit au tendre Amour.
Toujours la beauté dispose
Des invincibles guerriers;
Et le charmant Amour est sur un lit de rose
A l'ombre des lauriers.

LE CHOEUR.

Jeune beauté, cessez de vous plaindre, etc.

(*on danse.*)

UN GUERRIER.

Si quelque tyran vous opprime,
Il va tomber la victime
De l'amour et de la valeur;
Il va tomber sous le glaive vengeur.

UN GUERRIER.

A votre présence
Tout doit s'enflammer;
Pour votre défense
Tout doit s'armer;
L'amour, la vengeance
Doit nous animer.

LE CHOEUR *répete.*

A votre présence
Tout doit s'enflammer, etc.

(*on danse.*)

CONSTANCE, *à Léonor.*

Je l'avouerai, ce divertissement
Me plaît, m'alarme davantage;
On dirait qu'ils ont su l'objet de mon voyage.
Ciel! avec mon état quel rapport étonnant!

LÉONOR.

Bon! c'est pure galanterie;
C'est un air de chevalerie,

Que prend le vieux baron pour faire l'important.

(*la princesse veut s'en aller, le chœur l'arrête en chantant.*)

LE CHOEUR.

Demeurez, présidez à nos fêtes;
Que nos cœurs soient ici vos conquêtes.

DEUX GUERRIERS.

Tout l'univers doit vous rendre
L'hommage qu'on rend aux dieux;
Mais en quels lieux
Pouvez-vous attendre
Un hommage plus tendre,
Plus digne de vos yeux?

LE CHOEUR.

Demeurez, présidez à nos fêtes,
Que nos cœurs soient vos tendres conquêtes.

(*les acteurs du divertissement rentrent par le même portique.*)

(*pendant que Constance parle à Léonor, don Morillo, qui est devant elles, leur fait des mines; et Sanchette, qui est alors auprès du duc de Foix, le tire à part sur le devant du théâtre.*)

SANCHETTE, *au duc de Foix.*

Ecoutez donc, mon cher amant;
L'aubade qu'on me donne est étrangement faite :
Je n'ai pas pu danser. Pourquoi cette trompette?
Qu'est-ce qu'un Mars, Vénus, des combats, un tyran,
Et pas un seul mot de Sanchette?
A cette dame-ci tout s'adresse en ces lieux :
Cette préférence me touche.

LE DUC DE FOIX.

Croyez-moi, taisons-nous; l'Amour respectueux
Doit avoir quelquefois son bandeau sur la bouche,
Bien plus encor que sur les yeux.

SANCHETTE.

Quel bandeau, quels respects ! ils sont bien ennuyeux!

MORILLO, *s'avançant vers la princesse.*

Eh bien! que dites-vous de notre sérénade?
La tante est-elle un pen contente de l'aubade?

LÉONOR.

Et la tante et la niece y tronvent mille appas.

CONSTANCE, *à Léonor.*

Qu'est-ce que tout ceci? Non, je ne comprends pas
Les contrariétés qui s'offrent à ma vue;
Cette rusticité du seigneur du château,
Et ce goût si noble, si beau,
D'une fête si prompte et si bien entendue.

MORILLO.

Eh bien donc! notre tante approuve mon cadeau.

LÉONOR.

Il me paraît brillant, fort heureux, et nouveau.

MORILLO.

La porte était gardée avec de beaux gendarmes :
Eh, eh! l'on n'est pas neuf dans le métier des armes.

CONSTANCE.

C'est magnifiqnement recevoir nos adieux;
Toujours le sonvenir m'en sera précieux.

MORILLO.

Je le crois. Vous pourriez voyager par le monde
Sans être fêtoyée ainsi qu'on l'est ici :
Soyez sage, demeurez-y;
Cette fête, ma foi, n'aura pas sa seconde :
Vous chommerez ailleurs. Quand je vous parle ainsi,
C'est pour votre seul bien; car pour moi, je vous jure
Que, si vous décampez, de bon cœur je l'endure;
Et quand il vous plaira, vous pourrez nous quitter.

CONSTANCE.

De cette offre polie il nous faut profiter;
Par cet autre côté permettez que je sorte.

LÉONOR.

On nous arrête encore à la seconde porte?

CONSTANCE.

Que vois-je? quels objets! quels spectacles charmants!

LÉONOR.

Ma niece, c'est ici le pays des romans.

(*il sort de cette seconde porte une troupe de danseurs et de danseuses avec des tambours de basque et des tambourins.*)

(*après cette entrée, Léonor se trouve à côté de Morillo, et lui dit :*)

Qui sont donc ces gens-ci?

MORILLO, *au duc de Foix.*

C'est à toi de leur dire
Ce que je ne sais point.

LE DUC DE FOIX, *à la princesse de Navarre.*

Ce sont des gens savants,
Qui dans le ciel tout courant savent lire,
Des mages d'autrefois illustres descendants,
A qui fut réservé le grand art de prédire.

(*les astrologues arabes, qui étaient restés sous le portique pendant la danse, s'avancent sur le théâtre, et tous les acteurs de la comédie se rangent pour les écouter.*)

UNE DEVINERESSE *chante.*

Nous enchaînons le temps; le plaisir suit nos pas:
Nous portons dans les cœurs la flatteuse espérance;
Nous leur donnons la jouissance
Des biens même qu'ils n'ont pas;
Le présent fuit, il nous entraîne;
Le passé n'est plus rien.
Charme de l'avenir, vous êtes le seul bien
Qui reste à la faiblesse humaine.
Nous enchaînons le temps, etc.

(*on danse.*)

UN ASTROLOGUE.

L'astre éclatant et doux de la fille de l'onde,
Qui devance ou qui suit le jour,
Pour vous recommençait son tour.
Mars a voulu s'unir pour le bonheur du monde
A la planete de l'Amour.
Mais quand les faveurs célestes
Sur nos jours précieux allaient se rassembler,
Des dieux inhumains et funestes
Se plaisent à les troubler.

UN ASTROLOGUE, *alternativement avec le chœur.*

Dieux ennemis, dieux impitoyables,
Soyez confondus:
Dieux secourables,
Tendre Vénus,
Soyez à jamais favorables.

CONSTANCE.

Ces astrologues me paraissent
Plus instruits du passé que du sombre avenir;
Dans mon ignorance ils me laissent;
Comme moi, sur mes maux ils semblent s'attendrir;
Ils forment, comme moi, des souhaits inutiles,
Et des espérances stériles,
Sans rien prévoir, et sans rien prévenir.

LE DUC DE FOIX.

Peut-être ils prédiront ce que vous devez faire;
Des secrets de nos cœurs ils perceut le mystere.

UNE DEVINERESSE *s'approche de la princesse, et chante.*

Vous excitez la plus sincere ardeur,
Et vous ne sentez que la haine;
Pour punir votre ame inhumaine
Un ennemi doit toucher votre cœur.

(*ensuite s'avançant vers Sanchette.*)

Et vous, jeune beauté que l'Amour veut conduire,
L'Amour doit vous instruire;

Suivez ses douces lois.
Votre cœur est né tendre ;
Aimez, mais en faisant un choix,
Gardez de vous méprendre.

SANCHETTE.

Ah ! l'on s'adresse à moi ; la fête était pour nous.
J'attendais ; j'éprouvais des transports si jaloux !

UN DEVIN ET UNE DEVINERESSE, *s'adressant à Sanchette.*

En mariage
Un sort heureux
Est un rare avantage ;
Ses plus doux feux
Sont un long esclavage.

Du mariage
Formez les nœuds ;
Mais ils sont dangereux.
L'amour heureux
Est trop volage.

Du mariage
Craignez les nœuds ;
Ils sont trop dangereux.

SANCHETTE, *au duc de Foix.*

Bon ! quels dangers seraient à craindre en mariage ?
Moi, je n'en vois aucun ; de bon cœur je m'engage :
Nous nous aimons, tout ira bien.
Puisque nous nous aimons, nous serons fort fideles ;
Donnez-moi bien souvent des fêtes aussi belles,
Et je ne me plaindrai de rien.

LE DUC DE FOIX.

Hélas ! j'en donnerais tous les jours de ma vie,
Et les fêtes sont ma folie ;
Mais je n'espere point faire votre bonheur.

SANCHETTE.

Il est déja tout fait; vous enchantez mon cœur.

(*on danse.*)

(*les acteurs de la comédie sont rangés sur les ailes : Sanchette veut danser avec le duc de Foix, qui s'en défend; Morillo prend la princesse de Navarre, et danse avec elle.*)

GUILLOT, *avec un garçon jardinier, vient interrompre la danse, dérange tout, prend le duc de Foix et Morillo par la main, fait des signes en leur parlant bas, et ayant fait cesser la musique, il dit au duc de Foix :*

Oh! vous allez bientôt avoir une autre danse:
Tout est perdu, comptez sur moi.

LE DUC DE FOIX, *à Morillo.*

Quelle étrange aventure! Un alcade! Eh pourquoi?

MORILLO.

Il vient la demander par ordre exprès du roi.

LE DUC DE FOIX.

De quel roi?

MORILLO.

De don Pedre.

LE DUC DE FOIX.

Allez; le roi de France
Vous défendra bientôt de cette violence.

LÉONOR, *à la princesse.*

Il paraît que sur vous roule la conférence.

MORILLO.

Bon; mais en attendant qu'allons-nous devenir?
Quand un alcade parle, il faut bien obéir.

LE DUC DE FOIX.

Obéir, moi?

MORILLO.

Sans doute, et que peux-tu prétendre?

LE DUC DE FOIX.

Nous battre contre tous; contre tous la défendre.

MORILLO.

Qui, toi, te révolter contre un ordre précis
Emané du roi même! es-tu de sang rassis?

LE DUC DE FOIX.

Le premier des devoirs est de servir les belles;
Et les rois ne vont qu'après elles.

MORILLO.

Ce petit parent-là m'a l'air d'un franc vaurien:
Tu seras... Mais, ma foi, je ne m'en mêle en rien.
Rebelle à la justice, allons! rentrez, Sanchette,
Plus de fête.
(*Morillo pousse Sanchette dans la maison, renvoie la musique, et sort avec son monde.*)

SANCHETTE.

Eh quoi donc!

LÉONOR.

D'où vient cette retraite,
Ce trouble, cet effroi, ce changement soudain?

CONSTANCE.

Je crains de nouveaux coups de mon triste destin.

LE DUC DE FOIX.

Madame, il est affreux de causer vos alarmes:
Nos divertissements vont finir par des larmes.
Un cruel...

CONSTANCE.

Ciel! qu'entends-je? Eh quoi! jusqu'en ces lieux
Gaston poursuivrait-il ses projets odieux?

LÉONOR.

Qu'avez-vous dit?

LE DUC DE FOIX.

Quel nom prononce votre bouche?
Gaston de Foix, madame, a-t-il un cœur farouche?
Sur la foi de son nom j'ose vous protester
Qu'ainsi que moi pour vous il donnerait sa vie;
Mais d'un autre ennemi craignez la barbarie:
De la part de don Pedre on vient vous arrêter.

CONSTANCE.

M'arrêter?

LE DUC DE FOIX.

Un alcade avec impatience
Jusqu'en ces lieux suivit vos pas:
Il doit venir vous prendre.

CONSTANCE.

Eh! sur quelle apparence?
Sous quel nom, quel prétexte?

LE DUC DE FOIX.

Il ne vous nomme pas,
Mais il a désigné vos gens, votre équipage;
Tout envoyé qu'il est d'un ennemi sauvage,
Il a sur-tout désigné vos appas.

LÉONOR.

Ah! cachons-nous, madame.

CONSTANCE.

Où?

LÉONOR.

Chez la jardiniere,
Chez Guillot.

LE DUC DE FOIX.

Chez Guillot on viendra vous chercher:
La beauté ne peut se cacher.

CONSTANCE.

Fuyons.

LE DUC DE FOIX.

Ne fuyez point.

LÉONOR.

Restons donc.

CONSTANCE.

Ciel! que faire?

LE DUC DE FOIX.

Si vous restez, si vous fuyez,
Je mourrai par-tout à vos pieds,
Madame, je n'ai point la coupable imprudence

D'oser vous demander quelle est votre naissance :
Soyez reine ou bergere, il n'importe à mon cœur ;
Et le secret que vous m'en faites
Du soin de vous servir n'affaiblit point l'ardeur :
Le trône est par-tout où vous êtes.
Cachez, s'il se peut, vos appas ;
Je vais voir en ces lieux si l'on peut vous surprendre ;
Et je ne me cacherai pas
Quand il faudra vous défendre.

SCENE VII.

CONSTANCE, LEONOR.

LÉONOR.

Enfin nous avons un appui :
Le brave chevalier ! nous viendrait-il de France ?

CONSTANCE.

Il n'est point d'Espagnol plus généreux que lui.

LÉONOR.

J'en espere beaucoup, s'il prend votre défense.

CONSTANCE.

Mais que peut-il seul aujourd'hui
Contre le danger qui me presse ?
Le sort a sur ma tête épuisé tous ses coups.

LÉONOR.

Je craindrais le sort en courroux,
Si vous n'étiez qu'une princesse ;
Mais vous avez, madame, un partage plus doux.
La nature elle-même a pris votre querelle.
Puisque vous êtes jeune et belle,
Le monde entier sera pour vous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

SANCHETTE, GUILLOT.

SANCHETTE.

Arrête, parle-moi, Guillot.

GUILLOT.

Oh! Guillot est pressé.

SANCHETTE.

Guillot, demeure; un mot:
Que fait notre Alamir?

GUILLOT.

Oh! rien n'est plus étrange.

SANCHETTE.

Mais que fait-il? dis-moi.

GUILLOT.

Moi, je crois qu'il fait tout,
Libéral comme un roi, jeune et beau comme un ange.

SANCHETTE.

L'infidele me pousse à bout.
N'est-il pas au jardin avec cette étrangere?

GUILLOT.

Eh! vraiment oui.

SANCHETTE.

Qu'elle doit me déplaire!

GUILLOT.

Eh mon dieu! d'où vient ce courroux?
Vous devez l'aimer au contraire,

Car elle est belle comme vous.

SANCHETTE.

D'où vient qu'on a cessé sitôt la sérénade?

GUILLOT.

Je n'en sais rien.

SANCHETTE.

Que veut dire un alcade?

GUILLOT.

Je n'en sais rien.

SANCHETTE.

D'où vient que mon pere voulait
M'enfermer sous la clef? d'où vient qu'il s'en allait?

GUILLOT.

Je n'en sais rien.

SANCHETTE.

D'où vient qu'Alamir est près d'elle?

GUILLOT.

Eh! je le sais; c'est qu'elle est belle:
Il lui parle à genoux, tout comme on parle au roi;
C'est des respects, des soins; j'en suis tout hors de moi.
Vous en seriez charmée.

SANCHETTE.

Ah, Guillot, le perfide!

GUILLOT.

Adieu; car on m'attend; on a besoin d'un guide;
Elle veut s'en aller. *(il sort.)*

SANCHETTE, *seule.*

Puisse-t-elle partir,
Et me laisser mon Alamir!
Oh, que je suis honteuse et dépitée!
Il m'aimait en un jour; en deux suis-je quittée?
Monsieur Hernand m'a dit que c'est là le bon ton;
Je n'en crois rien du tout. Alamir! quel frippon!
S'il était sot et laid, il me serait fidele,
Et, ne pouvant trouver de conquête nouvelle,

Il m'aimerait faute de mieux.
Comment faut-il faire à mon âge?
J'ai des amants constants, ils sont tous ennuyeux ;
J'en trouve un seul aimable, et le traître est volage.

SCENE II.

SANCHETTE, L'ALCADE, SUITE.

L'ALCADE.

Mes amis, vous avez un important emploi ;
Elle est dans ces jardins ; ah, la voici ; c'est elle :
Le portrait qu'on m'en fit me semble assez fidele ;
Voilà son air, sa taille ; elle est jeune, elle est belle ;
Remplissons les ordres du roi.
Soyez prêts à me suivre, et faites sentinelle.

UN LIEUTENANT DE L'ALCADE.

Nous vous obéirons ; comptez sur notre zele.

SANCHETTE.

Ah, messieurs, vous parlez de moi.

L'ALCADE.

Oui, madame ; à vos traits nous savons vous connaître ;
Votre air nous dit assez ce que vous devez être ;
Nous venons vous prier de venir avec nous ;
La moitié de mes gens marchera devant vous,
L'autre moitié suivra ; vous serez transportée
Surement et sans bruit, et par-tout respectée.

SANCHETTE.

Quel étrange propos! me transporter! Qui? moi!
Eh, qui donc êtes-vous?

L'ALCADE.

Des officiers du roi ;
Vous l'offensez beaucoup d'habiter ces retraites ;
Monsieur l'amirante en secret,
Sans nous dire qui vous êtes,
Nous a fait votre portrait.

SANCHETTE.

Mon portrait, dites-vous?

L'ALCADE.

Madame, trait pour trait.

SANCHETTE.

Mais je ne connais point ce monsieur l'amirante.

L'ALCADE.

Il fait pourtant de vous la peinture vivante.

SANCHETTE.

Mon portrait à la cour a donc été porté?

L'ALCADE.

Apparemment.

SANCHETTE.

Voyez ce que fait la beauté!
Et de la part du roi vous m'enlevez?

L'ALCADE.

Sans doute;
C'est notre ordre précis: il le faut, quoi qu'il coûte.

SANCHETTE.

Où m'allez-vous mener?

L'ALCADE.

A Burgos, à la cour;
Vous y serez demain avant la fin du jour.

SANCHETTE.

A la cour! mais vraiment ce n'est pas me déplaire;
La cour! j'y consens fort: mais que dira mon pere?

L'ALCADE.

Votre pere? il dira tout ce qu'il lui plaira.

SANCHETTE.

Il doit être charmé de ce voyage-là.

L'ALCADE.

C'est un honneur très grand qui sans doute le flatte.

SANCHETTE.

On m'a dit que la cour est un pays si beau!
Hélas! hors ce jour-ci, la vie en ce château
Fut toujours ennuyeuse et plate.

L'ALCADE.

Il faut que dans la cour votre personne éclate.

SANCHETTE.

Eh! qu'est-ce qu'on y fait?

L'ALCADE.

Mais du bien et du mal;
On y vit d'espérance; on tâche de paraître;
Près des belles toujours on a quelque rival,
On en a cent auprès du maître.

SANCHETTE.

Eh, quand je serai là, je verrai donc le roi?

L'ALCADE.

C'est lui qui veut vous voir.

SANCHETTE.

Ah, quel plaisir pour moi!
Ne me trompez-vous point? eh quoi! le roi souhaite
Que je vive à sa cour? il veut avoir Sanchette?
Hélas! de tout mon cœur: il m'enleve; partons.
Est-il comme Alamir? quelles sont ses façons?
Comment en use-t-il, messieurs, avec les belles?

L'ALCADE.

Il ne m'appartient pas d'en savoir des nouvelles;
A ses ordres sacrés je ne sais qu'obéir.

SANCHETTE.

Vous emmenez sans doute à la cour Alamir?

L'ALCADE.

Comment? quel Alamir?

SANCHETTE.

L'homme le plus aimable
Le plus fait pour la cour, brave, jeune, adorable.

L'ALCADE.

Si c'est un gentilhomme à vous,
Sans doute, il peut venir; vous êtes la maîtresse.

SANCHETTE.

Un gentilhomme à moi, plût à dieu!

L'ALCADE.

Le temps presse,
La nuit vient; les chemins ne sont pas sûrs pour nous:
Partons.

SANCHETTE.

Ah! volontiers.

SCENE III.

MORILLO, SANCHETTE, LE DUC DE FOIX, SUITE.

MORILLO.

Messieurs, êtes-vous fous?
Arrêtez donc, qu'allez-vous faire?
Où menez-vous ma fille?

SANCHETTE.

A la cour, mon cher pere.

MORILLO.

Elle est folle! arrêtez; c'est ma fille.

L'ALCADE.

Comment?
Ce n'est pas cette dame, à qui je....

MORILLO.

Non, vraiment;
C'est ma fille, et je suis don Morillo son pere;
Jamais on ne l'enlevera.

SANCHETTE.

Quoi, jamais!

MORILLO.

Emmenez, s'il le faut, l'étrangere;
Mais ma fille me restera.

SANCHETTE.

Elle aura donc sur moi toujours la préférence;
C'est elle qu'on enleve!

MORILLO.

Allez en diligence.

SANCHETTE.

L'heureuse créature! on l'emmene à la cour:
Hélas! quand sera-ce mon tour?

MORILLO.

Vous voyez que du roi la volonté sacrée
Est chez don Morillo comme il faut révérée;
Vous en rendrez compte.

L'ALCADE.

Oui, fiez-vous à nos soins.

SANCHETTE.

Messieurs, ne prenez qu'elle au moins.

SCENE IV.

MORILLO, SANCHETTE.

MORILLO.

Je suis saisi de crainte; ah! l'affaire est fâcheuse.

SANCHETTE.

Eh, qu'ai-je à craindre, moi?

MORILLO.

La chose est sérieuse;
C'est affaire d'état, vois-tu, que tout ceci.

SANCHETTE.

Comment d'état?

MORILLO.

Eh, oui; j'apprends que près d'ici
Tous les Français sont en campagne
Pour donner un maître à l'Espagne.

SANCHETTE.

Qu'est-ce que cela fait?

MORILLO.

On dit qu'en ce canton
Alamir est leur espion;
Cette dame est errante, et chez moi se déguise;

Elle a tout l'air d'être comprise
Dans quelque conspiration ;
Et si tu veux que je le dise,
Tout cela sent la pendaison.
J'ai fait nne grosse sottise
De faire entrer daus ma maison
Cette dame en ce temps de crise,
Et cet agréable frippon
Qui me joue, et qui la courtise :
Je veux qu'il parte tont de bon,
Et qu'ailleurs il s'impatronise.

SANCHETTE.

Lui? mon pere; ce beau garçon?

MORILLO.

Lui-même; il peut ailleurs donner la sérénade.

SCENE V.

MORILLO, SANCHETTE, GUILLOT.

GUILLOT, *tout essoufflé.*

Au secours, au secours! ah, quelle étrange aubade!

MORILLO.

Quoi donc?

SANCHETTE.

Qu'a-t-il donc fait?

GUILLOT.

Dans ces jardins là-bas...

MORILLO.

Eh bien?

GUILLOT.

Cet Alamir et ce monsieur l'alcade,
Les gens d'Alamir, des soldats,
Ayant du fer par-tout, en tête, au dos, aux bras,
L'étrangere enlevée au milieu des gendarmes,
Et le brave Alamir tout brillant sous les armes,
Qui la repreud soudain, et fait tomber à bas,

Tout alentour de lui, nez, menton, jambes, bras,
Et la belle étrangere en larmes,
Des chevaux renversés, et des maîtres dessous,
Et des valets dessus, des jambes fracassées,
Des vainqueurs, des fuyards, des cris, du sang, des coups,
Des lances à la fois, et des têtes cassées,
Et la tante, et ma femme, et ma fille, avec moi;
C'est horrible à penser, je suis tout mort d'effroi.

SANCHETTE.

Eh, n'est-il point blessé?

GUILLOT.

C'est lui qui blesse et tue;
C'est un héros, un diable.

MORILLO.

Ah, quelle étrange issue!
Quel maudit Alamir! quel enragé! quel fou!
S'attaquer à son maître, et hasarder son cou,
Et le mien, qui pis est! Ah, le maudit esclandre!
Qu'allons-nous devenir? Le plus grand châtiment
Sera le digne fruit de cet emportement;
Et moi bien sot aussi de vouloir entreprendre
De retenir chez moi cette fiere beauté;
Voilà ce qu'il m'en a coûté.
Assemblons nos parents; allons chez votre mere,
Et tâchons d'assoupir cette effroyable affaire.

SANCHETTE, *en s'en allant.*

Ah, Guillot! prends bien soin de ce jeune officier;
Il a tort, en effet, mais il est bien aimable;
Il est si brave!

SCENE VI.

GUILLOT.

Ah, oui, c'est un homme admirable!
On ne peut mieux se battre; on ne peut mieux payer:
Que j'aime les héros, quand ils sont de l'espece

De cet amoureux chevalier!
J'ai vu ça tout d'un coup. La dame a sa tendresse.
J'aime à voir un jeune guerrier
Bien payer ses amis, bien servir sa maîtresse;
C'est comme il faut me plaire.

SCENE VII.

CONSTANCE, LEONOR, GUILLOT.

CONSTANCE.

Où me réfugier?
Hélas! qu'est devenu ce guerrier intrépide,
Dont l'ame généreuse et la valeur rapide
Etalent tant d'exploits avec tant de vertu?
Comme il me défendait! comme il a combattu!
L'aurais-tu vu? réponds.

GUILLOT.

J'ai vu... je n'ai rien vu;
Je ne vois rien encore. Une semblable fête
Trouble terriblement les yeux.

LÉONOR.

Eh, va donc t'informer.

GUILLOT.

Où, madame?

CONSTANCE.

En tous lieux.
Va, vole, réponds donc: que fait-il? cours, arrête:
Aurait-il succombé? Que ne puis-je à mon tour
Défendre ce héros et lui sauver le jour!

LÉONOR.

Hélas! plus que jamais le danger est extrême;
Le nombre était trop grand.

GUILLOT.

Contre un ils étaient dix.

LÉONOR.

Peut-être qu'on vous cherche, et qu'Alamir est pris.

GUILLOT.

Qui? lui! vous vous moquez; il aurait pris lui-même
Tous les alcades d'un pays.
Allez, croyez, sans vous méprendre,
Qu'il sera mort cent fois avant que de se rendre.

CONSTANCE.

Il serait mort?

LÉONOR.

Va donc.

CONSTANCE.

(*il sort.*) Tâche de t'éclaircir.
Va vîte..... Il serait mort!

LÉONOR.

Je vous en vois frémir;
Il le mérite bien; votre ame est attendrie;
Mais sur quoi jugez-vous qu'il ait perdu la vie?

CONSTANCE.

S'il vivait, Léonor, il serait près de moi.
De l'honneur qui le guide il connaît trop la loi.
Sa main, pour me servir par le ciel réservée,
M'abandonnerait-elle après m'avoir sauvée?
Non; je crois qu'en tout temps il serait mon appui.
Puisqu'il ne paraît pas, je dois trembler pour lui.

LÉONOR.

Tremblez aussi pour vous; car tout vous est contraire:
En vain par-tout vous savez plaire,
Par-tout on vous poursuit, on menace vos jours;
Chacun craint ici pour sa tête.
Le maître du château, qui vous donne une fête,
N'ose vous donner du secours;
Alamir seul vous sert; le reste vous opprime.

CONSTANCE.

Que devient Alamir, et quel sera son sort?

LÉONOR.

Songez au vôtre, hélas! quel transport vous anime!

CONSTANCE.

Léonor, ce n'est point un avengle transport,
C'est un sentiment légitime.
Ce qu'il a fait pour moi...

SCENE VIII.

CONSTANCE, LEONOR, LE DUC DE FOIX.

LE DUC DE FOIX.

J'ai fait ce qne j'ai dû.
J'exécntais votre ordre, et vous avez vaincu.

CONSTANCE.

Vous n'êtes point blessé?

LE DUC DE FOIX.

Le ciel, le ciel propice
De votre cause en tout seconda la justice.
Puisse un jour cette main par de plus henrenx coups
De tous vos ennemis vous faire un sacrifice!
Mais un de vos regards doit les désarmer tous.

CONSTANCE.

Hélas! dn sort encor je ressens le courronx;
De vous récompenser il m'ôte la puissance.
Je ne puis qn'admirer cet excès de vaillance.

LE DUC DE FOIX.

Non, c'est moi qui vons dois de la reconnaissance.
Vos yeux me regardaient; je combattais pour vons:
Quelle plus belle récompense!

CONSTANCE.

Ce que j'entends, ce que je vois,
Votre sort et le mien, vos disconrs, vos exploits,
Tout étonne mon ame; elle en est confondue:
Quel destin nous rassemble? et par quel noble effort,
Par quelle grandeur d'ame en ces lieux peu connne,
Ponr ma seule défense affrontiez-vons la mort?

LE DUC DE FOIX.

Eh! n'est-ce pas assez que de vous avoir vue?

CONSTANCE.

Quoi! vous ne connaissez ni mon nom, ni mon sort,
Ni mes malheurs, ni ma naissance?

LE DUC DE FOIX.

Tout cela dans mon cœur eût-il été plus fort
Qu'un moment de votre présence?

CONSTANCE.

Alamir, je vous dois ma juste confiance,
Après des services si grands.
Je suis fille des rois et du sang de Navarre;
Mon sort est cruel et bizarre:
Je fuyais ici deux tyrans:
Mais vous de qui le bras protege l'innocence,
A votre tour daignez vous découvrir.

LE DUC DE FOIX.

Le sort juste une fois me fit pour vous servir;
Et ce bonheur me tient lieu de naissance:
Quoi! puis-je encor vous secourir?
Quels sont ces deux tyrans de qui la violence
Vous persécutait à la fois?
Don Pedre est le premier. Je brave sa vengeance.
Mais l'autre, quel est-il?

CONSTANCE.

L'autre est le duc de Foix

LE DUC DE FOIX.

Ce duc de Foix qu'on dit et si juste, et si tendre!
Eh, que pourrai-je contre lui?

CONSTANCE.

Alamir, contre tous vous serez mon appui;
Il cherche à m'enlever.

LE DUC DE FOIX.

Il cherche à vous défendre;
On le dit, il le doit, et tout le prouve assez.

CONSTANCE.

Alamir! Et c'est vous, c'est vous qui l'excusez!

LE DUC DE FOIX.

Non; je dois le haïr, si vous le haïssez.
Vous étant odieux, il doit l'être à lui-même;
Mais comment condamner un mortel qui vous aime?
On dit que la vertu l'a pu seule enflammer;
S'il est ainsi, grand dieu, comme il doit vous aimer!
On dit que devant vous il tremble de paraître,
Que ses jours aux remords sont tous sacrifiés;
On dit qu'enfin, si vous le connaissiez,
Vous lui pardonneriez peut-être.

CONSTANCE.

C'est vous seul que je veux connaître,
Parlez-moi de vous seul; ne trompez plus mes vœux.

LE DUC DE FOIX.

Ah! daignez épargner un soldat malheureux;
Ce que je suis dément ce que je peux paraître.

CONSTANCE.

Vous êtes un héros, et vous le paraissez.

LE DUC DE FOIX.

Mon sang me fait rougir: il me condamne assez.

CONSTANCE.

Si votre sang est d'une source obscure,
Il est noble par vos vertus,
Et des destins j'effacerai l'injure.
Si vous êtes sorti d'une source plus pure,
Je... Mais vous êtes prince, et je n'en doute plus;
Je n'en veux que l'aveu, le reste me l'assure:
Parlez.

LE DUC DE FOIX.

J'obéis à vos lois;
Je voudrais être prince, alors que je vous vois.
Je suis un cavalier...

SCENE IX.

CONSTANCE, LE DUC DE FOIX, LEONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

Vous ? vous êtes un traître ;
Vous n'échapperez pas, et je prétends connaître
Pour qui la fête était, qui vous trompiez des deux.

LE DUC DE FOIX.

Je n'ai trompé personne ; et si je fais des vœux,
Ces vœux sont trop cachés, et tremblent de paraître.
Ne jugez point de moi par ces frivoles jeux.
Une fête est un hommage
Que la galanterie, ou bien la vanité,
Sans en prendre aucun avantage,
Quelquefois donne à la beauté.
Si j'aimais, si j'osais m'abandonner aux flammes
De cette passion, vertu des grandes ames,
J'aimerais constamment, sans espoir de retour ;
Je mêlerais dans le silence
Les plus profonds respects au plus ardent amour.
J'aimerais un objet d'une illustre naissance...

SANCHETTE, *à part.*

Mon pere est bon baron.

LE DUC DE FOIX.

Un objet ingénu...

SANCHETTE.

Je la suis fort.

LE DUC DE FOIX.

Donc, fier, éclairé, retenu,
Qui joindrait sans effort l'esprit et l'innocence.

SANCHETTE, *à part.*

Est-ce moi ?

LE DUC DE FOIX.

J'aimerais certain air de grandeur,

Qui produit le respect sans inspirer la crainte,
La beauté sans orgueil, la vertu sans contrainte,
L'auguste majesté sur le visage empreinte,
Sous les voiles de la douceur.

SANCHETTE.

De la majesté! moi!

LE DUC DE FOIX.

Si j'écoutais mon cœur,
Si j'aimais, j'aimerais avec délicatesse,
Mais en brûlant avec transport;
Et je cacherais ma tendresse,
Comme je dois cacher mes malheurs et mon sort.

LÉONOR.

Eh bien! connaissez-vous la personne qu'il aime?

CONSTANCE, *à Léonor.*

Je ne me connais pas moi-même;
Mon cœur est trop ému pour oser vous parler.

SCENE X.

MORILLO, ET LES PERSONNAGES PRÉCÉDENTS.

MORILLO.

Hélas! tout cela fait trembler:
Ta mere en va mourir; que deviendra ma fille?
L'enfer est déchaîné; mon château, ma famille,
Mon bien, tout est pillé, tout est à l'abandon:
Le duc de Foix a fait investir ma maison.

CONSTANCE.

Le duc de Foix? Qu'enteuds-je? O ciel, ta tyrannie
Veut encor par ses mains persécuter ma vie!

MORILLO.

Bon, ce n'est là que la moindre partie
De ce qu'il nous faut essuyer.
Un certain du Guesclin, brigand de son métier,
Turc de religion, et Breton d'origine,
Avec des spadassins, devers Burgos chemine.

Ce traître duc de Foix vient de s'associer
Avec toute cette racaille.
Contre eux, tout près d'ici, le roi va guerroyer,
Et nous allons avoir bataille.

CONSTANCE.

Ainsi donc à mon sort je n'ai pu résister;
Son inévitable poursuite
Dans le piege me précipite
Par les mêmes chemins choisis pour l'éviter.
Toujours le duc de Foix! sa funeste tendresse
Est pire que la haine; il me poursuit sans cesse.

MORILLO.

C'est bien moi qu'il poursuit, si vous le trouvez bon:
Serait-ce donc pour vous que je suis au pillage?
On fera sauter ma maison:
Est-ce vous qui causez tout ce maudit ravage?
Quelle personne étrange êtes-vous, s'il vous plaît,
Pour que les rois et les princes
Prennent à vous tant d'intérêt,
Et qu'on coure après vous au fond de nos provinces?

CONSTANCE.

Je suis infortunée, et c'est assez pour vous,
Si vous avez un cœur.

SCENE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, UN OFFICIER DU DUC DE FOIX, SUITE.

L'OFFICIER.

Voyez à vos genoux,
Madame, un envoyé du duc de Foix mon maître;
De sa part je mets en vos mains
Cette place où lui-même il n'oserait paraître:
En son nom je viens reconnaître
Vos commandements souverains.
Mes soldats sous vos lois vont, avec alégresse,

Vous suivre, ou vous garder, ou sortir de ces lieux;
Et quand le duc de Foix combat pour vos beaux yeux,
Nous répondons ici des jours de votre altesse.

MORILLO.

Son altesse! Eh bon dieu! quoi, madame est princesse?

L'OFFICIER.

Princesse de Navarre, et suprême maîtresse
De vos jours, et des miens, et de votre maison.

CONSTANCE.

Je suis hors de moi-même.

MORILLO.

Ah, madame, pardon:
Je me jette à vos pieds.

LÉONOR.

Vous voilà reconnue.

MORILLO.

De mes desseins coquets la singuliere issue!

SANCHETTE.

Quoi, vous êtes princesse, et faite comme nous!

L'OFFICIER.

Nous attendons ici vos ordres à genoux.

CONSTANCE.

Je rends grace à vos soins, mais ils sont inutiles;
Je ne crains rien dans ces asyles;
Alamir est ici; contre mes oppresseurs
Je n'aurai pas besoin de nouveaux défenseurs.

L'OFFICIER.

Alamir! de ce nom je n'ai point connaissance;
Mais je respecte en lui l'honneur de votre choix:
S'il combat pour votre défense,
Nous serons trop heureux de servir sous ses lois.
Je vous ramene aussi vos compagnes fideles,
Vos premiers officiers, vos dames du palais;
Echappés aux tyrans, ils nous suivent de près.

LÉONOR.

Ah! les agréables nouvelles!

CONSTANCE.

Ciel! qu'est-ce que je vois?

LES TROIS GRACES *et une troupe d'Amours et de Plaisirs paraissent sur la scene.*

LÉONOR.

Les Graces, les Amours?

LE DUC DE FOIX.

Ainsi Gaston de Foix veut vous servir toujours.

(*on danse.*)

SANCHETTE, *au duc de Foix.* (*interrompant la danse.*)

Ce sont donc là ses domestiques?
Que les grands sont heureux, et qu'ils sont magnifiques!
Quoi! de toute princesse est-ce là la maison?
Ah! que j'en sois, je vous conjure.
Quel cortege! quel train!

LE DUC DE FOIX.

Ce cortege est un don
Qui vient des mains de la nature;
Toute femme y prétend.

SANCHETTE.

Puis-je y prétendre aussi?

LE DUC DE FOIX.

Oui, sans doute, avec vous les graces sont ici:
Les graces suivent la jeunesse,
Et vous les partagez avec cette princesse.

SANCHETTE.

Il le faut avouer, on n'a point de parent
Plus agréable et plus galant.
Venez que je vous parle; expliquez-moi de grace
Ce qu'est un duc de Foix, et tout ce qui se passe:
Restez auprès de moi, contez-moi tout cela,
Et parlez-moi toujours, pendant qu'on dansera.
(*elle s'assied auprès du duc de Foix.*) (*on danse.*)

LES TROIS GRACES *chantent.*

La nature, en vous formant,

Près de vous nous fit naître;
Loin de vos yeux nous ne pouvions paraître:
Nous vous servons fidèlement:
Mais le charmant Amour est notre premier maître.
(*on danse.*)

UNE DES GRACES.

Vents furieux, tristes tempêtes,
Fuyez de nos climats:
Beaux jours, levez-vous sur nos têtes,
Fleurs, naissez sur nos pas.
(*on danse.*)
Echo, voix errante,
Légere habitante
De ce séjour,
Echo, fille de l'amour,
Doux rossignol, bois épais, onde pure,
Répétez avec moi ce que dit la nature:
Il faut aimer à son tour.
(*on danse.*)

UN PLAISIR.

(*paroles sur un menuet.*)
(*premier couplet.*)
Non, le plus grand empire
Ne peut remplir un cœur:
Charmant vainqueur,
Dieu séducteur,
C'est ton délire
Qui fait le bonheur.
(*on danse.*)

UNE BERGERE.

J'aime, et je crains ma flamme;
Je crains le repentir.
Tendre desir,
Premier plaisir,
Dieu de mon ame,
Fais-moi moins gémir.

UN BERGER.

Ah! le refus, la feinte
Ont des charmes puissants;
Desirs naissants,
Combats charmants,
Tendre contrainte,
Tout sert les amants.

(*on danse.*)

UN AMOUR, *alternativement avec le chœur.*

Divinité de cet heureux séjour,
Triomphe et fais grace,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

(*on danse.*)

LE MÊME AMOUR.

Toi seule es cause
De ce qu'il ose;
Toi seule allumas ses feux.
Quel crime est plus pardonnable?
C'est celui de tes beaux yeux;
En les voyant tout mortel est coupable.

LE CHOEUR.

Divinité de cet heureux séjour,
Triomphe et fais grace,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

CONSTANCE.

On pardonne à l'amour, et non pas à l'audace:
Un téméraire amant, ennemi de ma race,
Ne pourra m'appaiser jamais.

LE DUC DE FOIX.

Je connais son malheur, et sans doute il l'accable;
Mais serez-vous toujours inexorable?

CONSTANCE.

Alamir, je vous le promets.

LE DUC DE FOIX.

On ne fuit point sa destinée:
Les devins ont prédit à votre ame étonnée
Qu'un jour votre ennemi serait votre vainqueur.

CONSTANCE.

Les devins se trompaient; fiez-vous à mon cœur.

LE CHOEUR *chante.*

On differe vainement;
Le sort nous entraîne,

L'amour nous amene
Au fatal moment.
(*trompettes et timballes.*)

CONSTANCE.

Mais d'où partent ces cris, ces sons, ce bruit de guerre?

HERNAND, *arrivant avec précipitation.*

On marche, et les Français précipitent leurs pas:
Ils n'attendent personne.

LE DUC DE FOIX.

Ils ne m'attendront pas;
Et je vole avec eux.

CONSTANCE.

Les jeux et les combats
Tour à tour aujourd'hui partagent-ils la terre?
Où fuyez-vous, où portez-vous vos pas?

LE DUC DE FOIX.

Je sers sous les Français, et mon devoir m'appelle;
Ils combattent pour vous: jugez s'il m'est permis
De rester un moment loin d'un peuple fidele
Qui vient vous délivrer de tous vos ennemis.
(*il sort.*)

CONSTANCE, *à Léonor.*

Ah, Léonor! cachons un trouble si funeste.
La liberté des pleurs est tout ce qui me reste.
(*elles sortent.*)

SANCHETTE.

Sans ce brave Alamir, que devenir? hélas!

MORILLO.

Que d'aventures, quel fracas!
Quels démons en un jour assemblent des alcades,
Des Alamir, des sérénades,
Des princesses, et des combats!

SANCHETTE.

Vous allez donc aussi servir cette princesse?
Vous suivrez Alamir? vous combattrez?

MORILLO.

Qui, moi?
Quelque sot! Dieu m'en garde.

SANCHETTE.

Et pourquoi non?

MORILLO.

Pourquoi?
C'est que j'ai beaucoup de sagesse.
Deux rois s'en vont combattre à cinq cents pas d'ici;
Ce sont des affaires fort belles:
Mais ils pourront sans moi terminer leurs querelles,
Et je ne prends point de parti.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

CONSTANCE, LEONOR, HERNAND.

LÉONOR.

QUEL est notre destin?

HERNAND.

Délivrance et victoire.

CONSTANCE.

Quoi, don Pedre est défait?

HERNAND.

Oui, rien ne peut tenir
Contre un peuple né pour la gloire;
Pour vaincre, et pour vous obéir,
On poursuit les fuyards.

CONSTANCE.

Et le brave Alamir?

HERNAND.

Madame, on doit à sa personne
La moitié du succès que ce grand jour nous donne:
Invincible aux combats, comme avec vous soumis,
Il vole à la mêlée aussi-bien qu'aux aubades;
Il a traité nos ennemis
Comme il a traité les alcades.
Il est en ce moment avec le duc de Foix,
Dont nos soldats charmés célebrent les exploits;
Mais il pense à vous seule, et, pénétré de joie,
A vos pieds Alamir m'envoie;

Et je sens, comme lui, les transports les plus doux
Qu'il ait deux fois vaincu pour vous.

CONSTANCE.

Je veux absolument savoir de votre bouche....

HERNAND.

Eh quoi, madame?

CONSTANCE.

Un secret qui me touche;
Je veux savoir quel est ce généreux guerrier.

HERNAND.

Puis-je parler, madame, avec quelque assurance?

CONSTANCE.

Ah, parlez: est-ce à lui de cacher sa naissance?
Qu'est-il? répondez-moi.

HERNAND.

C'est un brave officier
Dont l'ame est assez peu commune;
Elle est au-dessus de son rang:
Comme tant de Français, il prodigue son sang:
Il se ruine enfin pour faire sa fortune.

LÉONOR.

Il la fera, sans doute.

CONSTANCE.

Eh, quel est son projet?

HERNAND.

D'être toujours votre sujet,
D'aller à votre cour, d'y servir avec zele,
De combattre pour vous, de vivre, et de mourir,
De vous voir, de vous obéir,
Toujours généreux et fidele;
Appartenir à vous est tout ce qu'il prétend.

CONSTANCE.

Ah, le ciel lui devait un sort plus éclatant!
Rien qu'un simple officier! mais dans cette occurrence
Quel parti prend le duc de Foix?

HERNAND.

Votre parti, le parti de la France,
Le parti du meilleur des rois.

CONSTANCE.

Que n'osera-t-il point? que va-t-il entreprendre?
Où va-t-il?

HERNAND.

A Burgos il doit bientôt se rendre.
Je cours vers Alamir; ne lui pourrai-je apprendre
Si mon message est bien reçu?

CONSTANCE.

Allez; et dites-lui que le cœur de Constance
S'intéresse à tant de vertu
Plus encor qu'à ma délivrance.

SCENE II.

CONSTANCE, LEONOR.

CONSTANCE.

Rien qu'un simple officier!

LÉONOR.

Tout le monde le dit.

CONSTANCE.

Mon cœur ne peut le croire, et mon front en rougit.

LÉONOR.

J'ignore de quel sang le destin l'a fait naître,
Mais on est ce qu'on veut avec un si grand cœur.
C'est à lui de choisir le nom dont il veut être,
Il lui fera beaucoup d'honneur.

CONSTANCE.

Que de vertu! que de grandeur!
Combien sa modestie illustre sa valeur!

LÉONOR.

C'est peu d'être modeste, il faut avoir encore
De quoi pouvoir ne l'être pas.

Mais ce héros a tout, courage, esprit, appas ;
S'il a quelques défauts, pour moi je les ignore,
Et vos yeux ne les verraient pas.
J'ai vu quelques héros assez insupportables ;
Et l'homme le plus vertueux.
Peut être le plus ennuyeux ;
Mais comment résister à des vertus aimables?

CONSTANCE.

Alamir fera mon malheur ;
Je lui dois trop d'estime et de reconnaissance.

LÉONOR.

Déja dans votre cœur il a sa récompense ;
J'en crois assez votre rougeur ;
C'est de nos sentiments le premier témoignage.

CONSTANCE.

C'est l'interprete de l'honneur.
Cet honneur attaqué dans le fond de mon cœur
S'en indigne sur mon visage.
O ciel! que devenir, s'il était mon vainqueur!
Je le crains, je me crains moi-même ;
Je tremble de l'aimer, et je ne sais s'il m'aime.

LÉONOR.

Il voit que votre orgueil serait trop offensé
Par ce mot dangereux, si charmant et si tendre :
Il ne vous l'a pas prononcé ;
Mais qu'il sait bien le faire entendre!

CONSTANCE.

Ah! son respect encore est un charme de plus.
Alamir, Alamir a toutes les vertus.

LÉONOR.

Que lui manque-t-il donc?

CONSTANCE.

Le hasard, la naissance.
Quelle injustice! ô ciel!.... mais sa magnificence,
Ces fêtes, cet éclat, ses étonnants exploits,
Ce grand air, ses discours, son ton même, sa voix....

LÉONOR.

Ajoutez-y l'amour qui parle en sa défense.
Sans doute il est du sang des rois.

CONSTANCE.

Tout me le dit, et je le crois.
Son amour délicat voulait que je rendisse
A tant de grandeur d'ame, à ce rare service,
Ce qu'ailleurs on immole à son ambition.
Ah! si pour m'éprouver il m'a caché son nom,
S'il n'a jamais d'autre artifice,
S'il est prince, s'il m'aime...! O ciel! que me veut-on?

SCENE III.

CONSTANCE, LEONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

Madame, à vos genoux souffrez que je me jette;
Madame, protégez Sanchette.
Je vous ai mal connue, et pourtant, malgré moi,
Je sentais du respect, sans savoir bien pourquoi.
Vous voilà, je crois, reine; il faut à tout le monde
Faire du bien à tout moment,
A commencer par moi.

CONSTANCE.

Si le sort me seconde,
C'est mon projet du moins.

LÉONOR.

Eh bien! ma belle enfant,
Madame a des bontés; quel bien faut-il vous faire?

SANCHETTE.

On dit le duc de Foix vainqueur;
Mais je prends peu de part au destin de la guerre:
Tout cela m'épouvante, et ne m'importe guere;
J'aime, et c'est tout pour moi.

CONSTANCE.

Votre aimable candeur

M'intéresse pour vous; parlez, soyez sincere.

SANCHETTE.

Ah, je suis de très bonne foi.
J'aime Alamir, madame, et j'avais su lui plaire;
Il devait parler à mon pere;
Il est de mes parents; il vint ici pour moi.

CONSTANCE, *se tournant vers Léonor.*

Son parent, Léonor!

SANCHETTE.

En écoutant ma plainte,
D'un profond déplaisir votre ame semble atteinte!

CONSTANCE.

Il l'aimait!

SANCHETTE.

Votre cœur paraît bien agité!

CONSTANCE.

Je vous ai donc perdue, illusion flatteuse!

SANCHETTE.

Peut-on se voir princesse, et n'être pas heureuse!

CONSTANCE.

Hélas! votre simplicité
Croit que dans la grandeur est la félicité;
Vous vous trompez beaucoup; ce jour doit vous apprendre
Que dans tous les états il est des malheureux.
Vous ne connaissez pas mes destins rigoureux.
Au bonheur, croyez-moi, c'est à vous de prétendre.
Mon cœur de ce grand jour est encore effrayé;
Le ciel me conduisit de disgrace en disgrace,
Mon sort peut-il être envié?

SANCHETTE.

Votre altesse me fait pitié;
Mais je voudrais être à sa place.
Il ne tiendrait qu'à vous de finir mon tourment,
Alamir est tout fait pour être mon amant.
Je bénis bien le ciel que vous soyez princesse:

Il faut un prince à votre altesse;
Un simple gentilhomme est peu pour vos appas
Seriez-vous assez rigoureuse
Pour m'ôter mon amant, en ne le prenant pas,
Vous qui semblez si généreuse?

CONSTANCE, *ayant un peu rêvé.*

Allez... ne craignez rien... Quoi! le sang vous unit?

SANCHETTE.

Oui, madame.

CONSTANCE.

Il vous aime?

SANCHETTE.

Oui, d'abord il l'a dit,
Et d'abord je l'ai cru; souffrez que je le croie:
Madame; tout mon cœur avec vous se déploie.
Chez messieurs mes parents je me mourais d'ennui;
Il faut qu'en l'épousant, pour comble de ma joie,
J'aille dans votre cour vous servir avec lui.

CONSTANCE.

Vous! avec Alamir!

SANCHETTE.

Vous connaissez son zele;
Madame, qu'avec lui votre cour sera belle!
Quel plaisir de vous y servir!
Ah! quel charme de voir et sa reine et son prince!
Un chagrin à la cour donne plus de plaisir
Que mille fêtes en province.
Mariez-nous, madame, et faites-nous partir.

CONSTANCE.

Etouffe tes soupirs, malheureuse Constance!
Soyons en tous les temps digne de ma naissance....
Oui, vous l'épouserez.., comptez sur mon appui.
Au vaillant Alamir je dois ma délivrance;
Il a tout fait pour moi... je vous unis à lui,
Et vous serez sa récompense.

SANCHETTE.

Parlez donc à mon pere.

CONSTANCE.

Oui.

SANCHETTE.

Parlez aujourd'hui,
Tout à l'heure.

CONSTANCE.

Oui... Quel trouble et quel effort extrême !

SANCHETTE.

Quel excès de bonté ! je tombe à vos genoux,
Madame, et je ne sais qui j'aime
Le plus sincèrement d'Alamir ou de vous.
(*elle fait quelques pas pour s'en aller.*)

CONSTANCE.

De mon sort ennemi la rigueur est constante.

SANCHETTE, *revenant.*

C'est à condition que vous m'emmenerez?

CONSTANCE.

C'en est trop.

SANCHETTE.

De nous deux vous serez si contente.
(*à Léonor.*)
Avertissez-moi, vous, lorsque vous partirez.
(*en s'en allant.*)
Que je suis une heureuse fille !
Qu'on va me respecter ce soir dans ma famille !

SCENE IV.

CONSTANCE, LEONOR.

CONSTANCE.

A quels maux différents tous mes jours sont livrés !
Léonor, connais-tu ma peine et mon outrage?

LÉONOR.

Je supportais, madame, avec tranquillité,

Les persécutions, le couvent, le voyage;
J'essuyais même avec gaieté
Ces infortunes de passage :
Vous me faites enfin connaître la douleur;
Tout le reste n'est rien près des peines du cœur:
Le vrai malheur est son ouvrage.

CONSTANCE.

Je suis accoutumée à domter le malheur.

LÉONOR.

Ainsi par vos bontés sa parente l'épouse:
Il méritait d'autres appas.

CONSTANCE.

Si j'étais son égale, hélas!
Que mon ame serait jalouse!
Oublions Alamir, ses vertus, ses attraits,
Ce qu'il est, ce qu'il devrait être,
Tout ce qui de mon cœur s'est presque rendu maître...
Non, je ne l'oublierai jamais.

LÉONOR.

Vous ne l'oublierez point! vous le cédez!

CONSTANCE.

Sans doute.

LÉONOR.

Hélas! que cet effort vous coûte!
Mais ne serait-il point un effort généreux,
Non moins grand, beaucoup plus heureux?
Celui d'être au-dessus de la grandeur suprême?
Vous pouvez aujourd'hui disposer de vous même.
Elever un héros, est-ce vous avilir?
Est-ce donc par orgueil qu'on aime?
N'a-t-on que des rois à choisir?
Alamir ne l'est pas, mais il est brave et tendre.

CONSTANCE.

Non, le devoir l'emporte, et tel est son pouvoir.

LÉONOR.

Hélas! gardez-vous bien de prendre

La vanité pour le devoir.
Que résolvez-vous donc?

CONSTANCE.

Moi! d'être au désespoir!
D'obéir, en pleurant, à ma gloire importune,
D'éloigner le héros dont je me sens charmer,
De goûter le bonheur de faire sa fortune,
Ne pouvant me livrer au bonheur de l'aimer.

(*on entend derriere le théâtre un bruit de trompettes.*)

CHOEUR.

Triomphe, victoire :
L'équité marche devant nous :
Le ciel y joint la gloire ;
L'ennemi tombe sous nos coups :
Triomphe, victoire.

LÉONOR.

Est-ce le duc de Foix qui prétend par des fêtes
Vous mettre encor, madame, au rang de ses conquêtes?

CONSTANCE.

Ah! je déteste le parti
Dont la victoire a secondé ses armes;
Quel qu'il soit, Léonor, il est mon ennemi.
Puisse le duc de Foix, auteur de mes alarmes,
Puissent don Pedre et lui l'un par l'autre périr!
Mais, ô ciel! conservez mon vengeur Alamir,
Dût-il ne point m'aimer, dût-il causer mes larmes!

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, CONSTANCE, LEONOR.

LE DUC DE FOIX.

Madame, les Français ont délivré ces lieux;
Don Pedre est descendu dans la nuit éternelle.
Gaston de Foix victorieux

Attend encore une gloire plus belle,
Et demande l'honneur de paraître à vos yeux.

CONSTANCE.

Que dites-vous? et qu'osez-vous m'apprendre?
Il paraîtrait en des lieux où je suis!
Don Pedre est mort, et mes ennuis
Survivraient encore à sa cendre!

LE DUC DE FOIX.

Gaston de Foix vainqueur en ces lieux va se rendre.
J'ai combattu sous lui; j'ai vu dans ce grand jour
Ce que peut le courage, et ce que peut l'amour.
Pour moi, seul malheureux (si pourtant je puis l'être,
Quand des jours plus sereins pour vous semblent renaître),
Pénétré, plein de vous jusqu'au dernier soupir,
Je n'ai qu'à m'éloigner, ou plutôt qu'à vous fuir.

CONSTANCE.

Vous partez!

LE DUC DE FOIX.

Je le dois.

CONSTANCE.

Arrêtez, Alamir.

LE DUC DE FOIX.

Madame!

CONSTANCE.

Demeurez; je sais trop quelle vue
Vous conduisit en ce séjour.

LE DUC DE FOIX.

Quoi! mon ame vous est connue?

CONSTANCE.

Oui.

LE DUC DE FOIX.

Vous sauriez...?

CONSTANCE.

Je sais que d'un tendre retour
On peut payer vos vœux; je sais que l'innocence,

Qui des dehors du monde a peu de connaissance,
Pent plaire et connaître l'amonr;
Je sais qni vous aimiez, et même avant ce jour;
Elle est votre parente, et doublement henreuse.
Je ne m'étonne point qn'nne ame vertueuse
Ait pu vons chérir à son tour.
Ne partez point; je vais en parler à sa mere:
La doter richement est le moins qne je doi;
Devenant votre épouse, elle me sera chere;
Ce qne vous aimerez aura des droits snr moi.
Dans vos enfants je chérirai lenr pere;
Vos parents, vos amis me tiendront lieu des miens;
Je les comblerai tous de dignités, de biens:
C'est trop pen pour mon cœnr, et rien pour vos services.
Je ne ferai jamais d'assez grands sacrifices;
Après ce qne je dois à vos heureux seconrs,
Cherchant à m'acquitter je vons devrai toujonrs.

LE DUC DE FOIX.

Je ne m'attendais pas à cette récompense.
Madame, ah! croyez-moi, votre reconnaissance
Pourrait me tenir lieu des plus grands châtiments.
Non, vous n'ignorez pas mes secrets sentiments;
Non, vous n'avez point cru qu'une autre ait pu me plaire.
Vons vonlez, je le vois, pnnir nn téméraire;
Mais laissez-le à lui-même, il est assez puni.
Sur votre renommée, à vons seule asservi,
Je me crus fortnné pourvu qne je vous visse;
Je crus qne mon bonheur était dans vos beaux yeux;
Je vous vis dans Bnrgos, et ce fnt mon supplice.
Oui, c'est un châtiment des dieux
D'avoir vu de trop près leur chef-d'œnvre adorable;
Le reste de la terre en est insupportable;
Le ciel est sans clarté, le monde est sans douceurs:
On vit dans l'amertume, on dévore ses larmes;

Et l'on est malheureux auprès de tant de charmes,
Sans pouvoir être heureux ailleurs.

CONSTANCE.

Quoi! je serais la cause et l'objet de vos peines!
Quoi! cette innocente beauté
Ne vous tenait pas dans ses chaînes!
Vous osez..!

LE DUC DE FOIX.

Cet aveu plein de timidité,
Cet aveu de l'amour le plus involontaire,
Le plus pur à la fois et le plus emporté,
Le plus respectueux, le plus sûr de déplaire;
Cet aveu malheureux peut-être a mérité
Plus de pitié que de colere.

CONSTANCE.

Alamir, vous m'aimez!

LE DUC DE FOIX.

Oui, dès long-temps ce cœur
D'un fen toujours caché brûlait avec fureur;
De ce cœur éperdu voyez toute l'ivresse;
A peine encor connu par ma faible valeur,
Né simple cavalier, amant d'une princesse,
Jaloux d'un prince et d'un vainqueur,
Je vois le duc de Foix amoureux, plein de gloire,
Qui, du grand du Gueselin compagnon fortuné,
Aux yeux de l'Anglais consterné,
Va vous donner un roi des mains de la victoire.
Pour toute récompense il demande à vous voir;
Oubliant ses exploits, n'osant s'en prévaloir,
Il attend son arrêt, il l'attend en silence.
Moins il espere, et plus il semble mériter;
Est-ce à moi de rien disputer
Contre son nom, sa gloire, et sur-tout sa constance?

CONSTANCE.

A quoi suis-je réduite! Alamir, écoutez:
Vos malheurs sont moins grands que mes calamités;

Jugez-en ; concevez mon désespoir extrême ;
Sachez que mon devoir est de ne voir jamais
Ni le duc de Foix, ni vous-même.
Je vous ai déja dit à quel point je le hais ;
Je vous dis encor plus : son crime impardonnable
Excitait mon juste courroux ;
Ce crime jusqu'ici le fit seul haïssable,
Et je crains à présent de le haïr pour vous.
Après un tel discours il faut que je vous quitte.

LE DUC DE FOIX.

Non, madame, arrêtez ; il faut que je mérite
Cet oracle étonnant qui passe mon espoir.
Donner pour vous ma vie est mon premier devoir ;
Je puis punir encor ce rival redoutable ;
Même au milieu des siens je puis percer son flanc,
Et noyer tant de maux dans les flots de son sang ;
J'y cours.

CONSTANCE.

Ah ! demeurez ; quel projet effroyable !
Ah ! respectez vos jours à qui je dois les miens ;
Vos jours me sont plus chers que je ne hais les siens.

LE DUC DE FOIX.

Mais est-il en effet si sûr de votre haine ?

CONSTANCE.

Hélas ! plus je vous vois, plus il m'est odieux.

LE DUC DE FOIX, *se jetant à genoux, et présentant son épée.*

Punissez donc son crime en terminant sa peine,
Et puisqu'il doit mourir, qu'il expire à vos yeux.
Il bénira vos coups : frappez ; que cette épée
Par vos divines mains soit dans son sang trempée,
Dans ce sang malheureux, brûlant pour vos attraits.

CONSTANCE, *l'arrêtant.*

Ciel ! Alamir, que vois-je ? et qu'avez-vous pu dire ?
Alamir, mon vengeur, vous par qui je respire...
Etes-vous celui que je hais ?

LE DUC DE FOIX.

Je suis celui qui vous adore ;
Je n'ose prononcer encore
Ce nom haï long-temps, et toujours dangereux ;
Mais parlez : de ce nom faut-il que je jouisse ?
Faudra-t-il qu'avec moi ma mort l'ensevelisse,
Ou que de tous les noms il soit le plus heureux ?
J'attends de mon destin l'arrêt irrévocable ;
Faut-il vivre ? faut-il mourir ?

CONSTANCE.

Ne vous connaissant pas, je croyais vous haïr ;
Votre offense à mes yeux semblait inexcusable.
Mon cœur à son courroux s'était abandonné ;
Mais je sens que ce cœur vous aurait pardonné,
S'il avait connu le coupable.

LE DUC DE FOIX.

Quoi ! ce jour a donc fait ma gloire et mon bonheur !

CONSTANCE.

De don Pedre et de moi vous êtes le vainqueur.

SCENE VI.

MORILLO, SANCHETTE, HERNAND
ET LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE, SUITE.

MORILLO.

Allons, une princesse est bonne à quelque chose ;
Puisqu'elle veut te marier,
Et que ton bon cœur s'y dispose,
Je vais au plus vîte, et pour cause,
Avec Alamir te lier,
Et conclure à l'instant la chose.
(*appercevant Alamir qui parle bas et qui embrasse les genoux de la princesse.*)
Oh, oh ! que fait donc là mon petit officier ?
Avec elle tout bas il cause
D'un air tant soit peu familier.

SANCHETTE.

A genoux il va la prier
De me donner à lui pour femme :
Elle ne répond point ; ils sont d'accord.

CONSTANCE, *au duc de Foix, à qui elle parlait bas auparavant.*

Mon ame,
Mes états, mon destin, tout est au duc de Foix;
Je vous le dis encor : vos vertus, vos exploits
Me sont moins chers que votre flamme.

SANCHETTE.

Le duc de Foix ! mon pere, avez-vous entendu?

MORILLO.

Lui, duc de Foix! te moques-tu?
Il est notre parent.

SANCHETTE.

S'il allait ne plus l'être?

HERNAND.

Il vous faut avouer que ce héros, mon maître,
Qui fut votre parent pendant une heure ou deux,
Est un prince puissant, galant, victorieux,
Et qu'il s'est fait enfin connaître.

LE DUC DE FOIX, *en se retournant vers Hernand.*

Ah ! dites seulement qu'il est un prince heureux ;
Dites que pour jamais il consacre ses vœux
A cet objet charmant notre unique espérance,
La gloire de l'Espagne, et l'amour de la France.

SANCHETTE.

Adieu mon mariage ! Hélas ! trop bonnement
Moi, j'ai cru qu'on m'aimait.

MORILLO.

Quelle étrange journée !

SANCHETTE.

A qui serai-je donc?

CONSTANCE.

A ma cour amenée,
Je vous promets un établissement ;
J'aurai soin de votre hyménée.

LÉONOR.

Ce sera, s'il vous plaît, avec un autre amant.

SANCHETTE, *à la princesse.*

Si je vis à vos pieds, je suis trop fortunée.

MORILLO.

Le duc de Foix, comme je voi,
Me faisait donc l'honneur de se moquer de moi.

LE DUC DE FOIX.

Il faudra bien qu'on me pardonne.
La victoire et l'amour ont comblé tous nos vœux ;
Qu'au plaisir désormais ici tout s'abandonne :
Constance daigne aimer, l'univers est heureux.

FIN DE LA PRINCESSE DE NAVARRE.

DIVERTISSEMENT

QUI TERMINE LE SPECTACLE.

Le théâtre représente les Pyrénées; L'AMOUR *descend sur un char, son arc à la main.*

L'AMOUR.

De rochers entassés amas impénétrable,
Immense Pyrénée, en vain vous séparez
Deux peuples généreux à mes lois consacrés.
Cédez à mon pouvoir aimable;
Cessez de diviser les climats que j'unis;
Superbe montagne, obéis.
Disparaissez, tombez, impuissante barriere:
Je veux dans mes peuples chéris
Ne voir qu'une famille entiere.
Reconnaissez ma voix et l'ordre de Louis:
Disparaissez, tombez, impuissante barriere.

CHŒUR D'AMOURS.

Disparaissez, tombez, impuissante barriere.

(*la montagne s'abyme insensiblement, les acteurs chantants et dansants sur le théâtre qui n'est pas encore orné.*)

L'AMOUR.

Par les mains d'un grand roi le fier dieu de la guerre
A vu les remparts écroulés
Sous les coups redoublés
De son nouveau tonnerre;
Je dois triompher à mon tour:
Pour changer tout sur la terre
Un mot suffit à l'Amour.

CHŒUR *des suivants de l'Amour.*

Disparaissez, tombez, impuissante barriere.

Il se forme à la place de la montagne un vaste et magnifique temple consacré à l'Amour, au fond duquel est un trône que l'Amour occupe.

Ce temple est rempli de quatre quadrilles distinguées par leurs habits et par leurs couleurs; chaque quadrille a ses drapeaux.

Celle de FRANCE *porte dans son drapeau pour devise un lis entouré de rejetons*, Lilia per orbem.

L'ESPAGNE, *un soleil et un parélie*, Sol e Sole.

La quadrille de NAPLES, Recepit et servat.

La quadrille de DON PHILIPPE, Spe et animo.

(*on danse.*)

(*paroles sur une chaconne.*)

Amour, dieu charmant, ta puissance
A formé ce nouveau séjour;
Tout ressent ici ta présence,
Et le monde entier est ta cour.

UNE FRANÇAISE.

Les vrais sujets du tendre amour
Sont le peuple heureux de la France.

LE CHŒUR.

Amour, dieu charmant, ta puissance
A formé ce nouveau séjour, etc.

(*on danse.*)

Après la danse UNE VOIX *chante alternativement avec le chœur.*

Mars. Amour, sont nos dieux;
Nous les servons tous deux.
Accourez après tant d'alarmes;
Volez, Plaisirs, enfants des cieux;
Au cri de Mars, au bruit des armes
Mêlez vos sons harmonieux:
A tant d'exploits victorieux,

Plaisirs, mesurez tous vos charmes.

(on danse.)

CHOEUR.

La gloire toujours nous appelle,
Nous marchons sous ses étendards,
Brûlant de l'ardeur la plus belle
Pour Louis, pour l'Amour et Mars.

DUO.

Charmants plaisirs, nobles hasards,
Quel peuple vous est plus fidele?

CHOEUR.

Mars, Amour, sont nos dieux,
Nous les servons tous deux.

(on continue la danse.)

UN FRANÇAIS.

Amour, dieu des héros, sois la source féconde
De nos exploits victorieux;
Fais toujours de nos rois les premiers rois du monde,
Comme tu l'es des autres dieux.

(on danse.)

UN ESPAGNOL ET UN NAPOLITAIN.

A jamais de la France
Recevons nos rois,
Que la même vaillance
Triomphe sous les mêmes lois.

(on danse.)

(Air de trompettes, suivi d'un air de musettes. Parodies sur l'un et l'autre.)

UN FRANÇAIS.

Hymen, frere de l'Amour,
Descends dans cet heureux séjour.
Vois ta plus brillante fête
Dans ton empire le plus beau;
C'est la gloire qui l'apprête:
Elle allume ton flambeau;
Ses lauriers ceignent ta tête.

Hymen, frere de l'Amour,
Descends dans cet heureux séjour.

L'HYMEN *descend dans un char accompagné de* L'AMOUR, *pendant que le chœur chante;* L'HYMEN *et* L'AMOUR *forment une danse caractérisée; ils se fuient, ils se chassent tour à tour; ils se réunissent, ils s'embrassent, et changent de flambeau.*

DUO.

Charmant Hymen, dieu tendre, dieu fidele,
Sois la source éternelle
Du bonheur des humains:
Regnez, race immortelle,
Féconde en souverains.

PREMIERE VOIX. SECONDE VOIX.

Donnez de justes lois. Triomphez par les armes.

PREMIERE VOIX.

Epargnez tant de sang, essuyez tant de larmes.

SECONDE VOIX.

Non, c'est à la victoire à nous donner la paix.

Ensemble.

Dans vos mains gronde le tonnerre;
Effrayez } la terre;
Rassurez }
Frappez vos ennemis, répandez vos bienfaits.

(*on reprend.*)

Charmant Hymen, dieu tendre, etc.

(*on danse.*)

BALLET GÉNÉRAL DES QUATRE QUADRILLES.

GRAND CHOEUR.

Régnez, race immortelle,
Féconde en souverains, etc.

FIN DU DIVERTISSEMENT.

LE TEMPLE
DE LA GLOIRE,

OPERA,

EN CINQ ACTES;

Fête donnée à Versailles, le 27 novembre 1745.

Mis en musique par Rameau.

PRÉFACE.

Après une victoire signalée, après la prise de sept villes à la vue d'une armée ennemie, et la paix offerte par le vainqueur, le spectacle le plus convenable qu'on pût donner au souverain et à la nation qui ont fait ces grandes actions, était le temple de la Gloire.

Il était temps d'essayer si le vrai courage, la modération, la clémence qui suit la victoire, la félicité des peuples, étaient des sujets aussi susceptibles d'une musique touchante que de simples dialogues d'amour, tant de fois répétés sous des noms différents, et qui semblaient réduire à un seul genre la poésie lyrique.

Le célebre Metastasio, dans la plupart des fêtes qu'il composa pour la cour de l'empereur Charles VI, osa faire chanter des maximes de morale, et elles plurent; on a mis ici en action ce que ce génie singulier avait eu la hardiesse de présenter sans le secours de la fiction et sans l'appareil du spectacle.

Ce n'est pas une imagination vaine et romanesque que le trône de la Gloire élevé auprès du séjour des Muses, et la caverne de l'Envie placée entre ces deux temples. Que la Gloire doive nommer l'homme le plus digne d'être couronné par elle, ce n'est là que l'image sensible du jugement des honnêtes gens, dont l'approbation est le prix le plus flatteur que puissent se proposer les princes; c'est cette estime des contemporains qui assure celle de la pos-

térité ; c'est elle qui a mis les Titus au-dessus des Domitiens, Louis XII au-dessus de Louis XI, et qui a distingué Henri IV de tant de rois.

On introduit ici trois especes d'hommes qui se présentent à la Gloire, toujours prête à recevoir ceux qui le méritent, et à exclure ceux qui sont indignes d'elle.

Le second acte désigne, sous le nom de Bélus, les conquérants injustes et sanguinaires dont le cœur est faux et farouche.

Bélus enivré de son pouvoir, méprisant ce qu'il a aimé, sacrifiant tout à une ambition cruelle, croit que des actions barbares et heureuses doivent lui ouvrir ce temple; mais il en est chassé par les Muses, qu'il dédaigne, et par les dieux, qu'il brave.

Bacchus, conquérant de l'Inde, abandonné à la mollesse et aux plaisirs, parcourant la terre avec ses bacchantes, est le sujet du troisieme acte : dans l'ivresse de ses passions à peine cherche-t-il la Gloire ; il la voit, il en est touché un moment ; mais les premiers honneurs de ce temple ne sont pas dus à un homme qui a été injuste dans ses conquêtes et effréné dans ses volnptés.

Cette place est due au héros qui paraît au quatrieme acte ; on a choisi Trajan parmi les empereurs romains qui ont fait la gloire de Rome et le bonheur du monde. Tous les historiens rendent témoignage que ce prince avait les vertus militaires et sociales, et qu'il les couronnait par la justice. Plus connu encore par ses bienfaits que par ses victoires, il était humain, accessible : son cœur était tendre, et cette tendresse était dans lui une vertu ; elle répan-

dait un charme inexprimable sur ces grandes qualités qui prennent souvent un caractere de dureté dans une ame qui n'est que juste.

Il savait éloigner de lui la calomnie; il cherchait le mérite modeste pour l'employer et le récompenser, parcequ'il était modeste lui-même; et il le démêlait parcequ'il était éclairé : il déposait avec ses amis le faste de l'empire, fier avec ses seuls ennemis ; et la clémence prenait la place de cette hauteur après la victoire. Jamais on ne fut plus grand et plus simple ; jamais prince ne goûta comme lui; au milieu des soins d'une monarchie immense, les douceurs de la vie privée et les charmes de l'amitié. Son nom est encore cher à toute la terre; sa mémoire même fait encore des heureux : elle inspire une noble et tendre émulation aux cœurs qui sont nés dignes de l'imiter.

Trajan, dans ce poëme, ainsi que dans sa vie, ne court pas après la Gloire ; il n'est occupé que de son devoir, et la Gloire vole au-devant de lui ; elle le couronne, elle le place dans son temple; il en fait le temple du bonheur public. Il ne rapporte rien à soi, il ne songe qu'à être bienfaiteur des hommes; et les éloges de l'empire entier viennent le chercher, parcequ'il ne cherchait que le bien de l'empire.

Voilà le plan de cette fête ; il est au-dessus de l'exécution, et au-dessous du sujet ; mais quelque faiblement qu'il soit traité, on se flatte d'être venu dans un temps où ces seules idées doivent plaire.

ACTEURS CHANTANTS

DANS TOUS LES CHŒURS.

Côté du roi. Huit femmes et seize hommes.
Côté de la reine. Huit femmes et seize hommes.
Musettes, hautbois, bassons.

ACTEURS CHANTANTS

AU PREMIER ACTE.

L'Envie.
Apollon.
Une Muse.
Démons de la suite de l'Envie.
Muses et héros de la suite d'Apollon.

ACTEURS DANSANTS

AU PREMIER ACTE.

Huit démons.
Sept héros.
Les neuf muses.

ACTEURS CHANTANTS

AU SECOND ACTE.

LIDIE.
ARSINE, confidente de Lidie.
BERGERS ET BERGERES.
UNE BERGERE.
UN BERGER.
UN AUTRE BERGER.
BÉLUS.
ROIS CAPTIFS, et soldats de la suite de Bélus.
APOLLON.
LES NEUF MUSES.

ACTEURS DANSANTS

AU SECOND ACTE.

BERGERS ET BERGERES.

ACTEURS CHANTANTS

AU TROISIEME ACTE.

LE GRAND-PRÊTRE DE LA GLOIRE.
UNE PRÊTRESSE.
CHOEUR de prêtres et de prêtresses de la Gloire.
UN GUERRIER, suivant de Bacchus.
UNE BACCHANTE.
BACCHUS.
ERIGONE.
GUERRIERS, ÉGYPANS, BACCHANTES, et SATYRES de la suite de Bacchus.

ACTEURS DANSANTS

AU TROISIEME ACTE.

Premier divertissement.

CINQ PRÊTRESSES DE LA GLOIRE.
QUATRE HÉROS.

Second divertissement.

NEUF BACCHANTES.
SIX ÉGYPANS.
HUIT SATYRES.

ACTEURS CHANTANTS

AU QUATRIEME ACTE.

PLAUTINE.

JUNIE, FANIE, } confidentes de Plautine.

PRÊTRES DE MARS, et PRÊTRESSES DE VÉNUS.

TRAJAN.

GUERRIERS DE LA SUITE DE TRAJAN.

SIX ROIS VAINCUS, À LA SUITE DE TRAJAN.

ROMAINS ET ROMAINES.

LA GLOIRE.

SUIVANTS DE LA GLOIRE.

ACTEURS DANSANTS

AU QUATRIEME ACTE.

Premier divertissement.

QUATRE PRÊTRES DE MARS.

CINQ PRÊTRESSES DE VÉNUS.

Second divertissement.

SUIVANTS DE LA GLOIRE; cinq hommes et quatre femmes.

ACTEURS CHANTANTS

AU CINQUIEME ACTE.

UNE ROMAINE.
UNE BERGERE.
BERGERS ET BERGERES.
UN ROMAIN.
JEUNES ROMAINS ET ROMAINES.
Tous les acteurs du quatrieme acte.

ACTEURS DANSANTS

AU CINQUIEME ACTE.

ROMAINS ET ROMAINES de différents états.

Premiere quadrille.

Trois hommes et deux femmes.

Deuxieme quadrille.

Trois hommes et deux femmes.

Troisieme quadrille.

Trois femmes et deux hommes.

Quatrieme quadrille.

Trois femmes et deux hommes.

LE TEMPLE
DE LA GLOIRE,
OPERA.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la caverne de l'Envie. On voit à travers les ouvertures de la caverne une partie du Temple de la gloire, qui est dans le fond, et les berceaux des Muses, qui sont sur les ailes.

L'ENVIE, ET SES SUIVANTS, *une torche à la main.*

L'ENVIE.

Profonds abymes du Ténare,
Nuit affreuse, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, dieux du Tartare,
Eclipsez le jour qui me luit;
Démons, apportez-moi votre secours barbare
Contre le dieu qui me poursuit.

Les Muses et la Gloire ont élevé leur temple
Dans ces paisibles lieux:
Qu'avec horreur je les contemple!
Que leur éclat blesse mes yeux!
Profonds abymes du Ténare,
Nuit affrense, éternelle nnit,
Dieux de l'oubli, dieux du Tartare,
Eclipsez le jour qni me luit;

Démons, apportez-moi votre secours barbare
Contre le dieu qui me poursuit.

SUITE DE L'ENVIE.

Notre gloire est de détruire,
Notre sort est de nuire;
Nous allons renverser ces affreux monuments:
Nos coups redoutables
Sont plus inévitables
Que les traits de la mort et le pouvoir du temps.

L'ENVIE.

Hâtez-vous, vengez mon outrage;
Des Muses que je hais embrasez le bocage;
Ecrasez sous ces fondements
Et la Gloire, et son temple, et ses heureux enfants
Que je hais encor davantage.
Démons, ennemis des vivants,
Donnez ce spectacle à ma rage.

*Les suivants de l'*ENVIE *dansent et forment un ballet figuré; un héros vient au milieu de ces furies étonnées à son approche; il se voit interrompu par les suivants de l'*ENVIE, *qui veulent en vain l'effrayer.*

APOLLON *entre, suivi des Muses, de demi-dieux et de héros.*

APOLLON.

Arrêtez, moustres furieux.
Fuis mes traits, crains mes feux, implacable Furie.

L'ENVIE.

Non, ni les mortels ni les dieux
Ne pourront désarmer l'Envie.

APOLLON.

Oses-tu suivre encor mes pas?
Oses-tu soutenir l'éclat de ma lumiere?

L'ENVIE.

Je troublerai plus de climats
Que tu n'en vois dans ta carriere.

APOLLON.

Muses et demi-dieux, vengez-moi, vengez-vous.

*Les héros et les demi-dieux saisissent l'*ENVIE.

L'ENVIE.

Non, c'est en vain que l'on m'arrête.

APOLLON.

Etouffez ces serpents qui sifflent sur sa tête.

L'ENVIE.

Ils renaîtront cent fois pour servir mon courroux.

APOLLON.

Le ciel ne permet pas que ce monstre périsse;
Il est immortel comme nous:
Qu'il souffre un éternel supplice;
Que du bonheur du monde il soit infortuné;
Qu'auprès de la Gloire il gémisse,
Qu'à son trône il soit enchaîné.

*L'antre de l'*ENVIE *s'ouvre et laisse voir* LE TEMPLE DE LA GLOIRE *; on l'enchaîne au pied du trône de cette déesse.*

CHOEUR DES MUSES ET DEMI-DIEUX.

Ce monstre toujours terrible
Sera toujours abattu:
Les arts, la gloire, la vertu,
Nourriront sa rage inflexible.

APOLLON, *aux Muses.*

Vous, entre sa caverne horrible
Et ce temple où la Gloire appelle les grands cœurs,
Chantez, filles des dieux, sur ce côtean paisible:
La Gloire et les Muses sont sœurs.

*La caverne de l'*ENVIE *acheve de disparaître. On voit les deux côteaux du Parnasse; des berceaux ornés de guirlandes de fleurs sont à mi-côte, et le fond du théâtre est composé de trois arcades de verdure, à travers lesquelles on voit le temple de la* GLOIRE *dans le lointain.*

APOLLON *continue.*

Pénétrez les humains de vos divines flammes;

Charmez, instruisez l'univers;
Régnez, répandez dans les ames
La douceur de vos concerts.
Pénétrez les humains de vos divines flammes;
Charmez, instruisez l'univers.

Danse des Muses et des héros.

CHOEUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix;
Mais tous les cœurs ne sont pas faits
Pour sentir le prix de nos charmes.

UNE MUSE.

Qu'à nos lois à jamais dociles,
Dans nos champs nos tendres pasteurs,
Toujours simples, toujours tranquilles,
Ne cherchent point d'autres honneurs;
Que quelquefois, loin des grandeurs,
Les rois viennent dans nos asyles.

CHOEUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix;
Mais tous les cœurs ne sont pas faits
Pour sentir le prix de nos charmes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente le bocage des Muses. Les deux côtés du théâtre sont formés des deux collines du Parnasse: des berceaux entrelacés de lauriers et de fleurs regnent sur le penchant des collines; au-dessous sont des grottes percées à jour, ornées comme les berceaux, dans lesquelles sont des bergers et bergeres. Le fond est composé de trois grands berceaux en architecture.

LIDIE, ARSINE, BERGERS ET BERGERES.

LIDIE.

Oui, parmi ces bergers aux Muses consacrés,
Loin d'un tyran superbe et d'un amant volage,
Je trouverai la paix, je calmerai l'orage
Qui trouble mes sens déchirés.

ARSINE.

Dans ces retraites paisibles
Les Muses doivent calmer
Les cœurs purs, les cœurs sensibles,
Que la cour peut opprimer.
Cependant vous pleurez; votre œil en vain contemple
Ces bois, ces nymphes, ces pasteurs:
De leur tranquillité suivez l'heureux exemple.

LIDIE.

La Gloire a vers ces lieux fait élever son temple:
La honte habite dans nos cœurs.
La Gloire, en ce jour même, au plus grand roi du monde

Doit donner de ses mains un laurier immortel:
Bélus va l'obtenir.

ARSINE.

Votre douleur profonde
Redouble à ce nom si cruel.

LIDIE.

Bélus va triompher de l'Asie enchaînée;
Mon cœur et mes états sont au rang des vaincus.
L'ingrat me promettait un brillant hyménée:
Il me trompait; du moins, il ne me trompe plus,
Il me laisse. Je meurs, et meurs abandonnée.

ARSINE.

Il a trahi vingt rois; il trahit vos appas:
Il ne connaît qu'une aveugle puissance.

LIDIE.

Mais vers la Gloire il adresse ses pas:
Pourra-t-il sans rougir soutenir ma présence?

ARSINE.

Les tyrans ne rougissent pas.

LIDIE.

Quoi! tant de barbarie avec tant de vaillance!
O Muses! soyez mon appui;
Secourez-moi contre moi-même;
Ne permettez pas que j'aime
Un roi qui n'aime que lui.

LES BERGERS ET LES BERGERES, *consacrés aux Muses, sortent des antres du Parnasse, au son des instruments champêtres.*

LIDIE, *aux bergers.*

Venez, tendres bergers, vous qui plaignez mes larmes,
Mortels heureux, des Muses inspirés,
Dans mon cœur agité répandez tous les charmes
De la paix que vous célébrez.

LES BERGERS EN CHOEUR.

Oserons-nous chanter sur nos faibles musettes,

Lorsque les horribles trompettes
Ont épouvanté les échos?

UNE BERGERE.

Que veulent donc tous ces héros?
Pourquoi troublent-ils nos retraites?

LIDIE.

Au temple de la Gloire ils cherchent le bonheur.

LES BERGERS.

Il est aux lieux où vous êtes;
Il est au fond de notre cœur.

UN BERGER.

Vers ce temple, où la mémoire
Consacre les noms fameux,
Nous ne levons point nos yeux;
Les bergers sont assez heureux
Pour voir au moins que la Gloire
N'est point faite pour eux.

(*On entend le bruit de timballes et de trompettes.*)

CHOEUR DE GUERRIERS, *qu'on ne voit pas encore.*

La guerre sanglante,
La mort, l'épouvante,
Signalent nos fureurs:
Livrons-nous un passage,
A travers le carnage,
Au faîte des grandeurs.

PETIT CHOEUR DE BERGERS.

Quels sons affreux, quel bruit sauvage!
O Muses! protégez nos fortunés climats.

UN BERGER.

O Gloire, dont le nom semble avoir tant d'appas,
Serait-ce là votre langage?

BELUS *paraît sous le berceau du milieu, entouré de ses guerriers; il est sur un trône porté par huit rois enchaînés.*

BÉLUS.

Rois, qui portez mon trône, esclaves couronnés,

Que j'ai daigné choisir pour orner ma victoire,
Allez, allez m'ouvrir le temple de la Gloire;
Préparez les honneurs qui me sont destinés.
(*il descend et continue.*)
Je veux que votre orgueil seconde
Les soins de ma grandeur;
La Gloire, en m'élevant au premier rang du monde,
Honore assez votre malheur.
(*sa suite sort.*)
(*On entend une musique douce.*)
Mais quels accents pleins de mollesse
Offensent mon oreille, et révoltent mon cœur?

LIDIE.

L'humanité, grands dieux, est-elle une faiblesse?
Parjure amant, cruel vainqueur,
Mes cris te poursuivront sans cesse.

BÉLUS.

Vos plaintes et vos cris ne peuvent m'arrêter:
La Gloire loin de vous m'appelle;
Si je pouvais vous écouter,
Je deviendrais indigne d'elle.

LIDIE.

Non, la Gloire n'est point barbare et sans pitié;
Non; tu te fais des dieux à toi-même semblables:
A leurs autels tu n'as sacrifié
Que les pleurs et le sang des mortels misérables.

BÉLUS.

Ne condamnez point mes exploits;
Quand on se veut rendre le maître,
On est malgré soi quelquefois
Plus cruel qu'on ne voudrait être.

LIDIE.

Que je hais tes exploits heureux!
Que le sort t'a changé! que ta grandeur t'égare!
Peut-être es-tu né généreux:
Ton bonheur t'a rendu barbare.

BÉLUS.

Je suis né pour domter, pour changer l'univers:
Le faible oiseau dans un bocage
Fait entendre ses doux concerts;
L'aigle qui vole au haut des airs
Porte la foudre et le ravage.
Cessez de m'arrêter par vos murmures vains,
Et laissez-moi remplir mes augustes destins.
(*Bélus sort pour aller au temple.*)

LIDIE.

O Muses, puissantes déesses!
De cet ambitieux fléchissez la fierté;
Secourez-moi contre sa cruauté,
Ou du moins contre mes faiblesses.

APOLLON ET LES MUSES *descendent dans un char qui repose par les deux bouts sur les deux collines du Parnasse.*

(*elles chantent en chœur.*)
Nous adoucissons
Par nos arts aimables
Les cœurs impitoyables,
Ou nous les punissons.

APOLLON.

Bergers, qui dans ces bocages
Apprîtes nos chants divins,
Vous calmez les monstres sauvages,
Fléchissez les cruels humains.

LES BERGERS *dansent.*

APOLLON.

Vole, Amour, dieu des dieux, embellis mon empire;
Désarme la guerre en fureur:
D'un regard, d'un mot, d'un sourire,
Tu calmes le trouble et l'horreur;
Tu peux changer un cœur,
Je ne peux que l'instruire.

Vole, Amour, dien des dieux, embellis mon empire ;
Désarme la guerre en fureur.

BÉLUS *rentre, suivi de ses guerriers.*

Quoi! ce temple pour moi ne s'ouvre point encore!
Quoi! cette Gloire que j'adore,
Près de ces lieux prépara mes autels ;
Et je ne vois qne de faibles mortels,
Et de faibles dieux que j'ignore!

CHŒUR DE BERGERS.

C'est assez vous faire craindre;
Faites-vous enfin chérir :
Ah! qu'un grand cœur est à plaindre
Quand rien ne peut l'attendrir!

UNE BERGERE.

D'une beauté tendre et soumise
Si tn trahis les appas,
Cruel vainqueur, n'espere pas
Que la Gloire te favorise.

UN BERGER.

Quoi! vers la Gloire il a porté ses pas,
Et son cœur serait infidele?
Ah! parmi nons une honte éternelle
Est le supplice des ingrats.

BÉLUS.

Qu'entends-je? il est au monde un peuple qui m'offense!
Quelle est la faible voix qui murmure en ces lieux,
Quand la terre tremble en silence?
Soldats, délivrez-moi de ce peuple odieux.

LE CHŒUR DES MUSES.

Arrêtez, respectez les dieux
Qui protegent l'innocence.

BÉLUS.

Des dieux! oseraient-ils suspendre ma vengeance?

APOLLON ET LES MUSES.

Ciel, couvrez-vous de feux; tonnerres, éclatez :

Tremble, fuis les dieux irrités.

(*on entend le tonnerre, et des éclairs partent du char où sont les Muses avec Apollon.*)

APOLLON *seul.*

Loin du temple de la Gloire
Cours au temple de la Fureur:
On gardera de toi l'éternelle mémoire
Avec une éternelle horreur.

LE CHOEUR D'APOLLON ET DES MUSES.

Cœur implacable,
Apprends à trembler;
La mort te suit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprends à trembler.

BÉLUS.

Non, je ne tremble point; je brave le tonnerre;
Je méprise ce temple, et je hais les humains;
J'embraserai de mes puissantes mains
Les tristes restes de la terre.

CHOEUR.

Cœur implacable,
Apprends à trembler;
La mort te suit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprends à trembler.

APOLLON ET LES MUSES, *à Lidie.*

Toi qui gémis d'un amour déplorable,
Eteins ses feux, brise ses traits;
Goûte par nos bienfaits
Un calme inaltérable.

(*Les bergers et les bergeres emmenent Lidie.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente l'avenue et le frontispice du temple de la Gloire. Le trône que la Gloire a préparé pour celui qu'elle doit nommer le plus grand des hommes est vu dans l'arriere-théâtre; il est supporté par des vertus, et l'on y monte par plusieurs degrés.

LE GRAND-PRETRE DE LA GLOIRE, *couronné de lauriers, une palme à la main, entouré des prêtres et des prêtresses de la Gloire.*

UNE PRÊTRESSE.

Gloire enchanteresse,
Superbe maîtresse
Des rois, des vainqueurs,
L'ardente jeunesse,
La froide vieillesse,
Briguent tes faveurs.

LE CHOEUR.

Gloire enchanteresse, etc.

LA PRÊTRESSE.

Le prétendu sage
Croit avoir brisé
Ton noble esclavage:
Il s'est abusé;
C'est un amant méprisé:
Son dépit est un hommage.

LE GRAND-PRÊTRE.

Déesse des héros, du vrai sage, et des rois,

Source noble et féconde
Et des vertus et des exploits,
O Gloire, c'est ici que ta puissante voix
Doit nommer par un juste choix
Le premier des maîtres du monde;
Venez, volez, accourez tous,
Arbitres de la paix, et foudres de la guerre,
Vous qui domtez, vous qui calmez la terre,
Nous allons couronner le plus digne de vous.
(*Danse de héros, avec les prêtresses de la Gloire.*)

LES SUIVANTS DE BACCHUS *arrivent avec des Bacchantes, et des Ménades, couronnés de lierre, le thyrse à la main.*

UN GUERRIER, *suivant de Bacchus.*
Bacchus est en tous lieux notre guide invincible;
Ce héros fier et bienfaisant
Est toujours aimable et terrible :
Préparez le prix qui l'attend.

UNE BACCHANTE ET LE CHOEUR.
Le dieu des plaisirs va paraître;
Nous annonçons notre maître;
Ses douces fureurs
Dévorent nos cœurs.
(*pendant ce chœur, les prêtres de la Gloire rentrent dans le temple, dont les portes se ferment.*)

LE GUERRIER.
Les tigres enchaînés conduisent sur la terre
Erigone et Bacchus;
Les victorieux, les vaincus,
Tous les dieux des plaisirs, tous les dieux de la guerre,
Marchent ensemble confondus.
(*on entend le bruit des trompettes, des hautbois et des flûtes, alternativement.*)

LA BACCHANTE.

Je vois la tendre Volupté
Sur le char sanglant de Bellone ;
Je vois l'Amour qui couronne
La valeur et la beauté.

(*Bacchus et Erigone paraissent sur un char traîné par des tigres, entouré de Guerriers, de Bacchantes, d'Egypans et de Satyres.*)

BACCHUS.

Erigone, objet plein de charmes,
Objet de ma brûlante ardeur,
Je n'ai point inventé dans les horreurs des armes
Ce nectar des humains, nécessaire au bonheur,
Pour consoler la terre et pour sécher ses larmes ;
C'était pour enflammer ton cœur.
Bannissons la raison de nos brillantes fêtes :
Non, je ne la connus jamais
Dans mes plaisirs, dans mes conquêtes ;
Non, je t'adore, et je la hais.
Bannissons la raison de nos brillantes fêtes.

ÉRIGONE.

Conservez-la plutôt pour augmenter vos feux ;
Bannissez seulement le bruit et le ravage :
Si par vous le monde est heureux,
Je vous aimerai davantage.

BACCHUS.

Les faibles sentiments offensent mon amour ;
Je veux qu'une éternelle ivresse
De gloire, de grandeur, de plaisirs, de tendresse,
Regne sur mes sens tour à tour.

ÉRIGONE.

Vous alarmez mon cœur ; il tremble de se rendre ;
De vos emportements il est épouvanté :
Il serait plus transporté,
Si le vôtre était plus tendre.

BACCHUS.

Partagez mes transports divins ;
Sur mon char de victoire, au sein de la mollesse,
Rendez le ciel jaloux, enchaînez les humains :
Un dieu plus fort que moi nous entraîne et nous presse.
Que le thyrse regne toujours
Dans les plaisirs et dans la guerre ;
Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des fleches des amours.

LE CHOEUR.

Que le thyrse regne toujours
Dans les plaisirs et dans la guerre ;
Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des fleches des amours.

ÉRIGONE.

Quel dieu de mon ame s'empare !
Quel désordre impétueux !
Il trouble mon cœur, il l'égare :
L'amour seul rendrait plus heureux.

BACCHUS.

Mais quel est dans ces lieux ce temple solitaire ?
A quels dieux est-il consacré ?
Je suis vainqueur ; j'ai su vous plaire :
Si Bacchus est connu, Bacchus est adoré.

UN DES SUIVANTS DE BACCHUS.

La Gloire est dans ces lieux le seul dieu qu'on adore ;
Elle doit aujourd'hui placer sur ses autels
Le plus auguste des mortels.
Le vainqueur bienfaisant des peuples de l'aurore
Aura ces honneurs solennels.

ÉRIGONE.

Un si brillant hommage
Ne se refuse pas.
L'amour seul me guidait sur cet heureux rivage ;
Mais on peut détourner ses pas
Quand la Gloire est sur le passage.

(*ensemble.*)

La Gloire est une vaine erreur ;
Mais avec vous c'est le bonheur suprême :
C'est vous que j'aime.
C'est vous qui remplissez mon cœur.

BACCHUS.

Le temple s'ouvre,
La Gloire se découvre.
L'objet de mon ardeur y sera couronné ;
Suivez-moi.

(*le temple de la Gloire paraît ouvert.*)

LE GRAND-PRÊTRE DE LA GLOIRE.

Téméraire, arrête ;
Ce laurier serait profané
S'il avait couronné ta tête !
Bacchus, qu'on célèbre en tous lieux,
N'a point ici la préférence ;
Il est une vaste distance
Entre les noms connus et les noms glorieux.

ÉRIGONE.

Eh quoi ! de ses présents la Gloire est-elle avare
Pour ses plus brillants favoris ?

BACCHUS.

J'ai versé des bienfaits sur l'univers soumis.
Pour qui sont ces lauriers que votre main prépare ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Pour des vertus d'un plus haut prix.
Contentez-vous, Bacchus, de régner dans vos fêtes,
D'y noyer tous les maux que vos fureurs ont faits.
Laissez-nous couronner de plus belles conquêtes
Et de plus grands bienfaits.

BACCHUS.

Peuple vain, peuple fier, enfants de la tristesse,
Vous ne méritez pas des dons si précieux.
Bacchus vous abandonne à la froide sagesse ;
Il ne saurait vous punir mieux.

Volez, suivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.
Par la main des plaisirs, des amours, et des jeux,
Versez ce nectar délectable,
Vainqueur des mortels et des dieux;
Volez, suivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.

BACCHUS ET ÉRIGONE.

Parcourons la terre,
Au gré de nos desirs,
Du temple de la guerre
Au temple des plaisirs.

(*on danse.*)

UNE BACCHANTE, *avec le chœur.*

Bacchus, fier et doux vainqueur,
Conduis mes pas, regne en mon cœur:
La Gloire promet le bonheur,
Et c'est Bacchus qui nous le donne.

Raison, tu n'es qu'une erreur,
Et le chagrin t'environne.
Plaisir, tu n'es point trompeur,
Mon ame à toi s'abandonne.

Bacchus, fier et doux vainqueur, etc.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre représente la ville d'Artaxate à demi-ruinée, au milieu de laquelle est une place publique ornée d'arcs de triomphe, chargés de trophées.

PLAUTINE, JUNIE, FANIE.

PLAUTINE.

Reviens, divin Trajan, vainqueur doux et terrible;
Le monde est mon rival, tous les cœurs sont à toi;
Mais est-il un cœur plus sensible
Et qui t'adore plus que moi?

Les Parthes sont tombés sous ta main foudroyante;
Tu punis, tu venges les rois.
Rome est heureuse et triomphante;
Tes bienfaits passent tes exploits.

Reviens, divin Trajan, vainqueur doux et terrible;
Le monde est mon rival, tous les cœurs sont à toi;
Mais est-il un cœur plus sensible
Et qui t'adore plus que moi?

FANIE.

Dans ce climat barbare, au sein de l'Arménie,
Osez-vous affronter les horreurs des combats?

PLAUTINE.

Nous étions protégés par son puissant génie,
Et l'amour conduisait mes pas.

JUNIE.

L'Europe reverra son vengeur et son maître

Sous ces arcs triomphaux on dit qu'il va paraître.

PLAUTINE.

Ils sont élevés par mes mains.
Quel doux plaisir succede à ma douleur profonde !
Nous allons contempler dans le maître du monde
Le plus aimable des humains.

JUNIE.

Nos soldats triomphants, enrichis, pleins de gloire,
Font voler son nom jusqu'aux cieux.

FANIE.

Il se dérobe à leurs chants de victoire;
Seul, sans pompe, et sans suite, il vient orner ces lieux.

PLAUTINE.

Il faut à des héros vulgaires
La pompe et l'éclat des honneurs;
Ces vains appuis sont nécessaires
Pour les vaines grandeurs.
Trajan seul est suivi de sa gloire immortelle;
On croit voir près de lui l'univers à genoux;
Et c'est pour moi qu'il vient! ce héros m'est fidele!
Grands dieux, vous habitez dans cette ame si belle,
Et je la partage avec vous!

TRAJAN, PLAUTINE, SUITE.

PLAUTINE, *courant au-devant de Trajan.*

Enfin je vous revois; le charme de ma vie
M'est rendu pour jamais.

TRAJAN.

Le ciel me vend cher ses bienfaits,
Ma félicité m'est ravie.
Je reviens un moment pour m'arracher à vous,
Pour m'animer d'une vertu nouvelle,
Pour mériter, quand Mars m'appelle,
D'être empereur de Rome, et d'être votre époux.

PLAUTINE.

Que dites-vous? Quel mot funeste!

Un moment! vous, ô ciel! un seul moment me reste,
Quand mes jours dépendaient de vous revoir toujours.

TRAJAN.

Le ciel en tous les temps m'accorda son secours;
Il me rendra bientôt aux charmes que j'adore.
C'est pour vous qu'il a fait mon cœur.
Je vous ai vue, et je serai vainqueur.

PLAUTINE.

Quoi! ne l'êtes-vous pas? Quoi! serait-il encore
Un roi que votre main n'aurait pas désarmé?
Tout n'est-il pas soumis, du couchant à l'aurore?
L'univers n'est-il pas calmé?

TRAJAN.

On ose me trahir.

PLAUTINE.

Non, je ne puis vous croire;
On ne peut vous manquer de foi.

TRAJAN.

Des Parthes terrassés l'inexorable roi
S'irrite de sa chûte, et brave ma victoire.
Cinq rois qu'il a séduits sont armés contre moi;
Ils ont joint l'artifice aux excès de la rage;
Ils sont au pied de ces remparts;
Mais j'ai pour moi les dieux, les Romains, mon courage,
Et mon amour, et vos regards.

PLAUTINE.

Mes regards vous suivront; je veux que sur ma tête
Le ciel épuise son courroux.
Je ne vous quitte pas; je braverai leurs coups;
J'écarterai la mort qu'on vous apprête,
Je mourrai du moins près de vous.

TRAJAN.

Ah! ne m'accablez point; mon cœur est trop sensible:
Ah! laissez-moi vous mériter.

Vous m'aimez, il suffit, rien ne m'est impossible,
Rien ne pourra me résister.

PLAUTINE.

Cruel, pouvez-vous m'arrêter?
J'entends déja les cris d'un ennemi perfide.

TRAJAN.

J'entends la voix du devoir qui me guide ;
Je vole : demeurez; la victoire me suit.
Je vole; attendez tout de mon peuple intrépide,
Et de l'amour qui me conduit.

(*ensemble.*)

Je vais / Allez } punir un barbare,

Terrasser sous { mes / vos } coups

L'ennemi qui nous sépare,
Qui m'arrache un moment à vous.

PLAUTINE.

Il m'abandonne à ma douleur mortelle;
Cher amant, arrêtez : ah! détournez les yeux,
Voyez encor les mieus.

TRAJAN, *au fond du théâtre.*

O dieux, ô justes dieux,
Veillez sur l'empire et sur elle.

PLAUTINE.

Il est déja loin de ces lieux.
Devoir, es-tu content? Je meurs, et je l'admire.
Ministre du dieu des combats,
Prêtresses de Vénus, qui veillez sur l'empire,
Percez le ciel de cris, accompagnez mes pas,
Secondez l'amour qui m'inspire.

CHOEUR DES PRÊTRES DE MARS.

Fier dieu des alarmes,
Protege nos armes,

Conduis nos étendards.

CHOEUR DES PRÊTRESSES DE VÉNUS.

Déesse des Graces,
Vole sur ses traces,
Enchaîne le dieu Mars.

(*on danse.*)

CHOEUR DES PRÊTRESSES.

Mere de Rome et des amours paisibles,
Viens tout ranger sous ta charmante loi;
Viens couronner nos Romains invincibles:
Ils sont tous nés pour l'amour et pour toi.

PLAUTINE.

Dieux puissants, protégez votre vivante image!
Vous étiez autrefois des mortels comme lui;
C'est pour avoir régné comme il regne aujourd'hui
Que le ciel est votre partage.

(*on danse.*)

(*on entend un chœur de Romains qui avancent lentement sur le théâtre.*)

Charmant héros, qui pourra croire
Des exploits si prompts et si grands?
Tu te fais en peu de temps
La plus durable mémoire.

JUNIE.

Entendez-vous ces cris et ces chants de victoire?

FANIE.

Trajan revient vainqueur.

PLAUTINE.

En pouviez-vous douter?
Je vois ces rois captifs, ornements de sa gloire;
Il vient de les combattre, il vient de les domter.

JUNIE.

Avant de les punir par ses lois légitimes,
Avant de frapper ses victimes,
A vos genoux il veut les présenter.

TRAJAN *paraît, entouré des aigles romaines et de faisceaux; les rois vaincus sont enchaînés à sa suite.*

TRAJAN.

Rois, qui redoutez ma vengeance,
Qui craignez les affronts aux vaincus destinés,
Soyez désormais enchaînés
Par la seule reconnaissance.
Plautine est en ces lieux; il faut qu'en sa présence
Il ne soit point d'infortunés.

LES ROIS, *se relevant, chantent avec le chœur.*

O grandeur! ô clémence!
Vainqueur égal aux dieux,
Vous avez leur puissance,
Vous pardonnez comme eux.

PLAUTINE.

Vos vertus ont passé mon espérance même;
Mon cœur est plus touché que celui de ces rois.

TRAJAN.

Ah, s'il est des vertus dans ce cœur qui vous aime,
Vous savez à qui je les dois.
J'ai voulu des humains mériter le suffrage,
Domter les rois, briser leurs fers,
Et vous apporter mon hommage
Avec les vœux de l'univers.
Ciel! que vois-je en ces lieux?

LA GLOIRE *descend d'un vol précipité, une couronne de laurier à la main.*

LA GLOIRE.

Tu vois ta récompense,
Le prix de tes exploits, sur-tout de ta clémence;
Mon trône est à tes pieds; tu regnes avec moi.

(*le théâtre change et représente le temple de la Gloire.*)

Elle continue.

Plus d'un héros, plus d'un grand roi,

Jaloux en vain de sa mémoire,
Vola toujonrs après la Gloire,
Et la Gloire vole après toi.

LES SUIVANTS *de la Gloire, mêlés aux Romains et aux Romaines, forment des danses.*

UN ROMAIN.

Régnez en paix après tant d'orages,
Triomphez dans nos cœurs satisfaits.
Le sort préside aux combats, aux ravages;
La Gloire est dans les bienfaits.
Tonnerre, écarte-toi de nos heureux rivages;
Calme heurenx, reviens pour jamais.
Régnez en paix, etc.

CHOEUR.

Le ciel nons seconde,
Célébrons son choix:
Exemple des rois,
Délices du monde,
Vivons sous tes lois.

JUNIE.

Tendre Vénns, à qui Rome est soumise,
A nos exploits joins tes tendres appas;
Ordonne à Mars enchanté dans tes bras
Que pour Trajan sa favenr s'éternise.

LE CHOEUR.

Le ciel nous seconde,
Célébrons son choix:
Exemple des rois,
Délices du monde,
Vivons sous tes lois.

TRAJAN.

Des honneurs si brillants sont trop pour mon partage;
Dieux, dont j'éprouve la faveur,
Dieux de mon peuple, achevez votre ouvrage;
Changez ce temple angnste en celui du bonheur;
Qu'il serve à jamais aux fêtes

Des fortunés humains ;
Qu'il dure autant que les conquêtes
Et que la gloire des Romains.

LA GLOIRE.

Les dieux ne refusent rien
Au héros qui leur ressemble :
Volez, plaisirs, que sa vertu rassemble ;
Le temple du bonheur sera toujours le mien.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

Le théâtre change, et représente le Temple du Bonheur ; il est formé de pavillons d'une architecture légere, de péristiles, de jardins, de fontaines, etc. Ce lieu délicieux est rempli de Romains et de Romaines de tous états.

CHOEUR.

CHANTONS en ce jour solennel,
Et que la terre nous réponde :
Un mortel, un seul mortel
A fait le bonheur du monde.

(*on danse.*)

UNE ROMAINE.

Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

LE CHOEUR.

Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

LA ROMAINE.

Le printemps volage,
L'été plein d'ardeur,
L'automne plus sage,
Raison, badinage,
Retraite, grandeur,
Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

LE CHOEUR.

Tout rang, etc.

(*des bergers et des bergeres entrent en dansant.*)

UNE BERGERE.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendards et les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.
Les chants de nos tendres pasteurs
Se mêlent au bruit des trompettes;
L'amour anime en ces retraites
Tous les regards et tous les cœurs.
Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendards et les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.

(*les seigneurs et les dames romaines se joignent en dansant aux bergers et aux bergeres.*)

UN ROMAIN.

Dans un jour si beau
Il n'est point d'alarmes;
Mars est sans armes,
L'Amour sans bandeau.

LE CHOEUR.

Dans un jour si beau, etc.

LE ROMAIN.

La Gloire et les Amours en ces lieux n'ont des ailes
Que pour voler dans nos bras.
La Gloire aux ennemis présentait nos soldats,
Et l'Amour les présente aux belles.

LE CHOEUR.

Dans un jour si beau
Il n'est point d'alarmes;
Mars est sans armes,
L'Amour sans bandeau.

(*on danse.*)

TRAJAN *paraît avec* PLAUTINE, *et tous les Romains se rangent autour de lui.*

CHOEUR.

Toi que la victoire
Couronne en ce jour,
Ta plus belle gloire
Vient du tendre Amour.

TRAJAN.

O Peuples de héros qui m'aimez et que j'aime,
Vous faites mes grandeurs;
Je veux régner sur vos cœurs,
(*montrant Plautine.*)
Sur tant d'appas, et sur moi-même.
Montez au haut du ciel, encens que je reçois,
Retournez vers les dieux, hommages que j'attire:
Dieux, protégez toujours ce formidable empire,
Inspirez toujours tous ses rois.
Montez au haut du ciel, encens que je reçois,
Retournez vers les dieux, hommages que j'attire.

Toutes les différentes troupes recommencent leurs danses autour de TRAJAN *et de* PLAUTINE, *et terminent la fete par un ballet général.*

FIN DU TEMPLE DE LA GLOIRE.

LA PRUDE,

COMEDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée en 1747.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Cette piece est bien moins une traduction qu'une esquisse légere de la fameuse comédie de Wicherley, intitulée, *Plain dealer*, l'Homme au franc procédé. Cette piece a encore en Angleterre la même réputation que le Misanthrope en France. L'intrigue est infiniment plus compliquée, plus intéressante, plus chargée d'incidents; la satire y est beaucoup plus forte et plus insultante; les mœurs y sont d'une telle hardiesse qu'on pourrait placer la scene dans un mauvais lieu, attenant un corps-de-garde. Il semble que les Anglais prennent trop de liberté, et que les Français n'en prennent pas assez.

Wicherley ne fit aucune difficulté de dédier son *Plain dealer* à la plus fameuse appareilleuse de Londres. On peut juger par la protectrice du caractere des protégés. La licence du temps de Charles II était aussi débordée que le fanatisme avait été sombre et barbare du temps de l'infortuné Charles I.

Croira-t-on que, chez les nations polies, les termes de gueuse, de p... de bor... de rufien, de m... de v... et de tous leurs accompagnements sont prodigués dans une comédie où toute une cour très spirituelle allait en foule?

Croira-t-on que la connaissance la plus approfondie du cœur humain, les peintures les plus

vraies et les plus brillantes, les traits d'esprit les plus fins se trouvent dans le même ouvrage?

Rien n'est cependant plus vrai. Je ne connais point de comédie chez les anciens ni chez les modernes où il y ait autant d'esprit. Mais c'est une sorte d'esprit qui s'évapore dès qu'il passe chez l'étranger.

Nos bienséances, qui sont quelquefois un peu fades, ne m'ont pas permis d'imiter cette piece dans toutes ses parties; il a fallu en retrancher des rôles tout entiers.

Je n'ai donc donné ici qu'une très légere idée de la hardiesse anglaise; et cette imitation, quoique par-tout voilée de gaze, est encore si forte qu'on n'oserait pas la représenter sur la scene de Paris.

Nous sommes entre deux théâtres bien différents l'un de l'autre; l'espagnol et l'anglais. Dans le premier, on représente Jésus Christ, des possédés et des diables; dans le second, des cabarets, et quelque chose de pis.

PROLOGUE.

MADAME DU TOUR, VOLTAIRE.

MADAME DU TOUR.

Non, je ne jouerai pas : le bel emploi, vraiment!
La belle farce qu'on apprête!
Le plaisant divertissement
Pour le jour de Louis, pour cette auguste fête,
Pour la fille des rois, pour le sang des héros,
Pour le juge éclairé de nos meilleurs ouvrages,
Vanté des beaux esprits, consulté par les sages,
Et pour la baronne de Sceaux!

VOLTAIRE.

Mais pour être baronne est-on si difficile?
Je sais que sa cour est l'asyle
Du goût que les Français savaient jadis aimer ;
Mais elle est le séjour de la douce indulgence.
On a vu son suffrage enseigner à la France
Ce que l'on devait estimer:
On la voit garder le silence,
Et ne décider point alors qu'il faut blâmer.

MADAME DU TOUR.

Elle se taira donc, monsieur, à votre farce.

VOLTAIRE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

MADAME DU TOUR.

Oh! parce
Que l'on hait les mauvais plaisants.

VOLTAIRE.

Mais que voulez-vous donc pour vos amusements?

MADAME DU TOUR.

Toute autre chose.

VOLTAIRE.

Eh quoi? des tragédies
Qni du théâtre anglais soient d'horribles copies?

MADAME DU TOUR.

Non, ce n'est pas ce qu'il nous fant;
La pitié, non l'horreur, doit régner snr la scene.
Des sauvages Anglais la triste Melpomene
Prit pour théâtre nn échafaud.

VOLTAIRE.

Aimez-vous mieux la sage et grave comédie,
Où l'on instrnit toujonrs, où jamais on ne rit,
Où Séneque et Montaigne étalent lenr esprit,
Où le public enfin bat des mains et s'ennuie?

MADAME DU TOUR.

Non; j'aimerais mieux Arleqnin
Qu'un comique de cette espece;
Je ne puis sonffrir la sagesse
Quand elle prêche en brodequin.

VOLTAIRE.

Oh! que vonlez-vons donc?

MADAME DU TOUR.

De la simple nature,
Un ridicule fin, des portraits délicats,
De la noblesse sans enflure,
Point de moralités, une morale pure
Qni naisse dn snjet et ne se montre pas.
Je veux qu'on soit plaisant sans vouloir faire rire;
Qu'on ait nn style aisé, gai, vif, et gracieux;
Je veux enfin qne vous sachiez écrire
Comme on parle en ces lieux.

VOLTAIRE.

Je vous baise les mains; je renonce à vous plaire.
Vons m'en demandez trop: je m'en tirerais mal:
Allez vons adresser à madame de Staal;
Vous trouverez là votre affaire.

MADAME DU TOUR.

Oh! que je voudrais bien qu'elle nous eût donné
Quelque bonne plaisanterie.

VOLTAIRE.

Je le voudrais aussi : j'étais déterminé
A ne vous point lâcher ma vieille rapsodie,
Indigne du séjour aux Graces destiné.

MADAME DU TOUR.

Eh, qui l'a donc voulu ?

VOLTAIRE.

Qui l'a voulu ? Thérese....
C'est une étrange femme : il faut, ne vous déplaise,
Quitter tout dès qu'elle a parlé :
Dût-on être berné, sifflé,
Elle veut à la fois le bal et comédie,
Jeu, toilette, opéra, promenade, soupé,
Des pompons, des magots, de la géométrie.
Son esprit en tout temps est de tout occupé ;
Et jugeant des autres par elle,
Elle croit que pour plaire on n'a qu'à le vouloir ;
Que tous les arts, ornés d'une grace nouvelle,
De briller dans Anet se feront un devoir
Dès que du Maine les appelle.
Passe pour les beaux arts, ils sont faits pour ses yeux,
Mais non les farces insipides :
Gilles doit disparaître auprès des Euripides.
Je conçois vos raisons, et vous m'ouvrez les yeux.
On ne me jouera point.

MADAME DU TOUR.

Quoi? que voulez-vous dire?
On ne vous jouera point ?... on vous jouera, morbleu !
Je vous trouve plaisant de vouloir nous prescrire
Vos volontés pour regle... Oh ! nous verrons beau jeu.
Nous verrons si pour rien j'aurai pris tant de peine
Que d'apprendre un plat rôle, et de le répéter...

VOLTAIRE.

Mais...

MADAME DU TOUR.

Mais je crois qu'ici vous voulez disputer ?

VOLTAIRE.

Vous-même m'avez dit qu'il fallait sur la scene
Plus d'esprit, plus de sens, des mœurs, un meilleur ton...
Un ouvrage en un mot...

MADAME DU TOUR.

Oui, vous avez raison :
Mais je veux qu'on vous siffle, et j'en fais mon envie.
Si vous n'êtes plaisant, vous serez plaisanté :
Et ce plaisir, en vérité,
Vaut celui de la comédie.
Allons, et qu'on commence.

VOLTAIRE.

Oh, mais... vous m'avez dit...

MADAME DU TOUR.

J'aurai mon dit, et mon dédit.

VOLTAIRE.

De berner un pauvre homme ayez plus de scrupule.

MADAME DU TOUR.

Vous voilà bien malade ! il faut servir les grands.
On amuse souvent plus par son ridicule
Que l'on ne plaît par ses talents.

VOLTAIRE.

Allons, soumettons-nous : la résistance est vaine.
Il faut bien s'immoler pour les plaisirs d'Anet.
Vous n'êtes dans ces lieux, messieurs, qu'une centaine ;
Vous me garderez le secret.

AUTRE PROLOGUE

Récité par Voltaire, sur le théâtre de Sceaux, devant madame la duchesse du Maine, avant la représentation de la comédie de la Prude, le 15 décembre 1747.

O vous, en tous les temps par Minerve inspirée!
Des plaisirs de l'esprit protectrice éclairée,
Vous avez vu finir ce siecle glorieux,
Ce siecle des talents accordé par les dieux.
Vainement on se dissimule
Qu'on fait pour l'égaler des efforts superflus;
Favorisez au moins ce faible crépuscule
Du beau jour qui ne brille plus.
Ranimez les accents des filles de Mémoire,
De la France à jamais éclairez les esprits;
Et lorsque vos enfants combattent pour sa gloire,
Soutenez-la dans nos écrits.
Vous n'avez point ici de ces pompeux spectacles
Où les chants et la danse étalent leurs miracles;
Daignez vous abaisser à de moindres sujets:
L'esprit aime à changer de plaisirs et d'objets.
Nous possédons bien peu; c'est ce peu qu'on vous donne;
A peine en nos écrits verrez-vous quelques traits
D'un comique oublié que Paris abandonne.
Puissent tant de beautés, dont les brillants attraits
Valent mieux à mon sens que les vers les mieux faits,
S'amuser avec vous d'une Prude fripponne,
Qu'elles n'imiteront jamais!
On peut bien sans effronterie
Aux yeux de la raison jouer la pruderie:
Tout défaut dans les mœurs à Sceaux est combattu:
Quand on fait devant vous la satire d'un vice,
C'est un nouvel hommage, un nouveau sacrifice,
Que l'on présente à la vertu.

ACTEURS.

MADAME DORFISE, veuve.
MADAME BURLET, sa cousine.
COLETTE, suivante de Dorfise.
BLANFORD, capitaine de vaisseau.
DARMIN, son ami.
BARTOLIN, caissier.
LE CHEVALIER MONDOR.
ADINE, niece de Darmin, déguisée en jeune Turc.

La scene est à Marseille.

LA PRUDE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

DARMIN, ADINE.

ADINE, *habillée en Turc.*

Ah, mon cher oncle! ah, quel cruel voyage!
Que de dangers! quel étrange équipage!
Il faut encor cacher sous un turban
Mon nom, mon cœur, mon sexe, et mon tourment.

DARMIN.

Nous arrivons: je te plains; mais, ma niece,
Lorsque ton pere est mort consul en Grece,
Quand nous étions tous deux après sa mort
Privés d'amis, de biens, et de support,
Que ta beauté, tes graces, ton jeune âge,
N'étaient pour toi qu'un funeste avantage;
Pour comble enfin, quand un maudit bacha
Si vivement de toi s'amouracha,
Que faire alors? Ne fus-tu pas réduite
A te cacher, te masquer, partir vîte?

ADINE.

D'autres dangers sont préparés pour moi.

DARMIN.

Ne rougis point, ma niece, calme-toi;
Car à la hâte avec nous embarquée,

Vêtue en homme, en jeune Turc masquée,
Tu ne pouvais, ma niece, honnêtement
Te dépêtrer de cet accoutrement,
Prendre du sexe et l'habit et la mine
Devant les yeux de vingt gardes-marine,
Qui tous étaient plus dangereux pour toi
Qu'un vieux bacha n'ayant ni foi, ni loi.
Mais, par bonheur, tout s'arrange à merveille,
Et nous voici débarqués dans Marseille,
Loin des bachas, et près de tes parents,
Chez des Français, tous fort honnêtes gens.

ADINE.

Ah! Blanford est honnête homme, sans doute;
Mais que de maux tant de vertu me coûte!
Fallait-il donc avec lui revenir?

DARMIN.

Ton défunt pere à lui devait t'unir;
Et cet hymen, dans ta plus tendre enfance,
Fit autrefois sa plus douce espérance.

ADINE.

Qu'il se trompait!

DARMIN.

! Blanford à tes beaux yeux
Rendra justice en te connaissant mieux.
Peut-il long-temps se coiffer d'une prude,
Qui de tromper fait son unique étude?

ADINE.

On la dit belle; il l'aimera toujours;
Il est constant.

DARMIN.

Bon! qui l'est en amours?

ADINE.

Je crains Dorfise.

DARMIN.

Elle est trop intrigante;
Sa pruderie est, dit-on, trop galante;

Son cœur est faux, ses propos médisants.
Ne crains rien d'elle; on ne trompe qu'un temps.

ADINE.

Ce temps est long, ce temps me désespere.
Dorfise trompe! et Dorfise a su plaire!

DARMIN.

Mais, après tout, Blanford t'est-il si cher?

ADINE.

Oui; dès ce jour où deux vaisseaux d'Alger
Si vivement sur les flots l'attaquerent,
Ah! que pour lui tous mes sens se troublerent!
Dans mes frayeurs, un sentiment bien doux
M'intéressait pour lui comme pour vous;
Et courageuse, en devenant si tendre,
Je souhaitais être homme, et le défendre.
Songez-vous bien que lui seul me sauva,
Quand sur les eaux notre vaisseau brûla?
Ciel! que j'aimai ses vertus, son courage,
Qui dans mon cœur ont gravé son image!

DARMIN.

Oui, je conçois qu'un cœur reconnaissant
Pour la vertu peut avoir du penchant.
Trente ans à peine, une taille légere,
Beaux yeux, air noble; oui, sa vertu peut plaire:
Mais son humeur, et son austérité,
Ont-ils pu plaire à ta simplicité?

ADINE.

Mon caractere est sérieux, et j'aime
Peut-être en lui jusqu'à mes défauts même.

DARMIN.

Il hait le monde.

ADINE.

Il a, dit-on, raison.

DARMIN.

Il est souvent trop confiant, trop bon;
Et son humeur gâte encor sa franchise.

ADINE.

De ses défauts le plus grand, c'est Dorfise.

DARMIN.

Il est trop vrai. Ponrquoi donc refuser
D'ouvrir ses yeux, de les désabuser,
Et de briller dans ton vrai caractere?

ADINE.

Pent-on briller lorsqu'on ne saurait plaire?
Hélas! du jour que par nn sort heureux
Dessus son bord il nous reçut tons deux,
J'ai bien tremblé qu'il n'apperçût ma feinte:
En arrivant je sens la même crainte.

DARMIN.

Je prétendais te déconvrir à lui.

ADINE.

Gardez-vons-en, ménagez mon ennui;
Sacrifiée à Dorfise adorée,
Dans mon malheur je veux être ignorée;
Je ne venx pas qu'il connaisse en ce jour
Quelle victime il immole à l'amour.

DARMIN.

Que veux-tu donc?

ADINE.

Je venx, dès ce soir même,
Dans un couvent fuir un ingrat que j'aime.

DARMIN.

Lorsque si vîte on se met en couvent,
Tout à loisir, ma niece, on s'en repent.
Avec le temps tout se fera, te dis-je.
Un soin plus triste à présent nous afflige;
Car dans l'instant où ce Dugué (1) nouveau
Si noblement fit sauter son vaisseau,

(1) Allusion au célebre Dugué-Trouin, l'un des grands hommes de mer qu'ait eus la France.

Je vis sauter ses biens et ma fortune ;
A tous les deux la misere est commune.
Et cependant à Marseille arrivés,
Remplis d'espoir, d'argent comptant privés,
Il faut chercher un secours nécessaire.
L'amour n'est pas toujours la seule affaire.

ADINE.

Quoi ! lorsqu'on aime, on pourrait faire mieux ?
Je n'en crois rien.

DARMIN.

Le temps ouvre les yeux.
L'amour, ma niece, est aveugle à ton âge,
Non pas au mien. L'amour sans héritage,
Triste et confus, n'a pas l'art de charmer.
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer.

ADINE.

Vous pensez donc que, dans votre détresse,
Pour vous, mon oncle, il n'est plus de maîtresse,
Et que d'abord votre veuve Burlet
En vous voyant vous quittera tout net?

DARMIN.

Mon triste état lui servirait d'excuse.
Souvent, hélas ! c'est ainsi qu'on en use.
Mais d'autres soins je suis embarrassé ;
L'argent me manque, et c'est le plus pressé.

SCENE II.

BLANFORD, DARMIN, ADINE.

BLANFORD.

Bon, de l'argent ! dans le siecle où nous sommes,
C'est bien cela que l'on obtient des hommes !
Vive embrassade, et fades compliments,
Propos joyeux, vains baisers, faux serments,
J'en ai reçu de cette ville entiere;
Mais aussitôt qu'on a su ma misere,

D'auprès de moi la foule a disparu :
Voilà le monde.

DARMIN.

Il est très corrompu ;
Mais vos amis vous ont cherché peut-être ?

BLANFORD.

Oui, des amis ! en as-tu pu connaître ?
J'en ai cherché ; j'ai vu force frippons
De tous les rangs, de toutes les façons,
D'honnêtes gens, dont la molle indolence
Tranquillement nage dans l'opulence,
Blasés en tout, aussi durs que polis,
Toujours hors d'eux, ou d'eux seuls tout remplis ;
Mais des cœurs droits, des ames élevées,
Que les destins n'ont jamais captivées,
Et qui se font un plaisir généreux
De rechercher un ami malheureux,
J'en connais peu ; par-tout le vice abonde.
Un coffre-fort est le dieu de ce monde ;
Et je voudrais qu'ainsi que mon vaisseau
Le genre humain fût abymé dans l'eau.

DARMIN.

Exceptez-nous du moins de la sentence.

ADINE.

Le monde est faux, je le crois ; mais je pense
Qu'il est encore un cœur digne de vous,
Fier, mais sensible, et ferme, quoique doux,
De vos destins bravant l'indigne outrage,
Vous en aimant, s'il se peut, davantage ;
Tendre en ses vœux, et constant dans sa foi.

BLANFORD.

Le beau présent ! où le trouver ?

ADINE.

Dans moi.

BLANFORD.

Dans vous ! allez, jeune homme que vous êtes ;

Suis-je en état d'entendre vos soruettes?
Pour plaisauter preuez mieux votre temps.
Oui, dans ce monde, et parmi les méchants,
Je sais qu'il est eucor des ames pures,
Qui chériront mes tristes aventures.
Je suis heureux, dans mon sort abattu;
Dorfise au moius sait aimer la vertu.

ADINE.

Aiusi, monsieur, c'est de cette Dorfise
Que pour toujours je vois votre ame éprise?

BLANFORD.

Assurément.

ADINE.

Et vous avez trouvé
En sa conduite uu mérite éprouvé?

BLANFORD.

Oui.

DARMIN.

Feu mon frere, avant d'aller eu Grece,
S'il m'eu souvient, vous destiuait ma uiece.

BLANFORD.

Feu votre frere a très mal destiué;
J'ai mieux choisi; je suis déterminé
Pour la vertu qui, du monde exilée,
Chez ma Dorfise est ici rappelée.

ADINE.

Un tel mérite est rare, il me surprend;
Mais sou bonheur me semble encor plus grand.

BLANFORD.

Ce jeune enfant a du bou, et je l'aime;
Il prend parti pour moi contre vous-même.

DARMIN.

Pas tant peut-être. Après tout, dites-moi
Commeut Dorfise, avec sa bouue foi,
Avec ce goût, qui pour vous seul l'attire,
Depuis un au cessa de vous écrire.

BLANFORD.

Voudriez-vous qu'on m'écrivît par l'air,
Et que la poste allât en pleine mer?
Avant ce temps j'ai vingt fois reçu d'elle
De gros paquets, mais écrits d'un modele...
D'un air si vrai, d'un esprit si sensé...
Rien d'affecté, d'obscur, d'embarrassé;
Point d'esprit faux; la nature elle-même,
Le cœur y parle; et voilà comme on aime.

DARMIN, *à Adine.*

Vous pâlissez.

BLANFORD, *avec empressement à Adine.*

Qu'avez-vous?

ADINE.

Moi, monsieur?
Un mal cruel qui me perce le cœur.

BLANFORD, *à Darmin.*

Le cœur! quel ton! une fille à son âge
Serait plus forte, aurait plus de courage
Je l'aime fort, mais je suis étonné
Qu'à cet excès il soit efféminé.
Etait-il fait pour un pareil voyage?
Il craint la mer, les ennemis, l'orage.
Je l'ai trouvé près d'un miroir assis;
Il était né pour aller à Paris
Nous étaler sur les bancs du théâtre
Son beau minois, dont il est idolâtre;
C'est un Narcisse.

DARMIN.

Il en a la beauté.

BLANFORD.

Oui, mais il faut en fuir la vanité.

ADINE.

Ne craignez rien, ce n'est pas moi que j'aime.
Je suis plus près de me haïr moi-même;
Je n'aime rien qui me ressemble.

BLANFORD.

Enfin
C'est à Dorfise à régler mon destin.
Bien convaincu de sa haute sagesse,
De l'épouser je lui passai promesse;
Je lui laissai mon bien même en partant,
Joyaux, billets, contrats, argent comptant.
J'ai, grace au ciel, par ma juste franchise,
Confié tout à ma chere Dorfise.
J'ai confié Dorfise et son destin
A la vertu de monsieur Bartolin.

DARMIN.

De Bartolin, le caissier?

BLANFORD.

De lui-même,
D'un bon ami, qui me chérit, que j'aime.

DARMIN, *d'un ton ironique.*

Ah! vous avez sans doute bien choisi;
Toujours heureux en maitresse, en ami,
Point prévenu.

BLANFORD.

Sans doute; et leur absence
Me fait ici sécher d'impatience.

ADINE.

Je n'en puis plus, je sors.

BLANFORD.

Mais qu'avez-vous?

ADINE.

De ses malheurs chacun ressent les coups.
Les miens sont grands; leurs traits s'appesantissent;
Ils cesseront... si les vôtres finissent.

(*elle sort.*)

BLANFORD.

Je ne sais... mais son chagrin m'a touché.

DARMIN.

Il est aimable, il vous est attaché.

BLANFORD.

J'ai le cœur bon, et la moindre fortune
Qui me viendra sera pour lui commune.
Dès que Dorfise avec sa bonne foi
M'aura remis l'argent qu'elle a de moi,
J'en ferai part à votre jeune Adine.
Je lui voudrais la voix moins féminine,
Un air plus fait; mais les soins et le temps
Forment le cœur et l'air des jeunes gens:
Il a des mœurs, il est modeste, sage.
J'ai remarqué toujours, dans le voyage,
Qu'il rougissait aux propos indécents
Que sur mon bord tenaient nos jeunes gens.
Je vous promets de lui servir de pere.

DARMIN.

Ce n'est pas là pourtant ce qu'il espere.
Mais allons donc chez Dorfise à l'instant,
Et recevez d'elle au moins votre argent.

BLANFORD.

Bon! le démon, qui toujours m'accompagne,
La fait rester encore à la campagne.

DARMIN.

Et le caissier?

BLANFORD.

Et le caissier aussi.
Tous deux viendront, puisque je suis ici.

DARMIN.

Vous pensez donc que madame Dorfise
Vous est toujours très humblement soumise?

BLANFORD.

Et pourquoi non? si je garde ma foi,
Elle peut bien en faire autant pour moi.
Je n'ai pas eu comme vous la folie
De courtiser une franche étourdie.

DARMIN.

Il se pourra que j'en sois méprisé;

Et c'est à quoi tout homme est exposé.
Et j'avouerai qu'en son humeur badine
Elle est bien loin de sa sage cousine.

BLANFORD.

Mais de son cœur ainsi désemparé,
Que ferez-vous?

DARMIN.

Moi? rien : je me tairai,
En attendant qu'à Marseille se rendent
Les deux beautés de qui nos cœurs dépendent.
Fort à propos je vois venir vers nous
L'ami Mondor.

BLANFORD.

Notre ami! dites-vous?
Lui, notre ami?

DARMIN.

Sa tête est fort légere;
Mais dans le fond c'est un bon caractere.

BLANFORD.

Détrompez-vous, cher Darmin, soyez sûr
Que l'amitié veut un esprit plus mûr;
Allez, les fous n'aiment rien.

DARMIN.

Mais le sage
Aime-t-il tant?... Tirons quelque avantage
De ce fou-ci. Dans notre cas urgent
On peut sans honte emprunter son argent.

SCENE III.

BLANFORD, DARMIN, LE CHEVALIER MONDOR.

LE CHEVALIER MONDOR.

Bonjour, très cher; vous voilà donc en vie?
C'est fort bien fait, j'en ai l'ame ravie.

Bonjour: dis-moi, quel est ce bel enfant
Que j'ai vu là dans cet appartement?
D'où vous vient-il? était-il du voyage?
Est-il Grec, Turc? est-il ton fils, ton page?
Qu'en faites-vous? Où soupez-vous ce soir?
A quels appas jetez-vous le mouchoir?
N'allez-vous pas vîte en poste à Versailles
Faire aux commis des récits de batailles?
Dans ce pays avez-vous un patron?

BLANFORD.

Non.

LE CHEVALIER MONDOR.

Quoi! tu n'as jamais fait ta cour?

BLANFORD.

Non.
J'ai fait ma cour sur mer; et mes services
Sont mes patrons, sont mes seuls artifices;
Dans l'antichambre on ne m'a jamais vu.

LE CHEVALIER MONDOR.

Tu n'as aussi jamais rien obtenu.

BLANFORD.

Rien demandé. J'attends que l'œil du maître
Sache en son temps tout voir, tout reconnaître.

LE CHEVALIER MONDOR.

Va, dans son temps ces nobles sentiments
A l'hôpital menent tout droit les gens.

DARMIN.

Nous en sommes fort près; et notre gloire
N'a pas le sou.

LE CHEVALIER MONDOR.

Je suis prêt à t'en croire.

DARMIN.

Cher chevalier, il te faut avouer...

LE CHEVALIER MONDOR.

En quatre mots je dois vous confier...

DARMIN.

Que notre ami vient de faire une perte...

LE CHEVALIER MONDOR.

Que j'ai, mon cher, fait une découverte...

DARMIN.

De tout le bien...

LE CHEVALIER MONDOR.

D'une honnête beauté...

DARMIN.

Que sur la mer...

LE CHEVALIER MONDOR.

A qui sans vanité...

DARMIN.

Il rapportait...

LE CHEVALIER MONDOR.

Après bien du mystere...

DARMIN.

Dans son vaisseau.

LE CHEVALIER MONDOR.

J'ai le bonheur de plaire.

DARMIN.

C'est un malheur.

LE CHEVALIER MONDOR.

C'est un plaisir bien vif
De subjuguer ce scrupule excessif,
Cette pudeur et si fiere et si pure,
Ce précepteur qui gronde la nature.
J'avais du goût pour la dame Burlet,
Pour sa gaieté, son air brusque et follet;
Mais c'est un goût plus léger qu'elle-même.

DARMIN.

J'en suis ravi.

LE CHEVALIER MONDOR.

C'est la prude que j'aime.
Encouragé par la difficulté,

J'ai présenté la pomme à la fierté.

DARMIN.

La prude enfin, dont votre ame est éprise,
Cette beauté si fiere?

LE CHEVALIER MONDOR.

C'est Dorfise.

BLANFORD, *en riant.*

Dorfise... ah !... bon. Sais-tu bien devant qui
Tu parles là?

LE CHEVALIER MONDOR.

Devant toi, mon ami.

BLANFORD.

Va, j'ai pitié de ton extravagance;
Cette beauté n'aura plus l'indulgence,
Je t'en réponds, de recevoir chez soi
Des chevaliers éventés comme toi.

LE CHEVALIER MONDOR.

Si fait, mon cher : la femme la moins folle
Ne se plaint point lorsqu'un fou la cajole.

BLANFORD.

Cajolez moins, mon très cher; apprenez
Qu'à ses vertus mes jours sont destinés,
Qu'elle est à moi, que sa juste tendresse
De m'épouser m'avait passé promesse,
Qu'elle m'attend pour m'unir à son sort.

LE CHEVALIER MONDOR, *en riant.*

Le beau billet qu'a là l'ami Blanford!
(*à Darmin.*)
Il a, dis-tu, besoin dans sa détresse
D'autres billets payables en espece.
Tiens, cher Darmin.
(*il veut lui donner un porte-feuille.*)

BLANFORD, *l'arrêtant.*

Non, gardez-vous en bien.

DARMIN.

Quoi! vous voulez...?

BLANFORD.

De lui je ne veux rien.
Quand d'emprnnter on fait la grace insigne,
C'est à qnelqu'un qu'on daigne en croire digne;
C'est d'un ami qn'on emprunte l'argent.

LE CHEVALIER MONDOR.

Ne suis-je pas ton ami?

BLANFORD.

Non, vraiment.
Plaisant ami, dont la frivole flamme,
S'il se pouvait, m'enleverait ma femme;
Qui, dès ce soir, avec vingt fainéants,
Va s'égayer à table à mes dépens!
Je les connais ces beaux amis du monde.

LE CHEVALIER MONDOR.

Ce monde-là, qne ton rare esprit fronde,
Crois-moi, vaut mieux qne ta mauvaise humeur.
Adieu. Je vais du meilleur de mon cœnr
Dans le moment chez la belle Dorfise
Aux grands éclats rire de ta sottise.
(*il veut s'en aller.*)

BLANFORD, *l'arrétant.*

Que dis-tu là?... mon cher Darmin! comment?
Elle est ici, Dorfise?

LE CHEVALIER MONDOR.

Assnrément.

BLANFORD.

O juste ciel!

LE CHEVALIER MONDOR.

Eh bien! qnelle merveille?

BLANFORD.

Dans sa maison?

LE CHEVALIER MONDOR.

Oui, te dis-je, à Marseille.
Je l'ai trouvée à l'instant qui rentrait,
Et qui des champs avec hâte accourait.

BLANFORD, *à part.*

Pour me revoir! ô ciel! je te rends grace;
A ce seul trait tout mon malheur s'efface.
Entrons chez elle.

LE CHEVALIER MONDOR.

Entrons, c'est fort bien dit;
Car plus on est de fous, et plus on rit.

BLANFORD. (*il va à la porte.*)

Heurtons.

LE CHEVALIER MONDOR.

Frappons.

COLETTE, *en dedans de la maison.*

Qui va là?

BLANFORD.

Moi.

LE CHEVALIER MONDOR.

Moi-même.

SCENE IV.

BLANFORD, DARMIN, COLETTE, LE CHEVALIER MONDOR.

COLETTE, *sortant de la maison.*

Blanford! Darmin! quelle surprise extrême!
Monsieur!

BLANFORD.

Colette!

COLETTE.

Hélas! je vous ai cru
Noyé cent fois. Soyez le bien-venu.

BLANFORD.

Le juste ciel, propice à ma tendresse,
M'a conservé pour revoir ta maîtresse.

COLETTE.

Elle sortait tout à l'instant d'ici.

DARMIN.

Et sa cousine?

COLETTE.

Et sa cousine aussi.

BLANFORD.

Eh! mais, de grace, où donc est-elle allée?
Où la trouver?

COLETTE, *faisant une révérence de prude.*

Elle est à l'assemblée.

BLANFORD.

Quelle assemblée?

COLETTE.

Eh! vous ne savez rien?
Apprenez donc que vingt femmes de bien
Sont dans Marseille étroitement unies
Pour corriger nos jeunes étourdies,
Pour réformer tout le train d'anjourd'hui,
Mettre à sa place un noble et digne ennui,
Et hautement par de sages cabales,
De leur prochain réprimer les scandales,
Et Dorfise est en tête du parti.

BLANFORD, *à Darmin.*

Mais comment donc un si grand étourdi
Est-il souffert d'une beauté sévere?

DARMIN.

Chez une prude un étonrdi peut plaire.

BLANFORD.

De l'assemblée où va-t-elle?

COLETTE.

On ne sait,
Faire du bien sourdement.

BLANFORD.

En secret!
C'est là le comble. Eh! puis-je en sa deme
Pour lui parler avoir aussi mon heure?

LE CHEVALIER MONDOR.

Va, c'est à moi qu'il le faut demander;
Sans risquer rien, je puis te l'accorder.
Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

BLANFORD.

Respectez-la; c'est ce qu'il vous faut faire;
Et gardez-vous de la désapprouver.

DARMIN.

Et sa cousine, où peut-on la trouver?
On m'avait dit qu'elles vivaient ensemble.

COLETTE.

Oui, mais leur goût rarement les assemble;
Et la cousine avec dix jeunes gens,
Et dix beautés, se donne du bon temps,
Et d'une table et propre et bien servie
Presque toujours vole à la comédie.
Ensuite on danse, ou l'on se met au jeu:
Toujours chez elle et grand'chere et beau feu,
De longs soupers et des chansons nouvelles,
Et des bons mots, encor plus plaisants qu'elles;
Glaces, liqueurs, vins vieux, gris, rouges, blancs,
Amas nouveaux de boîtes, de rubans,
Magots de Saxe, et riches bagatelles,
Qu'Hébert (1) invente à Paris pour les belles:
Le jour, la nuit, cent plaisirs renaissants,
Et de médire à peine a-t-on le temps.

LE CHEVALIER MONDOR.

Oui, notre ami, c'est ainsi qu'il faut vivre.

DARMIN.

Mais pour la voir où faudra-t-il la suivre?

COLETTE.

Par-tout, monsieur, car du matin au soir,
Dès qu'elle sort, elle court, veut tout voir.

---

(1) Fameux marchand de curiosités.

Il lui faudrait que le ciel par miracle
Exprès pour elle assemblât un spectacle,
Jeu, bal, toilette, et musique, et soupé;
Son cœur toujours est de tout occupé.
Vous la verrez, et sa joyeuse troupe,
Fort tard chez elle, et vers l'heure où l'on soupe.

BLANFORD.

Si vous l'aimez, après ce que j'entends,
Moins qu'elle encor vous avez de bon sens.
Peut-on chérir ce bruyant assemblage
De tous les goûts qu'eut le sexe en partage?
Il vous sied bien, dans vos tristes soupirs,
De suivre en pleurs le char de ses plaisirs,
Et d'étaler les regrets d'une dupe
Qu'un fol amour dans sa misere occupe.

DARMIN.

Je crois encor, dussé-je être en erreur,
Qu'on peut unir les plaisirs et l'honneur;
Je crois aussi, soit dit sans vous déplaire,
Que femme prude, en sa vertu sévere,
Peut en public faire beaucoup de bien,
Mais en secret souvent ne valoir rien.

BLANFORD.

Eh bien! tantôt nous viendrons l'un et l'autre,
Et vous verrez mon choix, et moi le vôtre.

LE CHEVALIER MONDOR.

Oui, revenez, et vous verrez, ma foi,
La place prise.

BLANFORD.

Et par qui donc?

LE CHEVALIER MONDOR.

Par moi.

BLANFORD.

Par toi!

LE CHEVALIER MONDOR.

J'ai mis à profit ton absence,

Et je n'ai pas à craindre ta présence.
Va, tu verras... Adieu.

SCENE V.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

Ça, pensez-vous
Que d'un tel homme on puisse être jaloux?

DARMIN.

Le ridicule et la bonne fortune
Vont bien ensemble, et la chose est commune.

BLANFORD.

Quoi! vous pensez...

DARMIN.

Oui, ces femmes de bien
Aiment par fois les grands diseurs de rien.
Mais permettez que j'aille un peu moi-même
Chercher mon sort, et savoir si l'on m'aime.
(*il sort.*)

BLANFORD, *seul.*

Oui, hâtez-vous d'être congédié.
Hom! le pauvre homme! il me fait grand'pitié.
Que je te loue, ô destin favorable,
Qui me fais prendre une femme estimable!
Que dans mes maux je bénis mon retour!
Que ma raison augmente mon amour!
Oh! je fuirai, je l'ai mis dans ma tête,
Le monde entier pour une femme honnête.
C'est trop long-temps courir, craindre, espérer:
Voilà le port où je veux demeurer.
Près d'un tel bien qu'est-ce que tout le reste?
Le monde est fou, ridicule. ou funeste;
Ai-je grand tort d'en être l'ennemi?
Non, dans ce monde il n'est pas un ami;

Personne au fond à nous ne s'intéresse;
On est aimé, mais c'est de sa maîtresse:
Tout le secret est de savoir choisir.
Une coquette est un vrai monstre à fuir;
Mais une femme, et tendre, et belle, et sage,
De la nature est le plus digne ouvrage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

DORFISE, MADAME BURLET, LE CHEVALIER MONDOR.

DORFISE.

Adoucissez, monsieur le chevalier,
De vos discours l'excès trop familier;
La pureté de mes chastes oreilles
Ne peut souffrir des libertés pareilles.

LE CHEVALIER MONDOR, *en riant.*

Vous les aimez pourtant ces libertés;
Vous me grondez, mais vous les écoutez;
Et vous n'avez, comme je puis comprendre,
Cheveux si courts que pour les mieux entendre.

DORFISE.

Encore!

MADAME BURLET.

Eh bien! je suis de son côté;
Vous affectez trop de sévérité.
La liberté n'est pas toujours licence.
On peut, je crois, entendre avec décence
De la gaieté les innocents éclats,
Ou bien sembler ne les entendre pas:
Votre vertu, toujours un peu farouche,
Veut nous fermer et l'oreille et la bouche.

DORFISE.

Oui, l'une et l'autre; et fermez, croyez-moi,
Votre maison à tous ceux que j'y voi.
Je vous l'ai dit, ils vous perdront, cousine:

Comment souffrir leur troupe libertine;
Le beau Cléon qui, brillant sans esprit,
Rit des bons mots qu'il prétend avoir dit;
Damon, qui fait, pour vingt beautés qu'il aime,
Vingt madrigaux plus fades que lui-même;
Et ce robin parlant toujours de lui;
Et ce pédant portant par-tout l'ennui;
Et mon cousin, qui...?

LE CHEVALIER MONDOR.

C'en est trop, madame;
Chacun son tour; et si votre belle ame
Parle du monde avec tant de bonté,
J'aurai du moins autant de charité.
Je veux ici vous tracer de mon style
En quatre mots un portrait de la ville,
A commencer par...

DORFISE.

Ah! n'en faites rien;
Il n'appartient qu'aux personnes de bien
De châtier, de gourmander le vice:
C'est à mes yeux une horrible injustice
Qu'un libertin satirise aujourd'hui
D'autres mondains moins vicieux que lui.
Lorsque j'en veux à l'humaine nature,
C'est zele, honneur, et vertu toute pure,
Dégoût du monde. Ah dieu! que je le hais,
Ce monde infâme!

MADAME BURLET.

Il a quelques attraits.

DORFISE.

Pour vous, hélas! et pour votre ruine.

MADAME BURLET.

N'en a-t-il point un peu pour vous, cousine?
Haïssez-vous ce monde?

DORFISE.

Horriblement.

LE CHEVALIER MONDOR.

Tous les plaisirs?

DORFISE.

Epouvantablement.

MADAME BURLET.

Le jeu? le bal?

LE CHEVALIER MONDOR.

La musique? la table?

DORFISE.

Ce sont, ma chere, inventions du diable.

MADAME BURLET.

Mais la parure, et les ajustements?
Vous m'avouerez...

DORFISE.

Ah! quels vains ornements!
Si vous saviez à quel point je regrette
Tous les instants perdus à ma toilette!
Je fuis toujours le plaisir de me voir;
Mon œil blessé craint l'aspect d'un miroir.

MADAME BURLET.

Mais cependant, ma sévere Dorfise,
Vous me semblez bien coiffée et bien mise.

DORFISE.

Bien?

LE CHEVALIER MONDOR.

Du grand bien.

DORFISE.

Avec simplicité.

LE CHEVALIER MONDOR.

Mais avec goût.

MADAME BURLET.

Votre sage beauté,
Quoi qu'elle en dise, est fort aise de plaire.

DORFISE.

Moi? juste ciel!

MADAME BURLET.

Parle-moi sans mystere.
Je crois, ma foi, que ta sévérité
A quelque goût pour ce jeune éventé.
Il n'est pas mal fait. (*en montrant Mondor.*)

LE CHEVALIER MONDOR.

Ah!

MADAME BURLET.

C'est un jeune homme
Fort beau, fort riche.

LE CHEVALIER MONDOR.

Ah!

DORFISE.

Ce discours m'assomme.
Vous proposez l'abomination.
Un bean jeune homme est mon aversion ;
Un beau jeune homme! ah! fi!

LE CHEVALIER MONDOR.

Ma foi, madame,
Pour vous et moi j'en suis fâché dans l'ame.
Mais ce Blanford, qui revient sans vaisseau,
Est-il si riche, et si jeune, et si bean?

DORFISE.

Il est ici? quoi, Blanford?

LE CHEVALIER MONDOR.

Oui, sans doute.

COLETTE, *en entrant avec précipitation.*

Hélas! je viens pour vous apprendre....

DORFISE, *à Colette, à l'oreille.*

Ecoute.

MADAME BURLET.

Comment?

DORFISE, *au chevalier Mondor.*

Depuis qu'il prit de moi congé,
De ses défauts je l'ai cru corrigé,
Je l'ai cru mort.

LE CHEVALIER MONDOR.

Il vit; et le corsaire
Veut me couler à fond, et croit vous plaire.

DORFISE, *en se retournant vers Colette.*

Colette, hélas!

COLETTE.

Hélas!

DORFISE.

Ah, chevalier,
Pourriez-vous point sur mer le renvoyer?

LE CHEVALIER MONDOR.

De tout mon cœur.

MADAME BURLET.

Sait-on quelque nouvelle
De ce Darmin, son ami si fidele?
Viendra-t-il point?

LE CHEVALIER MONDOR.

Il est venu; Blanford
L'a raccroché dans je ne sais quel port.
Ils ont sur mer donné, je crois, bataille,
Et sont ici n'ayant ni sou ni maille.
Mais avec lui Blanford a ramené
Un petit Grec plus joli, mieux tourné....

DORFISE.

Eh, oui, vraiment. Je pense tout à l'heure
Que je l'ai vu tout près de ma demeure;
De grands yeux noirs?

LE CHEVALIER MONDOR.

Oui.

DORFISE.

Doux, tendres, touchants?
Un teint de rose?

LE CHEVALIER MONDOR.

Oui.

DORFISE, *en s'animant un peu plus.*

Des cheveux, des dents...?
L'air noble, fin?

LE CHEVALIER MONDOR.

C'est une créature
Qu'à son plaisir façonna la nature.

DORFISE.

S'il a des mœurs, s'il est sage, bien né,
Je veux par vous qu'il me soit amené...
Quoiqu'il soit jeune.

MADAME BURLET.

Et moi, je veux sur l'heure
Que de Darmin l'on cherche la demeure.
Allez, la Fleur, trouvez-le, et lui portez
Trois cents louis, que je crois bien comptés;
(*elle donne une bourse à la Fleur, qui est derriere elle.*)
Et qu'à souper Blanford et lui se rendent.
Depuis long-temps tous nos amis l'attendent,
Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu
De naturel plus doux, plus ingénu:
J'aime sur-tout sa complaisance aimable,
Et sa vertu liante et sociable.

DORFISE.

Eh bien! Blanford n'est pas de cette humeur;
Il est si sérieux!

LE CHEVALIER MONDOR.

Si plein d'aigreur!

DORFISE.

Oui, si jaloux....

LE CHEVALIER MONDOR, *interrompant brusquement.*

Caustique.

DORFISE.

Il est....

LE CHEVALIER MONDOR.

Sans doute.

DORFISE.

Laissez-moi donc parler; il est....

LE CHEVALIER MONDOR.

J'écoute.

DORFISE.

Il est enfin fort dangereux pour moi.

MADAME BURLET.

On dit qu'il a très bien servi le roi,
Qu'il s'est sur mer distingué dans la guerre.

DORFISE.

Oui; mais qu'il est incommode sur terre! (1)

LE CHEVALIER MONDOR.

Il est encore....

DORFISE.

Oui.

LE CHEVALIER MONDOR.

Ces marins d'ailleurs
Ont presque tous de si vilaines mœurs.

DORFISE.

Oui.

MADAME BURLET.

Mais on dit qu'autrefois vos promesses
De quelque espoir ont flatté ses tendresses?

DORFISE.

Depuis ce temps j'ai, par excès d'ennui,
Quitté le monde, à commencer par lui:
Le monde et lui me rendent si craintive.

---

(1) Il y a dans l'anglais: Vous m'avouerez qu'il a une belle physionomie, un air mâle.---Oui: il ressemble à un Sarrazin peint sur l'enseigne d'un cabaret: il a du courage comme le bourreau; il tuera un homme qui aura les mains liées, et il n'a que de la cruauté: ce qui ne ressemble pas plus au courage, que la médisance continuelle ne ressemble à de l'esprit.

SCENE II.

DORFISE, MADAME BURLET, LE CHEVALIER MONDOR, COLETTE.

COLETTE.

Madame!

DORFISE.

Eh bien?

COLETTE.

Monsieur Blanford arrive.

DORFISE.

Ciel!...

MADAME BURLET.

Darmin est avec lui?

COLETTE.

Madame, oui.

MADAME BURLET.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

DORFISE.

Et moi, je sens une douleur profonde;
Je me retire, et je veux fuir le monde.

LE CHEVALIER MONDOR.

Avec moi donc?

DORFISE.

Non, s'il vous plaît, sans vous.
(*elle sort.*)

SCENE III.

MADAME BURLET, BLANFORD, DARMIN, LE CHEVALIER MONDOR, ADINE.

DARMIN, *à madame Burlet.*

Madame, enfin, souffrez qu'à vos genoux....

MADAME BURLET, *courant au-devant de Darmin.*

Mon cher Darmin, venez; j'ai fait partie

D'aller au bal après la comédie;
Nous causerons; mon carrosse est là-bas.
(*à Blanford.*)
Et vous, rigris, y viendrez-vous?

BLANFORD.

Non pas.
Je viens ici pour chose sérieuse.
Allez, courez, troupe folle et joyeuse,
Faites semblant d'avoir bien du plaisir,
Fatiguez bien votre inquiet loisir.
(*au jeune Adine.*)
Et nous, jeune homme, allons trouver Dorfise.
(*Madame Burlet sort avec le chevalier et Darmin, qui lui donnent chacun la main, et Blanford continue.*)

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE, COLETTE.

BLANFORD.

Voyons une ame au seul devoir soumise,
Qui pour moi seul, par un sage retour,
Renonce au monde en faveur de l'amour,
Et qui sait joindre à cette ardeur flatteuse
Une vertu modeste et scrupuleuse.
Méritez bien de lui plaire.

ADINE.

Avec soin
De sa vertu je veux être témoin;
En la voyant je puis beaucoup m'instruire.

BLANFORD.

C'est très bien dit; je prétends vous conduire.
En vous voyant du monde abandonné,
Je trouve un fils que le sort m'a donné.
Sans vous aimer on ne peut vous connaître.
Vous êtes né trop flexible peut-être;

Rien ne sera plus utile pour vous
Que de hanter un esprit sage et doux,
Dont le commerce en votre ame affermisse
L'honnêteté, l'amour de la justice,
Sans vous ôter certain charme flatteur,
Que je sens bien qui manque à mon humeur.
Une beauté qui n'a rien de frivole
Est pour votre âge une excellente école;
L'esprit s'y forme, on y regle son cœur;
Sa maison est le temple de l'honneur.

ADINE.

Eh bien! allons avec vous dans ce temple;
Mais je suivrai bien mal son rare exemple,
Soyez-en sûr.

BLANFORD.

Et pourquoi?

ADINE.

J'aurais pu
Auprès de vous mieux goûter la vertu;
Quoique la forme en soit un peu sévere,
Le fond m'en charme, et vous m'avez su plaire;
Mais pour Dorfise...

BLANFORD, *en allant à la porte de Dorfise.*

Ah! c'est trop se flatter
Que de vouloir tout d'un coup l'imiter;
Mais, croyez-moi, si l'honneur vous domine,
Voyez Dorfise, et fuyez sa cousine.

(*il veut entrer.*)

COLETTE, *sortant de la maison et refermant la porte.*

(*il heurte.*)
On n'entre point, monsieur.

BLANFORD.

Moi!

COLETTE.

Non.

BLANFORD.

Comment ?

Moi refusé ?

COLETTE.

Dans son appartement
Pour quelque temps madame est en retraite.

BLANFORD.

J'admire fort cette vertu parfaite;
Mais j'entrerai.

COLETTE.

Mais, monsieur, écoutez.

BLANFORD.

Sans écouter, entrons vîte.

(*il entre.*)

COLETTE.

Arrêtez.

ADINE.

Hélas! suivons, et voyons quelle issue
Aura pour moi cette étrange entrevue.

SCENE V.

COLETTE.

Il va la voir, il va découvrir tout.
Je meurs de peur; ma maîtresse est à bout.
Ah, ma maîtresse! avoir eu le courage
De stipuler ce secret mariage;
De vous donner au caissier Bartolin!
Eh, que dira notre public malin?
Oh, que la femme est d'une étrange espece!
Et l'homme aussi... Quel excès de faiblesse!
Madame est folle, avec son air malin;
Elle se trompe, et trompe son prochain,
Passe son temps, après mille méprises,
A réparer avec art ses sottises.
Le goût l'emporte; et puis on voudrait bien

Ménager tout, et l'on ne garde rien.
Maudit retour et maudite aventure!
Comment Blanford prendra-t-il son injure?
Dans la maison voici donc trois maris;
Deux sont promis, et l'autre est, je crois, pris:
Femme en tel cas ne sait auquel entendre.

SCENE VI.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

Madame, eh bien! quel parti faut-il prendre?

DORFISE.

Va, ne crains rien; on sait l'art d'éblouir,
De différer pour se faire chérir.
L'homme se mene aisément; ses faiblesses
Font notre force, et servent nos adresses.
On s'est tiré de pas plus dangereux.
J'ai fait finir cet entretien fâcheux.
Adroitement je fais à la campagne
Courir notre homme (et le ciel l'accompagne!)
Chez Bartolin son ancien confident,
Qui pourra bien lui compter quelque argent.
J'aurai du temps, il suffit.

COLETTE.

Ah! le diable
Vous fit signer ce contrat détestable!
Qui, vous, madame, avoir un Bartolin!

DORFISE.

Eh, mon enfant! le diable est bien malin.
Ce gros caissier m'a tant persécutée!
Le cœur se gagne; on tente, on est tentée.
Tu sais qu'un jour on nous dit que Blanford
Ne viendrait plus.

COLETTE.

Parcequ'il était mort.

DORFISE.

Je me voyais sans appui, sans richesse,
Faible sur-tout; car tout vient de faiblesse.
L'étoile est forte, et c'est souvent le lot
De la beauté d'épouser un magot.
Mon cœur était à des épreuves rudes.

COLETTE.

Il est des temps dangereux pour les prudes.
Mais à l'amour devant sacrifier,
Vous auriez dû prendre le chevalier:
Il est joli.

DORFISE.

Je voulais du mystere:
Je n'aime pas d'ailleurs son caractere;
Je le ménage; il est mon complaisant,
Mon émissaire; et c'est lui qui répand,
Par son babil et sa folie utile,
Les bruits qu'il faut qu'on seme par la ville.

COLETTE.

Mais Bartolin est si vilain!

DORFISE.

Oui, mais....

COLETTE.

Et son esprit n'a guere plus d'attraits.

DORFISE.

Oui, mais...

COLETTE.

Quoi, mais?

DORFISE.

Le destin, le caprice,
Mon triste état, quelque peu d'avarice,
L'occasion, je... je me résignai,
Je devins folle; en un mot, je signai.
Du bon Blanford je gardais la cassette.
D'un peu d'argent mon amitié discrete
Fit quelques dons par charité pour lui.

Eh, qui croyait que Blanford aujourd'hui,
Après deux ans gardant sa vieille flamme,
Viendrait chercher sa cassette et sa femme?

COLETTE.

Chacun disait ici qu'il était mort;
Il ne l'est point: lui seul est dans son tort.

DORFISE, *reprenant l'air de prude.*

Ah! puisqu'il vit, je lui rendrai sans peine
Tous ses bijoux, hélas! qu'il les reprenne:
Mais Bartolin, qui les croyait à moi,
Me les garda, les prit de bonne foi,
Les croit à lui, les conserve, les aime,
En est jaloux autant que de moi-même.

COLETTE.

Je le crois bien.

DORFISE.

Maris, vertu, bijoux.
J'ai dans l'esprit de vous accorder tous.

SCENE VII.

LE CHEVALIER MONDOR, ADINE, DORFISE.

LE CHEVALIER MONDOR.

Chasserons-nous ce rival plein de gloire,
Qui me méprise, et s'en fait tant accroire?

ADINE, *arrivant dans le fond à pas lents, tandis que le chevalier entrait brusquement.*

Ecoutons bien.

LE CHEVALIER MONDOR.

Il faut me rendre heureux;
Il faut punir son air avantageux.
Je suis à vous; avec plaisir je laisse
Au vieux Darmin sa petite maîtresse.
A le troubler on n'a que de l'ennui;
On perd sa peine à se moquer de lui.

C'est ce Blanford, c'est sa vertu sévere,
Sa gravité, qu'il faut qu'on désespere.
Il croit qu'on doit ne lui refuser rien,
Par la raison qu'il est homme de bien.
Ces gens de bien me mettent à la gêne.
Ils vous feront périr d'ennui, ma reine.

DORFISE, *d'un air modeste et sévere, après avoir regardé Adine.*

Vous vous moquez! j'ai pour monsieur Blanford
Un vrai respect, et je l'estime fort.

LE CHEVALIER MONDOR.

Il est de ceux qu'on estime et qu'on berne;
Est-il pas vrai?

ADINE, *à part.*

Que ceci me consterne!
Elle est constante; elle a de la vertu:
Tout me confond; elle aime: ah, qui l'eût cru?

DORFISE.

Que dit-il là?

ADINE, *à part.*

Quoi! Dorfise est fidele;
Et, pour combler mon malheur, elle est belle.

DORFISE, *au chevalier, après avoir regardé Adine.*

Il dit que je suis belle.

LE CHEVALIER MONDOR.

Il n'a pas tort;
Mais il commence à m'importuner fort.
Allez, l'enfant; j'ai des secrets à dire
A cette dame.

ADINE.

Hélas! je me retire.

DORFISE, *au chevalier.*

Vous vous moquez.
(*à Adine.*)
Restez, restez ici.

(*au chevalier.*)
Osez-vous bien le renvoyer ainsi?
(*à Adine.*)
Approchez-vous : peu s'en faut qu'il ne pleure :
L'aimable enfant! je prétends qu'il demeure.
Avec Blanford il est chez moi venu ;
Dès ce moment son naturel m'a plu.

LE CHEVALIER MONDOR.
Eh! laissez là son naturel, madame.
De ce Blanford vous haïssez la flamme ;
Vous m'avez dit qu'il est brutal, jaloux.

DORFISE *fièrement.*
Je n'ai rien dit. (*à Adine.*)
Çà, quel âge avez-vous?

ADINE.
J'ai dix-huit ans.

DORFISE.
Cette tendre jeunesse
A grand besoin du frein de la sagesse.
L'exemple entraîne ; et le vice est charmant;
L'occasion s'offre si fréquemment!
Un seul coup-d'œil perd de si belles ames!
Défiez-vous de vous-même, et des femmes;
Prenez bien garde au souffle empoisonneur
Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

LE CHEVALIER MONDOR.
Que sa fleur soit, ou ne soit pas flétrie,
Mêlez-vous moins de sa fleur, je vous prie;
Et m'écoutez.

DORFISE.
Mon dieu! point de courroux;
Son innocence a des charmes si doux!

LE CHEVALIER MONDOR.
C'est un enfant.

DORFISE, *s'approchant d'Adine.*
Çà, dites-moi, jeune homme,

D'où vous venez, et comment on vous nomme.

ADINE.

J'ai nom Adine; en Grece je suis né;
Avec Darmin Blanford m'a ramené.

DORFISE.

Qu'il a bien fait!

LE CHEVALIER MONDOR.

Quelle humeur curieuse!
Quoi! je vous peins mon ardeur amoureuse,
Et vous parlez encore à cet enfant!
Vous m'oubliez pour lui.

DORFISE, *doucement.*

Paix, imprudent.

SCENE VIII.

DORFISE, LE CHEVALIER MONDOR, ADINE, COLETTE.

COLETTE.

Madame!

DORFISE.

Eh bien?

COLETTE.

Vous êtes attendue
A l'assemblée.

DORFISE.

Oui, j'y serai rendue
Dans peu de temps.

LE CHEVALIER MONDOR.

Quel message ennuyeux!
Quand nous serons assemblés tous les deux,
Nous casserons pour jamais, je vous prie,
Ces rendez-vous de fade pruderie,
Ces comités, ces conspirations
Contre les goûts, contre les passions.
Il vous sied mal, jeune encor, belle, et fraîche,

D'aller crier d'un ton de pigrièche
Contre les ris, les jeux, et les amours,
De blasphémer ces dieux de vos beaux jours,
Dans des réduits peuplés de vieilles ombres,
Que vous voyez dans leurs cabales sombres
Se lamenter, sans gosier et sans dents,
Dans leurs tombeaux, des plaisirs des vivants.
Je vais, je vais de ces sempiternelles
Tout de ce pas égayer les cervelles,
Et leur donnant à toutes leur paquet,
Par cent bons mots étouffer leur caquet.

DORFISE.

Gardez-vous bien d'aller me compromettre;
Cher chevalier, je ne puis le permettre.
N'allez point là.

LE CHEVALIER MONDOR.

Mais j'y cours à l'instant,
Vous annoncer. *(il sort.)*

DORFISE.

Ah, quel extravagant!
(au jeune Adine.)
Allez, mon fils, gardez-vous, à votre âge,
D'un pareil fou; soyez discret et sage.
Mes compliments à Blanford... L'œil touchant!

ADINE, *se retournant.*

Quoi?

DORFISE.

Le beau teint! l'air ingénu, charmant!
Et vertueux!... Je veux que, par la suite,
Dans mon loisir vous me rendiez visite.

ADINE.

Je vous ferai ma cour assidument.
Adieu, madame.

DORFISE.

Adieu, mon bel enfant.

ADINE.

Hélas! j'épronve nn embarras extrême.
Le trahit-on? je l'ignore; mais j'aime.

SCENE IX.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE, *revenant, conduisant de l'œil Adine, qui la regarde.*

J'aime, dit-il; quel mot! Ce beau garçon
Déja pour moi sent de la passion?
Il parle seul, me regarde, s'arrête;
Et je crains fort d'avoir tourné sa tête.

COLETTE.

Avec tendresse il lorgne vos appas.

DORFISE.

Est-ce ma faute? ah! je n'y consens pas.

COLETTE.

Je le crois bien; le péril est trop proche:
Du bon Blanford je crains pour vous l'approche;
Je crains sur-tout le conrroux impoli
De Bartolin.

DORFISE, *en soupirant.*

Que ce Turc est joli!
Le crois-tu Turc? crois-tu qu'un infidele
Ait l'air si doux, la figure si belle?
Je crois, pour moi, qu'il se convertira.

COLETTE.

Je crois, pour moi, que dès qu'on apprendra
Qu'à Bartolin vous êtes mariée,
Votre vertu sera fort décriée;
Ce petit Turc de peu vous servira.
Terriblement Blanford éclatera.

DORFISE.

Va, ne crains rien.

COLETTE.

J'ai dans votre prudence

Depuis long-temps entiere confiance :
Mais Bartolin est un brutal jaloux ;
Et c'est bien pis, madame, il est époux.
Le cas est triste ; il a peu de semblables.
Ces deux rivaux seraient fort intraitables.

DORFISE.

Je prétends bien les éviter tous deux.
J'aime la paix, c'est l'objet de mes vœux,
C'est mon devoir ; il faut en conscience
Prévoir le mal, fuir toute violence,
Et prévenir le mal qui surviendrait,
Si mon état trop tôt se découvrait.
J'ai des amis, gens de bien, de mérite.

COLETTE.

Prenez conseil d'eux.

DORFISE.

Ah, oui ! prenons vîte.

COLETTE.

Eh bien, de qui ?

DORFISE.

Mais de cet étranger,
De ce petit... là... tu m'y fais songer.

COLETTE.

Lui, des conseils ? lui, madame, à son âge ?
Sans barbe encore ?

DORFISE.

Il me paraît fort sage,
Et, s'il est tel, il le faut écouter.
Les jeunes gens sont bons à consulter :
Il me pourrait procurer des lumieres
Qui donneraient du jour à mes affaires.
Et tu sens bien qu'il faut parler d'abord
Au jeune ami du bon monsieur Blanford.

COLETTE.

Oui, lui parler paraît fort nécessaire.

DORFISE, *tendrement et d'un air embarrassé.*

Et comme à table on parle mieux d'affaire,
Conviendrait-il qu'avec discrétion
Il vînt dîner avec moi ?

COLETTE.

Tout de bon !
Vous, qui craignez si fort la médisance !

DORFISE, *d'un air fier.*

Je ne crains rien ; je sais comme je pense :
Quand on a fait sa réputation,
On est tranquille à l'abri de son nom.
Tout le parti prend en main notre cause,
Crie avec nous.

COLETTE.

Oui, mais le monde cause.

DORFISE.

Eh bien ! cédons à ce monde méchant ;
Sacrifions un dîner innocent ;
N'aiguisons point leur langue libertine.
Je ne veux plus parler au jeune Adine :
Je ne veux point le revoir... Cependant
Que peut-on dire, après tout, d'un enfant ?
A la sagesse ajoutons l'apparence,
Le décorum, l'exacte bienséance.
De ma cousine il faut prendre le nom,
Et le prier de sa part...

COLETTE.

Pourquoi non ?
C'est très bien dit ; une femme mondaine
N'a rien à perdre ; on peut, sans être en peine,
Dessous son nom mettre dix billets-doux,
Autant d'amants, autant de rendez-vous.
Quand on la cite, on n'offense personne ;
Nul n'en rougit, et nul ne s'en étonne :
Mais, par hasard, quand des dames de bien
Font une chûte, il faut la cacher bien.

DORFISE.

Des chûtes! moi! Je n'ai dans cette affaire,
Grâces au ciel, nul reproche à me faire.
J'ai signé; mais je ne suis point enfin
Absolument madame Bartolin.
On a des droits, et c'est tout: et peut-être
On va bientôt se délivrer d'un maître.
J'ai dans ma tête un dessein très prudent:
Si ce beau Turc a pour moi du penchant,
C'en est assez; tout ira bien, s'il m'aime.
Je suis encor maîtresse de moi-même;
Heureusement je puis tout terminer.
Va-t'en prier ce jeune homme à dîner.
Est-ce un grand mal que d'avoir à sa table
Avec décence un jeune homme estimable,
Un cœur tout neuf, un air frais et vermeil,
Et qui nous peut donner un bon conseil?

COLETTE.

Un bon conseil! ah! rien n'est plus louable:
Accomplissons cette œuvre charitable.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Est-ce point lui? Que je suis inquiete!
On frappe, il vient. Colette, holà! Colette;
C'est lui, c'est lui.

COLETTE.

Non, c'est le chevalier,
Que loin d'ici je viens de renvoyer;
Cet étourdi qui court, saute, semille,
Sort, rentre, va, vient, rit, parle, fretille;
Il veut dîner tête à tête avec vous;
Je l'ai chassé d'un air entre aigre et doux.

DORFISE.

A ma cousine il faut qu'on le renvoie.
Ah! que je hais leur insipide joie!
Que leur babil est un trouble importun!
Chassez-les-moi.

COLETTE.

Chut, chut, j'entends quelqu'un.

DORFISE.

Ah! c'est mon Grec.

COLETTE.

Oui, c'est lui, ce me semble.

SCENE II.

DORFISE, ADINE.

DORFISE.

Entrez, monsieur; bon jour, monsieur... je tremble.
Asseyez-vous...

ADINE.

Je suis tout interdit...
Pardonnez-moi, madame, on m'avait dit
Qu'une autre...

DORFISE, *tendrement.*

Eh bien, c'est moi qui suis cette autre.
Rassurez-vous; quelle peur est la vôtre?
Avec Blanford ma cousine aujourd'hui
Dîne dehors: tenez-moi lieu de lui.
(*elle le fait asseoir.*)

ADINE.

Ah, qui pourrait en tenir lieu, madame?
Est-il un fen comparable à sa flamme?
Et quel mortel égalerait son cœur
En grandeur d'ame, en amour, en valeur?

DORFISE.

Vous en parlez, mon fils, avec grand zele;
Votre amitié paraît vive et fidele:
J'admire en vous un si beau naturel.

ADINE.

C'est un penchant bien doux, mais bien cruel.

DORFISE.

Que dites-vous? La charmante jeunesse
Doit éprouver une honnête tendresse:
Par de saints nœuds il faut qu'on soit lié;
Et la vertu n'est rien sans l'amitié.

ADINE.

Ah! s'il est vrai qu'un naturel sensible
De la vertu soit la marque infaillible,

J'ose vous dire ici sans vanité
Qne je me pique nn peu de probité.

DORFISE.

Mon bel enfant, je me crois destinée
A cultiver nne ame si bien née.
Plus d'une femme a cherché vainement
Un ami tendre, anssi vif qne prndent,
Qui possédât les graces du jeune âge,
Sans en avoir l'empressement volage ;
Et je me trompe, à votre air tendre et doux,
Ou tout cela paraît uni dans vous.
Par quel bonheur une telle merveille
Se trouve-t-elle aujourd'hui dans Marseille ?
(*elle approche son fauteuil.*)

ADINE.

J'étais en Grece, et le brave Blanford
En ce pays me passa snr son bord.
Je vous l'ai dit deux fois.

DORFISE.

Une troisieme
A mon oreille est un plaisir extrême.
Mais, dites-moi pourqnoi ce front charmant
Et si Français est coiffé d'nn tnrban.
Seriez-vous Tnrc ?

ADINE.

La Grece est ma patrie.

DORFISE.

Qni l'aurait cru ? la Grece est en Turquie ?
Qne votre accent, que ce ton grec est doux !
Qne je voudrais parler grec avec vous !
Que vous avez la mine aimable et vive
D'un vrai Français, et sa grace naïve !
Qne la natnre entre nons se méprit
Qnand par malheur nn Grec elle vous fit !
Que je bénis, monsieur, la Providence
Qui vous a fait aborder en Provence !

ADINE.

Hélas! j'y suis, et c'est pour mon malheur.

DORFISE.

Vous, malheureux!

ADINE.

Je le suis par mon cœur.

DORFISE.

Ah! c'est le cœur qui fait tout dans le monde;
Le bien, le mal, sur le cœur tout se fonde;
Et c'est aussi ce qui fait mon tourment.
Vous avez donc pris quelque engagement?

ADINE.

Eh, oui, madame, une femme intrigante
A désolé ma jeunesse imprudente;
Comme son teint, son cœur est plein de fard;
Elle est hardie, et pourtant pleine d'art;
Et j'ai senti d'autant plus ses malices
Que la vertu sert de masque à ses vices.
Ah, que je souffre! et qu'il me semble dur
Qu'un cœur si faux gouverne un cœur trop pur!

DORFISE.

Voyez la masque! une femme infidele!
Punissons-la, mon fils: çà, quelle est-elle?
De quel pays? quel est son rang, son nom?

ADINE.

Ah! je ne puis le dire.

DORFISE.

Comment donc!
Vous possédez aussi l'art de vous taire!
Ah! vous avez tous les talents de plaire;
Jeune et discret! Je vais, moi, m'expliquer.
Si quelque jour, pour vous bien dépiquer
De la guenon qui fit votre conquête,
On vous offrait une personne honnête,
Riche, estimée, et sur-tout possédant
Un cœur tout neuf, mais solide et constant,

Tel qu'il en est très peu dans la Turquie,
Et moins encor, je crois, dans ma patrie;
Que diriez-vous? que vous en semblerait?

ADINE.

Mais... je dirais que l'on me tromperait.

DORFISE.

Ah! c'est trop loin pousser la défiance;
Ayez, mon fils, un peu plus d'assurance.

ADINE.

Pardonnez-moi; mais les cœurs malheureux,
Vous le savez, sont un peu soupçonneux.

DORFISE.

Eh, quels soupçons avez-vous, par exemple,
Quand je vous parle et que je vous contemple?

ADINE.

J'ai des soupçons que vous avez dessein
De m'éprouver.

DORFISE, *en s'écriant.*

Ah, le petit malin!
Qu'il est rusé sous cet air d'innocence!
C'est l'Amour même au sortir de l'enfance.
Allez-vous-en : le danger est trop grand;
Je ne veux plus vous voir absolument.

ADINE.

Vous me chassez; il faut que je vous quitte.

DORFISE.

C'est obéir à mon ordre un peu vîte.
Là, revenez. Mon estime est au point
Que contre vous je ne me fâche point.
N'abusez pas de mon estime extrême.

ADINE.

Vous estimez monsieur Blanford de même;
Estime-t-on deux hommes à la fois?

DORFISE.

Oh! non, jamais; et les aimables lois
De la raison, de la tendresse sage,

Font qu'on snccede, et non pas qn'on partage.
Vons apprendrez à vivre auprès de moi.

ADINE.

J'apprends beaucoup par tont ce qne je voi.

DORFISE.

Lorsqne le ciel, mon fils, forme une belle,
Il fait d'abord un homme exprès ponr elle;
Nous le cherchons long-temps avec raison.
On fait vingt choix avant d'en faire nn bon;
On snit une ombre, au hasard on s'épronve;
Toujonrs on cherche, et rarement on tronve:
L'instinct secret vole après le vrai bien...
(*vivement et tendrement.*)
Qnand on vous tronve, il ne faut chercher rien.

ADINE.

Si vons saviez ce que j'ai l'honnenr d'être,
Vous changeriez d'opinion pent-être.

DORFISE.

Eh! point du tont.

ADINE.

Pen digne de vos soins,
Connu de vous, vous m'estimeriez moins,
Et nous serions attrapés l'un et l'autre.

DORFISE.

Attrapés! vous! quelle idée est la vôtre?
Mon bel enfant, je prétends... Ah! ponrquoi
Venir sitôt m'interrompre?... Eh, c'est toi!

SCENE III.

COLETTE, DORFISE, ADINE.

COLETTE, *avec empressement.*

Très importune, et très triste de l'être;
Mais un quidam, plns importun pent-être,
S'en va venir, c'est monsieur Bartolin.

DORFISE.

Le prétendu? je l'attendais demain;
Il m'a trompée, il revient, le barbare!

COLETTE.

Le contre-temps est encor plus bizarre.
Ce chevalier, le roi des étourdis,
Méconnaissant le patron du logis,
Cause avec lui, plaisante, s'évertue,
Et le retient malgré lui dans la rue.

DORFISE.

Tant mieux, ô ciel!

COLETTE.

Point, madame: tant pis;
Car l'indiscret, comme je vous le dis,
Ne sachant pas quel est le personnage,
Crie hautement, lui riant au visage,
Que nul chez vous n'entrera d'aujourd'hui;
Que tout le monde est exclus comme lui;
Que Bartolin n'est rien qu'un trouble-fête,
Et qu'à présent, dans un doux tête-à-tête,
Madame au fond de son appartement,
Loin du grand monde, est vertueusement.
Le Bartolin, que le dépit transporte,
Prétend qu'il va faire enfoncer la porte.
Le chevalier, toujours d'un ton railleur,
Creve de rire, et l'autre de douleur.

DORFISE.

Et moi de crainte. Ah! Colette, que faire?
Où nous fourrer?

ADINE.

Quel est donc ce mystere?

DORFISE.

Ce mystere est que vous êtes perdu,
Que je suis morte. Eh! Colette, où vas-tu?

ADINE.

Que deviendrai-je?

DORFISE, *à Colette.*

Ecoute, toi, demeure.
Quel temps il preud! revenir à cette heure!
(*à Adine.*)
Dans ce réduit cachez-vous tout le soir;
Vous trouverez un ample manteau noir,
Fourrez-vous-y. Mon dieu! c'est lui, sans doute.

ADINE, *allant dans le cabinet.*

Hélas! voilà ce que l'amour me coûte!

DORFISE.

Ce pauvre enfant, qu'il m'aime!

COLETTE.

Eh! taisez-vous.
On vient: hélas! c'est le futur époux.

SCENE IV.

BARTOLIN, DORFISE, COLETTE.

DORFISE, *allant au-devant de Bartolin.*

Mon cher mousieur, le ciel vous accompagne!...
Vous revenez bien tard de la campagne!...
Vous m'avez fait un si grand déplaisir,
Que je suis prête à m'en évanouir.

BARTOLIN.

Le chevalier disait tout au contraire...

DORFISE.

Tout ce qu'il dit est faux: je suis sincere;
Il faut me croire: il m'aime à la fureur;
Il est au vif piqué de ma rigueur;
Son vain caquet m'étourdit et m'assomme;
Et je ne veux jamais revoir cet homme.

BARTOLIN.

Mais cependant de bon sens il parlait.

DORFISE.

Ne croyez rien de tout ce qu'il disait.

BARTOLIN.

Soit; mais il faut, pour finir nos affaires,
Prendre en ce lieu les choses nécessaires.

DORFISE, *d'un ton caressant.*

Que faites-vous? arrêtez-vous: holà!
N'entrez donc point dans ce cabinet-là.

BARTOLIN.

Comment? pourquoi?

DORFISE, *après avoir rêvé.*

Du même esprit poussée,
J'ai comme vous eu, mon cher, eu pensée...
De mettre ici nos papiers en état...
J'ai fait venir notre vieil avocat...
Nous consultions; une grande faiblesse
L'a pris soudain.

BARTOLIN.

C'est excès de vieillesse.

COLETTE.

On va donner au bon petit vieillard
Un...

BARTOLIN.

Oui, j'entends.

DORFISE.

On l'a mis à l'écart;
De mon sirop il a pris une dose,
Et maintenant je pense qu'il repose.

BARTOLIN.

Il ne repose point, car je l'entends
Qui marche encore, et tousse là-dedans.

COLETTE.

Eh bien, faut-il, lorsqu'un avocat tousse,
L'importuner?

BARTOLIN.

Tout cela me courrouce;
Je veux entrer.

(*il entre dans le cabinet.*)

DORFISE.

O ciel! fais donc si bien
Qu'il cherche tout, sans pouvoir trouver rien.
Hélas! qu'entends-je? on s'écrie! il dit : Tue!
Mon avocat est mort, je suis perdue.
Où suis-je? hélas! de quel côté courir?
Dans quel couvent m'aller ensevelir?
Où me noyer?

BARTOLIN, *revenant, et tenant Adine par le bras.*

Ah, ah! notre future,
Vos avocats sont d'aimable figure!
Dans le barreau vous choisissez très bien:
Venez, venez, notre vieux praticien;
D'ici sans bruit il vous faut disparaître,
Et vous irez plaider par la fenêtre;
Allons, et vîte.

DORFISE.

Ecoutez-moi; pardon,
Mon cher mari.

ADINE.

Lui, son mari!

BARTOLIN, *à Adine.*

Frippon!
Il faut d'abord commencer ma vengeance
Par l'étriller à ses yeux d'importance.

ADINE.

Hélas! monsieur, je tombe à vos genoux;
Je ne saurais mériter ce courroux:
Vous me plaindrez si je me fais connaître;
Je ne suis point ce que je peux paraître.

BARTOLIN.

Tu me parais un vaurien, mon ami,
Fort dangereux, et tu seras puni.
Viens çà, viens çà!

ADINE.

Ciel! au secours! à l'aide!
De grace! hélas!

DORFISE.

La rage le possede.
A mon secours, tous mes voisins!

BARTOLIN.

Tais-toi.

DORFISE, COLETTE, ADINE.

A mon secours!

BARTOLIN, *emmenant Adine.*

Allons, sors de chez moi.

SCENE V.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Il va tuer ce pauvre enfant, Colette!
En quel état cet accident me jette!
Il me tuera moi-même.

COLETTE.

Le malin
Vous fit signer avec ce Bartolin.

DORFISE, *en criant.*

Ah, l'indigne homme! ah! comment s'en défaire?
Va-t'en chercher, Colette, un commissaire;
Va l'accuser.

COLETTE.

De quoi?

DORFISE.

De tout.

COLETTE.

Fort bien.
Où courez-vous?

DORFISE.

Hélas! je n'en sais rien.

SCENE VI.

MADAME BURLET, DORFISE, COLETTE.

MADAME BURLET.

Eh bien! qu'est-ce, cousine?

DORFISE.

Ah, ma cousine!

MADAME BURLET.

Il semblerait que l'on vous assassine,
Ou qu'on vous vole, ou qu'on vous bat un peu...
Ou qu'au logis vous avez mis le feu.
Mon dieu! quels cris! quel bruit! quel train, ma chere!

DORFISE.

Cousine, hélas! apprenez mon affaire;
Mais gardez-moi le secret pour jamais.

MADAME BURLET, *toujours gaiement et avec vivacité.*

Je n'ai pas l'air de garder des secrets;
Je suis pourtant discrete comme une autre.
Cousine, eh bien! quelle affaire est la vôtre?

DORFISE.

Mon affaire est terrible; c'est d'abord
Que je suis...

MADAME BURLET.

Quoi?

DORFISE.

Fiancée.

MADAME BURLET.

A Blanford?
Eh bien! tant mieux, c'est bien fait; et j'approuve
Cet hymen-là, si le bonheur s'y trouve.
Je veux danser à votre noce.

DORFISE.

Hélas!

Ce Bartolin, qui jure tant là-bas,
Qui de ses cris scandalise le monde,
C'est le futur.

MADAME BURLET.

Eh bien, tant pis! je fronde
Ce mariage avec cet homme-là;
Mais s'il est fait, le public s'y fera.
Est-il mari tout-à-fait?

DORFISE, *d'un ton modeste.*

Pas encore:
C'est un secret que tout le monde ignore:
Notre contrat est dressé dès long-temps.

MADAME BURLET.

Fais-moi casser ce contrat.

DORFISE.

Les méchants
Vont tous parler. Je suis... je suis outrée:
Ce maudit homme ici m'a rencontrée
Avec un jeune Turc, qui s'enfermait
En tout honneur dedans ce cabinet.

MADAME BURLET.

En tout honneur! là, là; ta prud'hommie
S'est donc enfin quelque peu démentie?

DORFISE.

Oh, point du tout! c'est un petit faux pas,
Une faiblesse, et c'est la seule, hélas!

MADAME BURLET.

Bon! une faute est quelquefois utile;
Ce faux pas-là t'adoucira la bile;
Tu seras moins sévere.

DORFISE.

Ah! tirez-moi,
Sévere ou non, du gouffre où je me voi;
Délivrez-moi des langues médisantes,
De Bartolin, de ses mains violentes,
Et délivrez de ces périls pressants

Mon sage ami, qui n'a pas dix-huit ans.
(*en élevant la voix et en pleurant.*)
Ah! voilà l'homme au contrat.

SCENE VII.

BARTOLIN, DORFISE, MADAME BURLET.

MADAME BURLET, *à Bartolin.*

Quel vacarme!
Quoi! pour un rien votre esprit se gendarme!
Faut-il ainsi sur un petit soupçon
Faire pleurer ses amis?

BARTOLIN.

Ah! pardon.
Je l'avouerai, je suis honteux, mesdames,
D'avoir conçu de ces soupçons infâmes;
Mais l'apparence enfin dut m'alarmer.
En vérité, pouvais-je présumer
Que ce jeune homme, à ma vue abusée,
Fût une fille en garçon déguisée? (1)

DORFISE, *à part.*

En voici bien d'une autre.

MADAME BURLET.

Tout de bon!
Madame a pris fille pour un garçon?

BARTOLIN.

La pauvre enfant est encor tout en larmes:
En vérité, j'ai pitié de ses charmes.
Mais pourquoi donc ne me pas avertir

---

(1) Dans la piece anglaise le mari prend les tetons de cette fille déguisée en garçon: Bon, dit-il; c'était moi qui allais être cocu, et c'est ma femme qui va l'être.

On peut juger s'il eût été décent de traduire exactement la piece, que les comédiens comptaient jouer alors.

De ce qu'elle est? pourqnoi prendre plaisir
A m'éprouver, à me mettre en colere?

DORFISE, *à part.*

Oh! oh! le drôle a-t-il pu si bien faire
Qn'à Bartolin il ait persuadé
Qn'il était fille, et se soit évadé?
Le tour est bon. Mon dieu, l'enfant aimable!
(*à Bartolin.*)
Que l'amour a d'esprit! Homme haïssable!
Eh bien! méchant, réponds, oseras-tu
Faire un affront encore à la vertu?
La pauvre fille, avec pleine assurance,
Me confiait son aimable innocence;
Madame sait avec combien d'ardeur
Je me chargeais du soin de son honneur,
Il te faudrait une franche coquette,
Je te l'avone, et je te la souhaite.
J'éclaterai: je me perds, je le sai,
Mais mon contrat sera, ma foi, cassé.

BARTOLIN.

Je sais qn'il faut qu'en cas pareil on crie.
(*à Dorfise.*)
Mais criez donc nn pen moins, je vous prie.
(*à madame Burlet.*)
Accordons-nous... Et vous, par charité,
Que tout ceci ne soit point éventé.
J'ai cent raisons pour cacher ce mystere.

DORFISE, *à madame Burlet.*

Vous me sanvez, si vous savez vons taire;
N'en parlez pas au bon monsienr Blanford.

MADAME BURLET.

Moi? volontiers.

BARTOLIN.

Vous m'obligerez fort.

SCENE VIII.

DORFISE, MADAME BURLET, BARTOLIN, COLETTE.

COLETTE.

Blanford est là qui dit qu'il faut qu'il monte.

DORFISE.

O contre-temps, qui toujours me démonte!
(*à Bartolin.*)
Laissez-moi seule, allez le recevoir.

BARTOLIN.

Mais...

DORFISE.

Mais, après ce que l'on vient de voir,
Après l'éclat d'une telle injustice,
Il vous sied bien de montrer du caprice.
Obéissez, faites-vous cet effort.

SCENE IX.

DORFISE, MADAME BURLET.

MADAME BURLET.

En vérité, je me réjouis fort
De voir qu'ainsi la chose soit tournée.
Du prétendu la visiere est bornée.
Je m'étonnais, ma cousine, entre nous,
Que ta cervelle eût choisi cet époux;
Mais ce cas-ci me surprend davantage.
Prendre pour fille un garçon! à son âge!
Ah! les maris seront toujours bernés,
Jaloux et sots, et conduits par le nez.

DORFISE.

Je n'entends rien, madame, à ce langage;
Je n'avais pas mérité cet outrage.
Quoi! vous pensez qu'un jeune homme en effet

Se soit caché là, dans ce cabinet?

MADAME BURLET.

Assurément je le pense, ma chere.

DORFISE.

Quand mon mari vous a dit le contraire?

MADAME BURLET.

Apparemment que ton mari futur
A cru la chose, et n'a pas l'œil bien sûr:
N'avez-vous pas ici conté vous-même
Qu'un beau garçon...

DORFISE.

L'extravagance extrême!
Qui? moi? jamais: moi, je vous aurais dit...!
A ce point-là j'aurais perdu l'esprit!
Ah! ma cousine, écoutez, prenez garde;
Quand follement la langue se hasarde
A débiter des discours médisants,
Calomnieux, inventés, outrageants,
On s'en repent bien souvent dans la vie.

MADAME BURLET.

Il est bon là! moi je te calomnie!

DORFISE.

Assurément; et je vous jure ici...

MADAME BURLET.

Ne jure pas.

DORFISE.

Si fait, je jure.

MADAME BURLET.

Eh fi!
Va, mon enfant, de toute cette histoire
Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.
Prends un mari, deux même, si tu veux,
Et trompe-les, bien ou mal, tous les deux;
Fais-moi passer des garçons pour des filles;
Avec cela gouverne vingt familles,
Et donne-toi pour personne de bien,

Tiens, tout cela ne m'embarrasse en rien.
J'admire fort ta sagesse profonde:
Tu mets ta gloire à tromper tout le monde;
Je mets la mienne à m'en bien divertir;
Et, sans tromper, je vis pour mon plaisir.
Adieu, mon cœur; ma mondaine faiblesse
Baise les mains à ta haute sagesse.

SCENE X.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

La folle va me décrier par-tout.
Ah! mon honneur, mon esprit, sont à bout.
A mes dépens les libertins vont rire.
Je vois Dorfise un plastron de satire;
Mon nom, niché dans cent conplets malins,
Aux chansonniers va fournir des refrains.
Monsieur Blanford croira la médisance;
L'autre futur en va prendre vengeance.
Comment plâtrer ce scandale affligeant?
En un seul jour deux époux, un amant!
Ah, que de trouble! et que d'inquiétude!
Qu'il faut souffrir, quand on veut être prude!
Et que sans craindre, et sans affecter rien,
Il vaudrait mieux être femme de bien!
Allons; un jour nous tâcherons de l'être.

COLETTE.

Allons; tâchons du moins de le paraître.
C'est bien assez quand on fait ce qu'on peut.
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Sans doute, on a conjuré ma ruine.
Si je pouvais revoir ce jeune Adine!
Il est si doux, si sage, si discret!
Il me dirait ce qu'on dit, ce qu'on fait;
On pourrait prendre avec lui des mesures
Qui rendraient bien mes affaires plus sûres.
Hélas! que faire?

COLETTE.

Eh bien! il le faut voir,
Honnêtement lui parler.

DORFISE.

Vers le soir.
Chere Colette, ah! s'il se pouvait faire
Qu'un bon succès couronnât ce mystere!
Si je pouvais conserver prudemment
Toute ma gloire, et garder mon amant!
Hélas! qu'au moins un des deux me demeure!

COLETTE.

Un d'eux suffit.

DORFISE.

Mais as-tu tout-à-l'heure
Recommandé qu'ici le chevalier
Avec grand bruit vînt en particulier?

COLETTE.

Il va venir; il est toujours le même,
Et prêt à tout; car il croit qu'il vous aime.

DORFISE.

Il peut m'aider: le sage en ses desseins
Se sert des fous pour aller à ses fins.

SCENE II.

DORFISE, LE CHEVALIER MONDOR, COLETTE.

DORFISE.

Venez, venez; j'ai deux mots à vous dire.

LE CHEVALIER MONDOR.

Je suis soumis, madame, à votre empire,
Votre captif, et votre chevalier.
Faut-il pour vous batailler, ferrailler?
Malgré votre ame à mes desirs revêche,
Me voilà prêt, parlez, je me dépêche.

DORFISE.

Est-il bien vrai que j'ai su vous charmer?
Et m'aimez-vous, là, comme il faut aimer?

LE CHEVALIER MONDOR.

Oui; mais cessez d'être si respectable.
La beauté plaît, mais je la veux traitable.
Trop de vertu sert à faire enrager;
Et mon plaisir, c'est de vous corriger.

DORFISE.

Que pensez-vous de notre jeune Adine?

LE CHEVALIER MONDOR.

Moi! rien: je suis rassuré par sa mine.
Hercule et Mars n'ont jamais à trente ans
Pu redouter des Adonis enfants.

DORFISE.

Vous me plaisez par cette confiance;
Vous en aurez la juste récompense.

Peut-être on dit qu'en un secret lien
Je suis entrée : il faut n'en croire rien.
De cent amants lorgnée et fatiguée,
Vous seul enfin vous m'avez subjuguée.

LE CHEVALIER MONDOR.

Je m'en doutais.

DORFISE.

Je veux par de saints nœuds
Vous rendre sage, et, qui plus est, heureux.

LE CHEVALIER MONDOR.

Heureux ! Allons, c'est assez; la sagesse
Ne me va pas, mais notre bonheur presse.

DORFISE.

D'abord j'exige un service de vous.

LE CHEVALIER MONDOR.

Fort bien, parlez tout franc à votre époux.

DORFISE.

Il faut ce soir, mon très cher, faire en sorte
Que la cohue aille ailleurs qu'à ma porte;
Que ce Blanford, si fier et si chagrin,
Et ma cousine, et son fat de Darmin,
Et leurs parents, et leur folle séquelle,
De tout le soir ne troublent ma cervelle.
Puis à minuit un notaire sera
Dans mon alcove, et notre hymen fera :
Vous y viendrez par une fausse porte,
Mais point avant.

LE CHEVALIER MONDOR.

Le plaisir me transporte.
Du sieur Blanford que je me moquerai !
Qu'il sera sot ! que je l'atterrerai !
Que de brocards !

DORFISE.

Au moins sous ma fenêtre,
Avant minuit, gardez-vous de paraître.
Allez-vous-en, partez, soyez discret.

LE CHEVALIER MONDOR.

Ah! si Blanford savait ce grand secret!

DORFISE.

Mon dieu! sortez, on pourrait nous surprendre.

LE CHEVALIER MONDOR.

Adieu, ma femme.

DORFISE.

Adieu.

LE CHEVALIER MONDOR.

Je vais attendre
L'heure de voir, par un charmant retour,
La pruderie immolée à l'amour.

SCENE III.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

A vos desseins je ne puis rien comprendre;
C'est une énigme.

DORFISE.

Eh bien! tu vas l'entendre.
J'ai fait promettre à ce beau chevalier
De taire tout; il va tout publier.
C'en est assez; sa voix me justifie.
Blanford croira que tout est calomnie;
Il ne verra rien de la vérité;
Ce jour au moins je suis en sûreté;
Et dès demain, si le succès couronne
Mes bons desseins, je ne craindrai personne.

COLETTE.

Vous m'enchantez, mais vous m'épouvantez;
Ces pieges-là sont-ils bien ajustés?
Craignez-vous point de vous laisser surprendre
Dans les filets que vos mains savent tendre?
Prenez-y garde.

DORFISE.

Hélas! Colette! hélas!
Qu'un seul faux pas entraîne de faux pas!
De faute en faute on se fourvoie, on glisse,
On se raccroche, on tombe au précipice;
La tête tourne; on ne sait où l'on va.
Mais j'ai toujours le jeune Adine là.
Pour l'obtenir, et pour que tout s'accorde,
Il reste encore à mon arc une corde.
Le chevalier à minuit croit venir;
Mon jeune amant le saura prévenir.
Il faut qu'il vienne à neuf heures, Colette;
Entends-tu bien?

COLETTE.

Vous serez satisfaite.

DORFISE.

On le croit fille, à son air, à son ton,
A son menton doux, lisse, et sans coton.
Dis-lui qu'en fille il est bon qu'il s'habille,
Que décemment il s'introduise en fille.

COLETTE.

Puisse le ciel bénir vos bons desseins!

DORFISE.

Cet enfant-là calmerait mes chagrins;
Mais le grand point, c'est que l'on imagine
Que tout le mal vient de notre cousine;
C'est que Blanford soit par lui convaincu
Qu'Adine ici pour une autre est venu;
Qu'il soit toujours dupe de l'apparence.

COLETTE.

Oh! qu'il est bon à tromper! car il pense
Tout le mal d'elle, et de vous tout le bien.
Il croit tout voir bien clair, et ne voit rien.
J'ai confirmé que c'est notre rieuse
Qui du jeune homme est tombée amoureuse.

DORFISE.

Ah! c'est mentir tant soit peu, j'en convien;
C'est un grand mal; mais il produit un bien.

SCENE IV.

BLANFORD, DORFISE.

BLANFORD.

O mœurs! ô temps! corruption maudite!
Elle s'est fait rendre déja visite
Par cet enfant simple, ingénu, charmant;
Elle voulait en faire son amant;
Elle employait l'art des subtiles trames
De ces filets où l'amour prend les ames.
Hom! la coquette!

DORFISE.

Ecoutez; après tout,
Je ne crois pas qu'elle ait jusques au bout
Osé pousser cette tendre aventure;
Je ne veux point lui faire cette injure;
Il ne faut pas mal penser du prochain;
Mais on était, me semble, en fort bon train.
Vous connaissez nos coquettes de France?

BLANFORD.

Tant!

DORFISE.

Un jeune homme, avec l'air d'innocence,
Paraît à peine, on vous le court par-tout.

BLANFORD.

Oui, la vertu plaît au vice sur tout.
Mais, dites-moi, comment vous pouvez faire
Pour supporter gens d'un tel caractere?

DORFISE.

Je prends la chose assez patiemment.
Ce n'est pas tout.

BLANFORD.

Comment donc?

DORFISE.

Oh! vraiment,
Vous allez bien apprendre une autre histoire;
Ces étourdis prétendent faire accroire
Qu'en tapinois j'ai, moi, de mon côté,
De cet enfant convoité la beauté.

BLANFORD.

Vous?

DORFISE.

Moi; l'on dit que je veux le séduire.

BLANFORD.

Je suis charmé; voilà bien de quoi rire.
Qui, vous?

DORFISE.

Moi-même, et que ce beau garçon...

BLANFORD.

Bien inventé; le tour me semble bon.

DORFISE.

Plus qu'on ne pense: on m'en donne bien d'autres!
Si vous saviez quels malheurs sont les nôtres!
On dit encor que je dois me lier
En mariage au fou de chevalier,
Cette nuit même.

BLANFORD.

Ah, ma chere Dorfise!
Plus contre vous la calomnie épuise
L'acier tranchant de ses traits empestés,
Et plus mon cœur, épris de vos beautés,
Saura défendre une vertu si pure.

DORFISE.

Vous vous trompez bien fort, je vous le jure.

BLANFORD.

Non; croyez-moi, je m'y connais un peu,
Et j'aurais mis ces quatre doigts au feu,

J'aurais juré qu'aujourd'hui la cousine
Aurait lorgné notre petit Adine.
Pour être honnête, il faut de la raison ;
Quand on est fou, le cœur n'est jamais bon ;
Et la vertu n'est que le bon sens même.
Je plains Darmin, je l'estime, je l'aime ;
Mais il est fait pour être un peu moqué :
C'est malgré moi qu'il s'était embarqué
Sur un vaisseau si frêle et si fragile.

SCENE V.

BLANFORD, DORFISE, DARMIN, MADAME BURLET.

MADAME BURLET.

Quoi ! toujours noir, sombre, pétri de bile,
Moralisant, grondant dans ton dépit
Le genre humain, qui l'ignore, ou s'en rit ?
Vertueux fou, finis tes soliloques.
Suis-moi : je viens d'acheter vingt breloques ;
J'en ai pour toi. Viens chez le chevalier ;
Il nous attend, il doit nous fêtoyer.
J'ai demandé quelque peu de musique
Pour dérider ton front mélancolique,
Après cela te prenant par la main,
Nous danserons jusques au lendemain.
(*à Dorfise.*)
Tu danseras, madame la sucrée.

DORFISE.

Modérez-vous, cervelle évaporée ;
Un tel propos ne peut me convenir ;
Et de tantôt il faut vous souvenir.

MADAME BURLET.

Bon ! laisse là ton tantôt : tout s'oublie.
Point de mémoire est ma philosophie.

DORFISE, *à Blanford.*

Vous l'entendez, vous voyez si j'ai tort.
Adieu, monsieur, le scandale est trop fort.
Je me retire.

BLANFORD.

Eh, demeurez, madame!

DORFISE.

Non: voyez-vous? tout celà perce l'ame.
L'honneur....

MADAME BURLET.

Mon dieu! parle-nous moins d'honneur,
Et sois honnête.

(*Dorfise sort.*)

DARMIN, *à madame Burlet.*

Elle a de la douleur.
L'ami Blanford sait déja quelque chose.

MADAME BURLET.

Oh, comme il faut que tout le monde cause!
Darmin et moi nous n'en avons dit rien;
Nous nous taisions.

BLANFORD.

Vraiment, je le crois bien.
Oseriez-vous me faire confidence
De tels excès, de telle extravagance?

DARMIN.

Non; ce serait vous navrer de douleur.

MADAME BURLET.

Nous connaissons trop bien ta belle humeur,
Sans en vouloir épaissir les nuages
En te bridant le nez de tes outrages.

BLANFORD.

Mourez de honte, allez, et cachez-vous.

MADAME BURLET.

Comment? pourquoi? fallait-il, entre nous,
Venir troubler le repos de ta vie,
Couvrir tout haut Dorfise d'infamie,

Et présenter aux railleurs dangereux
De ton affront le plaisir scandaleux ?
Tiens ; je suis vive, et franche et familiere,
Mais je suis bonne, et jamais tracassiere.
Je te verrais par ton ami trompé,
Et comme il faut par ta femme dupé,
Je t'entendrais chansonner par la ville,
J'aurais cent fois chanté ton vaudeville,
Que rien par moi tu n'apprendrais jamais.
J'ai deux grands buts, le plaisir et la paix.
Je fuis, je hais, presqne autant que je m'aime,
Les fanx rapports, et les vrais tout de même.
Vivons pour nous ; va, bien sot est celui
Qui fait son mal des sottises d'antrui.

BLANFORD.

Et ce n'est pas d'antrui, tête légere,
Dont il s'agit, c'est votre propre affaire ;
C'est vous.

MADAME BURLET.

Moi ?

BLANFORD.

Vous, qui, sans respecter rien,
Avez séduit nn jeune homme de bien ;
Vous, qui voulez mettre encor sur Dorfise
Cette effroyable et honteuse sottise.

MADAME BURLET.

Le trait est bon ; je ne m'attendais pas,
Je te l'avone, à de pareils éclats.
Quoi ! c'est donc moi qui tantôt...

BLANFORD.

Oui, vous-même.

MADAME BURLET.

Avec Adine ?...

BLANFORD.

Oui.

MADAME BURLET.

C'est donc moi qui l'aime?

BLANFORD.

Assurément.

MADAME BURLET.

Qui dans mon cabinet
L'avais caché?

BLANFORD.

Certes, le fait est net.

MADAME BURLET.

Fort bien! voilà de très belles pensées;
Je les admire; elles sont fort sensées.
Ma foi, tu joins, mon cher homme entêté,
Le ridicule avec la probité.
Il me paraît que ta triste cervelle
De don Quichotte a suivi le modele;
Très honnête homme, instruit, brave, savant,
Mais, dans un point, toujours extravagant.
Garde-toi bien de devenir plus sage;
On y perdrait; ce serait grand dommage:
L'extravagance a son mérite. Adieu.
Venez, Darmin.

SCENE VI.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

Non; demeurez, morbleu!
J'ai votre honneur à cœur, et j'en enrage.
Il faut quitter cette fourbe volage,
De ses filets retirer votre foi,
La mépriser, ou bien rompre avec moi.

DARMIN.

Le choix est triste, et mon cœur vous confesse
Qu'il aime fort son ami, sa maîtresse.
Mais se peut-il que votre esprit chagrin

Juge toujours si mal du cœur humain?
Voyez-vous pas qu'une femme hardie
Tissut le fil de cette perfidie,
Qu'elle vous trompe, et de son propre affront
Veut à vos yeux fl trir un autre front?

BLANFORD.

Voyez-vous pas, homme à cervelle creuse,
Qu'une insensée, et fausse, et scandaleuse,
Vous a choisi pour être son plastron;
Que vous gobez comme un sot l'hameçon;
Qu'elle veut voir jusqu'où sa tyrannie
Peut s'exercer sur votre plat génie?

DARMIN.

Tout plat qu'il est, daignez interroger
Le seul témoin par qui l'on peut juger.
J'ai fait venir ici le jeune Adine;
Il vous dira le fait.

BLANFORD.

Bon, je devine
Que la fripponne aura, par son caquet,
Très bien sifflé son jeune perroquet.
Qu'il vienne un peu, qu'il vienne me séduire!
Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.
Je vois de loin, je vois que vous cherchez,
Avec le jeu de cent ressorts cachés,
A dénigrer, à perdre ma maîtresse,
Pour me donner je ne sais quelle niece,
Dont vous m'avez tant vanté les attraits;
Mais touchez là, j'y renonce à jamais.

DARMIN.

Soit; mais je plains votre excès d'imprudence.
D'une perfide essuyer l'inconstance,
N'est pas, sans doute, un cas bien affligeant,
Mais c'est un mal de perdre son argent;
C'est là le point. Bartolin, ce brave homme,
A-t-il enfin restitué la somme?

BLANFORD.

Que vous importe?

DARMIN.

Ah! pardon, je croyais
Qu'il m'importait: j'ai tort, je me trompais.
Adine vient; pour moi, je me retire;
Par lui du moins tâchez de vous instruire.
Si c'est de lui que vous vous défiez,
Vous avez tort plus que vous ne croyez;
C'est un cœur noble, et vous pourrez connaître
Qu'il n'était pas ce qu'il a pu paraître.

SCENE VII.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

Ouais! les voilà fortement acharnés
A me vouloir conduire par le nez.
Oh! que Dorfise est bien d'une autre espece!
Elle se tait, en proie à sa tristesse,
Sans affecter un air trop empressé,
Trop confiant et trop embarrassé;
Elle me fuit, elle est dans sa retraite;
Et c'est ainsi que l'innocence est faite.
Or ça, jeune homme, avec sincérité,
De point en point dites la vérité:
Vous m'êtes cher, et la belle nature
Paraît en vous incorruptible et pure;
Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait;
N'abusez point de ce penchant secret:
Si vous m'aimez, songez bien, je vous prie,
Qu'il s'agit là du bonheur de ma vie.

ADINE.

Oui, je vous aime, oui, oui, je vous promets
Que je ne veux vous abuser jamais.

BLANFORD.

J'en suis charmé. Mais, dites-moi, de grace,
Ce qui s'est fait et tout ce qui se passe.

ADINE.

D'abord Dorfise...

BLANFORD.

Halte-là, mon mignon;
C'est sa cousine; avouez-le-moi.

ADINE.

Non.

BLANFORD.

Eh bien! voyons.

ADINE.

Dorfise à sa toilette
M'a fait venir par la porte secrete.

BLANFORD.

Mais ce n'est pas pour Dorfise.

ADINE.

Si fait.

BLANFORD.

C'est de la part de madame Burlet.

ADINE.

Eh! non, monsieur; je vous dis que Dorfise
S'était pour moi de bienveillance éprise.

BLANFORD.

Petit frippon!

ADINE.

L'excès de ses bontés
Etait tout neuf à mes sens agités.
Un tel amour n'est pas fait pour me plaire.
Je ne sentais qu'une juste colere;
Je m'indignais, monsieur, avec raison,
Et de sa flamme et de sa trahison;
Et je disais que, si j'étais comme elle,
Assurément je serais plus fidele.

BLANFORD.

Ah, le pendard! comme on a préparé
De ses discours le poison trop sucré!
Eh bien, après?

ADINE.

Eh bien! son éloquence
Déja prenait un peu de véhémence.
Soudain, monsieur, elle jette un grand cri:
On heurte, on entre, et c'était son mari.

BLANFORD.

Son mari? bon! quels sots contes j'écoute!
C'était ce fou de chevalier, sans doute.

ADINE.

Oh! non; c'était un véritable époux;
Car il était bien brutal, bien jaloux;
Il menaçait d'assassiner sa femme;
Il la nommait fausse, perfide, infâme.
Il prétendait me tuer aussi, moi,
Sans que je susse, hélas! trop bien pourquoi.
Il m'a fallu conjurer sa furie
A deux genoux de me sauver la vie;
J'en tremble encor de peur.

BLANFORD.

Eh, le poltron!
Et ce mari, voyons quel est son nom?

ADINE.

Oh! je l'ignore.

BLANFORD.

Oh, la bonne imposture!
Çà, peignez-moi, s'il se peut, sa figure.

ADINE.

Mais il me semble, autant que l'a permis
L'horrible effroi qui troublait mes esprits,
Que c'est un homme à fort méchante mine,
Gros, court, basset, nez camard, large échine,
Le dos en voûte, un teint jaune et tanné,

Un sourcil gris, un œil de vrai damné.

BLANFORD.

Le beau portrait! qui puis-je y reconnaître?
Jaune, tanné, gris, gros, court; qui peut-ce être?
En vérité, vous vous moquez de moi.

ADINE.

Eprouvez donc, monsieur, ma bonne foi:
Je vous apprends que la même personne
Ce soir chez elle un rendez-vous me donne.

BLANFORD.

Un rendez-vous chez madame Burlet?

ADINE.

Eh! non: jamais ne serez-vous au fait?

BLANFORD.

Quoi! chez madame...?

ADINE.

Oui.

BLANFORD.

Chez elle?

ADINE.

Oui, vous dis-je.

BLANFORD.

Que cette intrigue et m'étonne et m'afflige!
Un rendez-vous? Dorfise, vous, ce soir?

ADINE.

Si vous voulez, vous y pourrez me voir
Ce même soir sous un habit de fille,
Qu'elle m'envoie, et duquel je m'habille.
Par l'huis secret je dois être introduit
Chez cet objet, dont l'amour vous séduit,
Chez cet objet si fidele et si sage.

BLANFORD.

Ceci commence à me remplir de rage;
Et j'apperçois d'un ou d'autre côté
Toute l'horreur de la déloyauté.
Ne mens-tu point?

ADINE.

Mon ame, mal connue,
Pour vous, monsieur, se sent trop prévenue
Pour s'écarter de la sincérité.
Votre cœur noble aime la vérité;
Je l'aime en vous, et je lui suis fidele.

BLANFORD.

Ah, le flatteur!

ADINE.

Doutez-vous de mon zele?

BLANFORD.

Ouf....

SCENE VIII.

BLANFORD, ADINE, LE CHEVALIER MONDOR.

LE CHEVALIER MONDOR.

Allons donc; peux-tu faire languir
Nos conviés et l'heure du plaisir?
Tu n'eus jamais, dans ta mélancolie,
Plus de besoin de bonne compagnie.
Console-toi; tes affaires vont mal;
Tu n'es pas fait pour être mon rival.
Je t'ai bien dit que j'aurais la victoire;
Je l'ai, mon cher, et sans beaucoup de gloire.

BLANFORD.

Que penses-tu m'apprendre?

LE CHEVALIER MONDOR.

Oh! presque rien;
Nous épousons ta maîtresse.

BLANFORD.

Ah, fort bien!
Nous le savions.

LE CHEVALIER MONDOR.

Quoi! tu sais qu'un notaire....

BLANFORD.

Oui, je le sais; il ne m'importe guere.
Je connais tout le complot. Se peut-il
Qu'on en ait pu si mal ourdir le fil?
(*au petit Adine.*)
Ce rendez-vous, quand il serait possible,
Avec le vôtre est tout incompatible.
Ai-je raison? parle; en es-tu frappé?
Tu me trompais, ou l'on t'avait trompé.
Je te crois bon; ton cœur sans artifice
Est apprenti dans l'école du vice.
Un esprit simple, un cœur neuf et trop bon,
Est un outil dont se sert un frippon.
N'es-tu venu, cruel, que pour me nuire?

ADINE.

Ah! c'en est trop; gardez-vous de détruire,
Par votre humeur et votre vain courroux,
Cette pitié qui parle encor pour vous.
C'est elle seule à présent qui m'arrête;
N'écoutez rien, faites à votre tête.
Dans vos chagrins noblement affermi,
Soupçonnez bien quiconque est votre ami,
Croyez sur-tout quiconque vous abuse;
Que votre humeur et m'outrage et m'accuse:
Mais apprenez à respecter un cœur,
Qui n'est pour vous ni trompé, ni trompeur.

LE CHEVALIER MONDOR.

En tiens-tu, là? le dépit te suffoque;
Jusqu'aux enfants, chacun de toi se moque.
Deviens plus sage; il faut tout oublier
Dans le vin grec où je vais te noyer.
Viens, bel enfant!

SCENE IX.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

Demeure encore, Adine :
Tu m'as ému ; ta douleur me chagrine.
Je sais que j'ai souvent nn peu d'humeur ;
Mais tu connais tout le foud de mou cœur.
Il est né juste, il n'est que trop sensible.
Tu vois quel est mon embarras horrible.
Anrais-tu bien le plaisir malfaisaut
De t'égayer à croître mou tourmeut ?
Parle-moi vrai, mon fils, je t'eu conjure.

ADINE.

Vous êtes bon, mon ame est anssi pure.
Je n'ai jamais connu jusqn'à présent,
Je l'avouerai, qn'un seul déguisement ;
Mais si mou cœur en un point se déguise,
Je ne mens pas sur vous, et sur Dorfise ;
Je plains l'amour qui sur vos yeux distraits
Mit dès long-temps un bandeau trop épais ;
Et je sens bien que l'amonr peut séduire.
Sur tout ceci tâchez de vous instruire ;
C'est l'amour senl qui doit tout réparer ;
Il vous aveugle, il doit vous éclairer.
(*elle sort.*)

BLANFORD.

Que vent-il dire ? et quel est ce mystere ?
Il faut, dit-il, que l'amour seul m'éclaire ;
Il se dégnise... il ne meut point !... Ma foi,
C'est uu complot pour se moquer de moi.
Le chevalier, Darmiu, et la cousiue,
Et Bartoliu, et le petit Adine,
Dorfise enfin, et Colette, et mon cœur,

Le monde entier redouble mon humeur:
Monde maudit, qu'à bon droit je méprise,
Ramas confus de fourbe et de sottise,
S'il faut opter, si dans ce tourbillon
Il faut choisir d'être dupe ou frippon,
Mon choix est fait, je bénis mon partage;
Ciel, rends-moi dupe, et rends-moi juste et sage.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

BLANFORD.

Que devenir? où sera mon asyle?
Tous les chagrins m'arrivent à la file.
Je vais sur mer; un pirate maudit
Livre combat, et mon vaisseau périt:
Je viens sur terre; on me dit qu'une ingrate,
Que j'adorais, est cent fois plus pirate:
Une cassette est mon unique espoir,
Un Bartolin doit la rendre ce soir;
Ce Bartolin promet, remet, differe:
Serait-ce encore un troisieme corsaire?
J'attends Adine afin de savoir tout;
Il ne vient point. Chacun me pousse à bout;
Chacun me fuit: voilà le fruit peut-être
De cette humeur dont je ne fus pas maître,
Qui me rendait difficile en amis,
Et confiant pour mes seuls ennemis.
S'il est ainsi, j'ai bien tort, je l'avoue;
Bien justement la fortune me joue:
A quoi me sert ma triste probité,
Qu'à mieux sentir que j'ai tout mérité?
Quoi! cet enfant ne vient point!

SCENE II.

BLANFORD, MADAME BURLET, *passant sur le théâtre.*

BLANFORD, *l'arrêtant.*

Ah! madame,
Daignez calmer l'orage de mon ame;
Un mot, de grace, un moment de loisir.
Où courez-vous?

MADAME BURLET.

Souper, me réjouir;
Je suis pressée.

BLANFORD.

Ah! j'ai dû vous déplaire;
Mais oubliez votre juste colere;
Pardonnez.

MADAME BURLET, *en riant.*

Bon! loin de me courroucer,
J'ai pardonné déja, sans y penser.

BLANFORD.

Elle est trop bonne. Eh bien, qu'à ma tristesse
Votre humeur gaie un moment s'intéresse!

MADAME BURLET.

Va, j'ai gaiement pour toi de l'amitié,
Beaucoup d'estime, et beaucoup de pitié.

BLANFORD.

Vous plaindriez le destin qui m'outrage!

MADAME BURLET.

Ton destin, oui; ton humeur, davantage.

BLANFORD.

Vous êtes vraie, au moins; la bonne foi,
Vous le savez, a des charmes pour moi.
Parlez; Darmin n'aurait-il qu'un faux zele?
Me trompe-t-il? est-il ami fidele?

MADAME BURLET.

Tiens, Darmin t'aime, et Darmin dans son cœur
A tes vertus avec plus de douceur

BLANFORD.

Et Bartolin?

MADAME BURLET.

Tu veux que je réponde
De Bartolin, du cœur de tout le monde?
Il est, je pense, un honnête caissier.
Pourquoi de lui veux-tu te défier?
C'est ton ami, c'est l'ami de Dorfise.

BLANFORD.

Dorfise! mais parlez avec franchise;
Se pourrait-il que Dorfise en un jour
Pour un enfant eût trahi tant d'amour?
Et que vent dire encore en cette affaire
Ce chevalier qui parle de notaire?
Le bruit public est qu'il va l'épouser.

MADAME BURLET.

Les bruits publics doivent se mépriser.

BLANFORD.

Je sors encore à l'instant de chez elle;
Elle m'a fait serment d'être fidele;
Elle a pleuré... l'amour et la douleur
Sont dans ses yeux; démentent-ils son cœur?
Est-elle fausse? et notre jeune Adine...
Quoi, vous riez?

MADAME BURLET.

Oui, je ris de ta mine;
Rassure-toi. Va, pour cet enfant-là
Crois que jamais on ne te quittera;
Sois-en très sûr, la chose est impossible.

BLANFORD.

Ah! vous calmez mon ame trop sensible;
Le chevalier n'en trouble point la paix;
Dorfise m'aime, et je l'aime à jamais.

MADAME BURLET.

A jamais! c'est beaucoup.

BLANFORD.

Mais si l'on m'aime,
Adine est donc d'une impudence extrême;
Il calomnie; et le petit frippon
A donc le cœur le plus gâté.

MADAME BURLET.

Lui? non.
Il a le cœur charmant; et la nature
A mis dans lui la candeur la plus pure;
Compte sur lui.

BLANFORD.

Quels discours sont-ce là?
Vous vous moquez.

MADAME BURLET.

Je dis vrai.

BLANFORD.

Me voilà
Plus enfoncé dans mon incertitude:
Vous vous jouez de mon inquiétude;
Vous vous plaisez à déchirer mon cœur.
Dorfise ou lui m'outrage avec noirceur;
Convenez-en: l'un des deux est un traître;
Répondez donc.

MADAME BURLET, *en riant.*

Cela pourrait bien être.

BLANFORD.

S'il est ainsi, vous voyez quels éclats...

MADAME BURLET.

Oh! mais aussi cela peut n'être pas;
Je n'accuse personne.

BLANFORD.

Hom! que j'enrage!

MADAME BURLET.

N'enrage point; sois moins triste, et plus sage.

Tiens, veux-tu prendre un parti qui soit sûr?

BLANFORD.

Oui.

MADAME BURLET.

Laisse là tout ce complot obscur;
Point d'examen, point de tracasserie;
Tourne avec moi tout en plaisanterie;
Prends ton argent chez monsieur Bartolin;
Vis avec nous uniment, sans chagrin;
N'approfondis jamais rien dans la vie,
Et glisse-moi sur la superficie;
Connais le monde et sais le tolérer:
Pour en jouir, il le faut effleurer.
Tu me traitais de cervelle légere;
Mais souviens-toi que la solide affaire,
La seule ici qu'on doive approfondir,
C'est d'être heureux, et d'avoir du plaisir.

SCENE III.

BLANFORD.

Etre heureux! moi! le conseil est utile;
Dirait-on pas que la chose est facile?
Ce n'est qu'un rien, et l'on n'a qu'à vouloir.
Ah! si la chose était en mon pouvoir!
Et pourquoi non? dans quelle gêne extrême
Je me suis mis pour m'outrager moi-même!
Quoi! cet enfant, Darmin, le chevalier,
Par leurs discours auront pu m'effrayer?
Non, non; suivons le conseil que me donne
Cette cousine: elle est folle, mais bonne;
Elle a rendu gloire à la vérité.
Dorfise m'aime; on est en sûreté.
Je ne veux plus rien voir, ni rien entendre.
Par cet Adine on voulait me surprendre
Pour m'éblouir, et pour me gouverner:

Dans ces filets je ne veux point donner.
Darmin toujours est coiffé de sa niece:
Que je la hais! mais quelle étrange espece...
(*Adine paraît dans le fond du théâtre.*)
Le voici donc ce malheureux enfant
Qui cause ici tant de déchaînement!
On le prendrait, je crois, pour une fille;
Sous ces habits que sa mine est gentille!
Jamais, ma foi, je ne m'étais douté
Qu'il pût avoir cette fleur de beauté!
Il n'a point l'air gêné dans sa parure,
Et son visage est fait pour sa coiffure.

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE.

ADINE, *en habit de fille.*

Eh bien! monsieur, je suis tout ajusté,
Et vous saurez bientôt la vérité.

BLANFORD.

Je ne veux plus rien savoir, de ma vie;
C'en est assez. Laissez-moi, je vous prie:
J'ai depuis peu changé de sentiment;
Je n'aime point tout ce déguisement.
Ne vous mêlez jamais de cette affaire,
Et reprenez votre habit ordinaire.

ADINE.

Qu'entends-je, hélas! je m'apperçois enfin
Que je ne puis changer votre destin
Ni votre cœur; votre ame inaltérable
Ne connaît point la douleur qui m'accable;
Vous en saurez les funestes effets:
Je me retire. Adieu donc pour jamais.

BLANFORD.

Mais quels accents! d'où viennent tes alarmes?
Il est outré; je vois couler ses larmes.

Que prétend-il? Parlez; quel intérêt
Avez-vous donc à ce qui me déplait?

ADINE.

Mon intérêt, monsieur, était le vôtre;
Jusqu'à présent je n'en connus point d'autre:
Je vois quel est tout l'excès de mon tort.
Pour vous servir je faisais un effort;
Mais ce n'est pas le premier.

BLANFORD.

L'innocence
De son maintien, sa modeste assurance,
Son ton, sa voix, son ingénuité,
Me font pencher presque de son côté.
Mais cependant, tu vois, l'heure se passe
Où ce projet plein de fourbe et d'audace
Devait, dis-tu, sous mes yeux s'accomplir.

ADINE.

Aussi j'entends une porte s'ouvrir.
Voici l'endroit, voici le moment même
Où vous auriez pu savoir qui vous aime.

BLANFORD.

Est-il possible? est-il vrai? juste dieu!

ADINE, *finement.*

Il me paraît très possible.

BLANFORD.

En ce lieu
Demeurez donc. Quoi, tant de fourberie!
Dorfise! non....

ADINE.

Taisez-vous, je vous prie.
Paix! attendez: j'entends un peu de bruit;
On vient vers nous; j'ai peur, car il fait nuit.

BLANFORD.

N'ayez point peur.

ADINE.

Gardez donc le silence:
Voici quelqu'un sûrement qui s'avance.

SCENE V.

(*Le théâtre représente une nuit.*)

ADINE, BLANFORD, *d'un côté;* DORFISE, *de l'autre, à tâtons.*

DORFISE.

J'entends, je crois, la voix de mon amant.
Qu'il est exact! Ah! quel enfant charmant!

ADINE.

Chut!

DORFISE.

Chut! c'est vous?

ADINE.

Oui, c'est moi dont le zele
Pour ce que j'aime est à jamais fidele;
C'est moi qui veux lui prouver en ce jour
Qu'il me devait un plus tendre retour.

DORFISE.

Ah! je ne puis en donner un plus tendre:
Pardonnez-moi si je vous fais attendre;
Mais Bartolin, que je n'attendais pas,
Dans le logis se promene à grands pas.
Il semble encor que quelque jalousie,
Malgré mes soins, trouble sa fantaisie.

ADINE.

Peut-être il craint de voir ici Blanford;
C'est un rival bien dangereux.

DORFISE.

D'accord.
Hélas! mon fils, je me vois bien à plaindre.
Tout à la fois il me faut ici craindre
Monsieur Blanford et mon maudit mari.
Lequel des deux est de moi plus haï?

Mon cœur l'ignore; et, dans mon trouble extrême,
Je ne sais rien, sinon que je vous aime.

ADINE.

Vous haïssez Blanford, là, tout de bon?

DORFISE.

La crainte enfin produit l'aversion.

ADINE, *finement.*

Et l'autre époux?

DORFISE.

A lui rien ne m'engage.

BLANFORD.

Que je voudrais...!

ADINE, *bas, allant vers lui.*

Paix donc.

DORFISE.

En femme sage
J'ai consulté sur le contrat dressé:
Il est cassable; ah, qu'il sera cassé!
Qu'un autre hymen flatte mon espérance!

ADINE.

Quoi! m'épouser?

DORFISE.

Je veux qu'avec prudence
Secrètement nous partions tous les deux,
Pour éviter un éclat scandaleux;
Et que bientôt, quand d'ici je m'éloigne,
Un lien sûr et bien serré nous joigne,
Un nœud sacré, durable autant que doux.

ADINE.

Durable! allons. Mais de quoi vivrons-nous?

DORFISE.

Vous me charmez par cette prévoyance;
Ce qui me plaît en vous, c'est la prudence.
Apprenez donc que ce guerrier Blanford,
Héros en mer, en affaire un butor,
Quand de Marseille il quitta les pénates

Pour attaquer de Maroc les pirates,
M'a mis en main très cordialement
Son cœur, sa foi, ses bijoux, son argent:
Comme je suis non moins neuve en affaire,
L'autre mari s'en fit dépositaire:
Je vais reprendre et les bijoux et l'or;
Nous en allons aider monsieur Blanford:
C'est un bon homme, il est juste qu'il vive;
Partageons vîte, et gardons qu'on nous suive.

ADINE.

Et que dira le monde?

DORFISE.

Ah! ses éclats
M'ont fait trembler lorsque je n'aimais pas:
Je l'ai trop craint; à présent je le brave;
C'est de vous seul que je veux être esclave.

ADINE.

Hélas! de moi?

DORFISE.

Je m'en vais sourdement
Chercher ce coffre à tous deux important.
Attends ici; je revole sur l'heure.

SCENE VI.

BLANFORD, ADINE.

ADINE.

Qu'en dites-vous? eh bien! là?

BLANFORD.

Que je meure
S'il fut jamais un tour plus déloyal,
Plus enragé, plus noir, plus infernal;
Et cependant admirez, jeune Adine,
Comme à jamais dans nos ames domine
Ce vif instinct, ce cri de la vertu,
Qui parle encor dans un cœur corrompu.

ADINE.

Comment?

BLANFORD.

Tu vois que la perfide n'ose
Me voler tout, et me rend quelque chose.

ADINE, *avec un ton ironique.*

Oui, vous devez bien l'en remercier.
N'avez-vous pas encore à confier
Quelque cassette à cette honnête prude?

BLANFORD.

Ah! prends pitié d'une peine si rude;
Ne tourne point le poignard dans mon cœur.

ADINE.

Je ne voulais que le guérir, monsieur.
Mais à vos yeux est-elle encor jolie?

BLANFORD.

Ah! qu'elle est laide, après sa perfidie!

ADINE.

Si tout ceci peut pour vous prospérer,
De ses filets si je puis vous tirer,
Puis-je espérer qu'en détestant ses vices
Votre vertu chérira mes services?

BLANFORD.

Aimable enfant, soyez sûr que mon cœur
Croit voir son fils et son libérateur;
Je vous admire, et le ciel qui m'éclaire
Semble m'offrir mon ange tutélaire.
Ah! de mon bien la moitié, pour le moins,
N'est qu'un vil prix, au-dessous de vos soins.

ADINE.

Vous ne pouvez à présent trop entendre
Quel est le prix auquel je dois prétendre;
Mais votre cœur pourra-t-il refuser
Ce que Darmin viendra vous proposer?

BLANFORD.

Ce que j'entends semble éclairer mon ame,

Et la percer avec des traits de flamme.
Ah! de quel nom dois-je vous appeler?
Quoi! votre sort ainsi s'est pu voiler?
Quoi! j'aurais pu toujours vous méconnaître?
Et vous seriez ce que vous semblez être?

ADINE, *en riant.*

Qui que je sois, de grâce, taisez-vous:
J'entends Dorfise; elle revient à nous.

DORFISE, *revenant avec la cassette.*

J'ai la cassette. Enfin l'amour propice
A secondé mon petit artifice.
Tiens, mon enfant, prends vîte, et détalons.
Tiens-tu bien?

BLANFORD, *à la place d'Adine qui lui donne la cassette.*

Oui.

DORFISE.

Le temps nous presse; allons.

SCENE VII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, *l'épée à la main, dans l'obscurité, courant à Adine.*

BARTOLIN.

Ah! c'en est trop, arrête, arrête, infâme!
C'est bien assez de m'enlever ma femme;
Mais pour l'argent!

ADINE, *à Blanford.*

Eh! monsieur, je me meurs.

BLANFORD, *en se battant d'une main, et remettant la cassette à Adine de l'autre.*

Tiens la cassette.

SCENE VIII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, DARMIN, MADAME BURLET, COLETTE, LE CHEVALIER MONDOR, *une serviette et une bouteille à la main, des flambeaux.*

MADAME BURLET.

Ah! ah! quelles clameurs!
Dieu me pardonne! on se bat.

LE CHEVALIER MONDOR.

Gare! gare!
Voyons un peu d'où vient ce tintamarre

ADINE, *à Blanford.*

Hélas! monsieur, seriez-vous point blessé?

DORFISE, *tout étonnée.*

Ah!

MADAME BURLET.

Qu'est-ce donc, qu'est-ce qui s'est passé?

BLANFORD, *à Bartolin qu'il a désarmé.*

Rien : c'est monsieur, homme à vertu parfaite,
Bon trésorier, grand gardeur de cassette,
Qui me prenait, sans me manquer en rien,
Tout doucement ma maîtresse et mon bien.
Grace aux vertus de cet enfant aimable,
J'ai découvert ce complot détestable;
Il a remis ma cassette en mes mains.
(*à Bartolin.*)
Va, je te laisse à tes mauvais destins;
Pour dire plus, je te laisse à madame.
Mes chers amis, j'ai démasqué leur ame;
Et ce coquin...

BARTOLIN, *s'en allant.*

Adieu.

LE CHEVALIER MONDOR.

Mon rendez-vous,

Que devient-il?

BLANFORD.

On se moquait de vous.

LE CHEVALIER MONDOR, *à Blanford.*

De vous aussi, m'est avis?

BLANFORD.

De moi-même.

J'en suis encor dans un dépit extrême.

LE CHEVALIER MONDOR.

On te trompait comme un sot.

BLANFORD.

Que d'horreur!

O pruderie! ô comble de noirceur!

LE CHEVALIER MONDOR.

Eh! laisse là toute la pruderie,
Et femme, et tout; viens boire, je te prie;
Je traite ainsi tous les malheurs que j'ai :
Qui boit toujours n'est jamais affligé.

MADAME BURLET.

Je suis fâchée, entre nous, que Dorfise
Ait pu commettre une telle sottise.
Cela pourra d'abord faire jaser;
Mais tout s'appaise, et tout doit s'appaiser.

DARMIN.

Sortez enfin de votre inquiétude,
Et pour jamais gardez-vous d'une prude.
Savez-vous bien, mon ami, quel enfant
Vous a rendu votre honneur, votre argent,
Vous a tiré du fond du précipice
Où vous plongeait votre aveugle caprice?

BLANFORD, *regardant Adine.*

Mais...

DARMIN.

C'est ma niece.

BLANFORD.

O ciel!

DARMIN.

C'est cet objet
Qu'en vain mon zele à vos vœux proposait,
Quand mon ami, trompé par l'infidele,
Méprisait tout, haïssait tout pour elle.

BLANFORD.

Quoi! j'outrageais par d'indignes refus
Tant de beautés, de graces, de vertus!

ADINE.

Vous n'en auriez jamais eu connaissance
Si ces hasards, mes bontés, ma constance,
N'avaient levé les voiles odieux
Dont une ingrate avait couvert vos yeux.

DARMIN.

Vous devez tout à son amour extrême,
Votre fortune, et votre raison même.
Répondez donc; que doit-elle espérer?
Que voulez-vous en un mot?

BLANFORD, *en se jetant à ses genoux.*

L'adorer.

LE CHEVALIER MONDOR.

Ce changement est doux autant qu'étrange.
Allons, l'enfant, nous gagnons tous au change.

FIN DE LA PRUDE.

SÉMIRAMIS,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la premiere fois,
le 29 auguste 1748.

AVERTISSEMENT.

Cette tragédie, d'une espece particuliere, et qui demande un appareil peu commun sur le théâtre de Paris, avait été demandée par l'infante d'Espagne, dauphine de France, qui, remplie de la lecture des anciens, aimait les ouvrages de ce caractere. Si elle eût vécu, elle eût protégé les arts, et donné au théâtre plus de pompe et de dignité.

DISSERTATION

SUR LA TRAGEDIE

ANCIENNE ET MODERNE.

A son éminence monseigneur le cardinal Quirini, noble Vénitien, évêque de Brescia, bibliothécaire du Vatican.

MONSEIGNEUR,

Il était digne d'un génie tel que le vôtre, et d'un homme qui est à la tête de la plus ancienne bibliotheque du monde, de vous donner tout entier aux lettres. On doit voir de tels princes de l'église sous un pontife qui a éclairé le monde chrétien, avant de le gouverner. Mais si tous les lettrés vous doivent de la reconnaissance, je vous en dois plus que personne, après l'honneur que vous m'avez fait de traduire en si beaux vers la Henriade et le Poëme de Fontenoy. Les deux héros vertueux que j'ai célébrés sont devenus les vôtres. Vous avez daigné m'embellir, pour rendre encore plus respectables aux nations les noms de Henri IV et de Louis XV, et pour étendre de plus en plus dans l'Europe le goût des arts.

Parmi les obligations que toutes les nations modernes ont aux Italiens, et sur-tout aux premiers pontifes et à leurs ministres, il faut compter la cul-

ture des belles-lettres, par qui furent adoucies peu-à-peu les mœurs féroces et grossieres de nos peuples septentrionaux, et auxquelles nous devons aujourd'hui notre politesse, nos délices, et notre gloire.

C'est sous le grand Léon X que le théâtre grec renaquit, ainsi que l'éloquence. La Sophonisbe du célebre prélat Trissino, nonce du pape, est la premiere tragédie réguliere que l'Europe ait vue après tant de siecles de barbarie, comme la Calandra du cardinal Bibiena avait été auparavant la premiere comédie dans l'Italie moderne.

Vous fûtes les premiers qui élevâtes de grands théâtres, et qui donnâtes au monde quelque idée de cette splendeur de l'ancienne Grece qui attirait les nations étrangeres à ses solennités, et qui fut le modele des peuples en tous les genres.

Si votre nation n'a pas toujours égalé les anciens dans le tragique, ce n'est pas que votre langue harmonieuse, féconde, et flexible, ne soit propre à tous les sujets; mais il y a grande apparence que les progrès que vous avez faits dans la musique ont nui enfin à ceux de la véritable tragédie. C'est un talent qui a fait tort à un autre.

Permettez que j'entre avec votre éminence dans une discussion littéraire. Quelques personnes, accoutumées au style des épîtres dédicatoires, s'étonneront que je me borne ici à comparer les usages des Grecs avec les modernes, au lieu de comparer les grands hommes de l'antiquité avec ceux de votre maison; mais je parle à un savant, à un sage, à celui dont les lumieres doivent m'éclairer, et dont j'ai l'honneur d'être le confrere dans la plus an-

cienne académie de l'Europe, dont les membres s'occupent souvent de semblables recherches ; je parle enfin à celui qui aime mieux me donner des instructions que de recevoir des éloges.

PREMIERE PARTIE.

Des tragédies grecques imitées par quelques opéra italiens et français.

Un célebre auteur de votre nation dit que, depuis les beaux jours d'Athenes, la tragédie errante et abandonnée cherche de contrée en contrée quelqu'un qui lui donne la main, et qui lui rende ses premiers honneurs, mais qu'elle n'a pu le trouver.

S'il entend qu'aucune nation n'a de théâtres où des chœurs occupent presque toujours la scene, et chantent des strophes, des épodes, et des antistrophes accompagnées d'une danse grave ; qu'aucune nation ne fait paraître ses acteurs sur des especes d'échasses, le visage couvert d'un masque qui exprime la douleur d'un côté et la joie de l'autre; que la déclamation de nos tragédies n'est point notée et soutenue par des flûtes; il a sans doute raison : je ne sais si c'est à notre désavantage. J'ignore si la forme de nos tragédies, plus rapprochée de la nature, ne vaut pas celle des Grecs, qui avait un appareil plus imposant.

Si cet auteur veut dire qu'en général ce grand art n'est pas aussi considéré depuis la renaissance des lettres qu'il l'était autrefois ; qu'il y a en Europe des nations qui ont quelquefois usé d'ingrati-

tude envers les successeurs des Sophocle et des Euripide; que nos théâtres ne sont point de ces édifices snperbes dans lesquels les Athéniens mettaient leur gloire; que nons ne prenons pas les mêmes soins qu'eux de ces spectacles devenus si nécessaires dans nos villes immenses : on doit être entièrement de son opinion. « Et sapit, et mecum fa« cit, et Jove judicat æquo. »

Où tronver un speotacle qui nons donne une image de la scene grecqne? c'est peut-être dans vos tragédies, nommées opéra, qne cette image snbsiste. Quoi! me dira-t-on, un opéra italien aurait qnelque ressemblance avec le théâtre d'Athenes? oui. Le récitatif italien est précisément la mélopée des anciens; c'est cette déclamation notée et soutenue par des instrnments de musique. Cette mélopée, qui n'est ennuyeuse qne dans vos mauvaises tragédies-opéra, est admirable dans vos bonnes pieces. Les chœurs que vous y avez ajoutés depuis qnelques années, et qui sont liés essentiellement au sujet, approchent d'autant plus des chœnrs des anciens, qu'ils sont exprimés avec une musiqne différente du récitatif, comme la strophe, l'épode, et l'antistrophe, étaient chantées, chez les Grecs, tont antrement qne la mélopée des scenes. Ajontez à ces ressemblances, qne dans plusienrs tragédies-opéra du célebre abbé Metastasio, l'unité de lien, d'action, et de temps, est observée; ajoutez que ces pieces sont pleines de cette poésie d'expression, et de cette élégance continue, qui embellissent le naturel sans jamais le charger, talent qne, depnis les Grecs, le seul Racine a possédé parmi nous, et le seul Addisson chez les Anglais.

Je sais qne ces tragédies, si imposantes par les charmes de la musiqne et par la magnificence du spectacle, ont nn défant que les Grecs ont tonjours évité ; je sais que ce défant a fait des monstres des pieces les plns belles, et d'ailleurs les plus régulieres : il consiste à mettre dans toutes les scenes, de ces petits airs conpés, de ces ariettes détachées, qui interrompent l'action, et qui font valoir les fredons d'nne voix efféminée, mais brillante, aux dépens de l'intérêt et dn bon sens. Le grand auteur que j'ai déja cité, et qui a tiré beauconp de ses pieces de notre théâtre tragique, a remédié, à force de génie, à ce défant qui est devenn une nécessité. Les paroles de ses airs détachés sont sonvent des embellissements du sujet même; elles sont passionnées; elles sont qnelquefois comparables aux plns beanx morceanx des odes d'Horace : j'en apporterai pour preuve cette strophe tonchante que chante Arbace accnsé et innocent :

Vo solcando un mar crudele
Senza vele
E senza sarte.
Freme l'onda, il ciel s'imbruna,
Cresce il vento, e manca l'arte;
E il voler della fortuna
Son costretto a seguitar.
Infelice! in questo stato
Son da tutti abbandonato;
Meco sola è l'innocenza
Che mi porta a naufragar.

J'y ajouterai encore cette autre ariette sublime que

débite le roi des Parthes vaincu par Adrien, qnand il veut faire servir sa défaite même à sa vengeance :

Sprezza il furor del vento
Robusta quercia avvezza
Di cento venti e cento
L'injurie a tolerar.
E se pur cade al suolo,
Spiega per l'onde il volo;
E con quel vento istesso
Va contrastando il mar.

Il y en a beaucoup de cette espece; mais que sont des beautés hors de place? et qu'aurait-on dit dans Athenes, si Oedipe et Oreste avaient, au moment de la reconnaissance, chanté des petits airs fredonnés, et débité des comparaisons à Jocaste et à Electre? Il faut donc avouer que l'opéra, en séduisant les Italiens par les agréments de la musique, a détruit d'nn côté la véritable tragédie grecque qu'il faisait renaître de l'autre.

Notre opéra français nous devait faire encore plus de tort; notre mélopée rentre bien moins que la vôtre dans la déclamation naturelle; elle est plus languissante; elle ne permet jamais que les scenes aient leur juste étendne; elle exige des dialogues courts en petites maximes coupées, dont chacnne prodnit une espece de chanson.

Que ceux qni sont au fait de la vraie littérature des autres nations, et qui ne bornent pas leur science anx airs de nos ballets, songent à cette admirable scene dans la Clemenza di Tito, entre Titus et son favori qui a conspiré contre lui; je veux parler de cette scene où Titus dit à Sextus ces paroles :

Siam soli, il tuo sovrano
Non è presente; apri il tuo core a Tito,
Confida ti all' amico; io ti prometto
Ch'Augusto no'l saprà.

Qu'ils relisent le monologue suivant où Titus dit ces autres paroles, qui doivent être l'éternelle leçon de tous les rois, et le charme de tous les hommes.

. . . . . Il torre altrui la vita
E facoltà comune
Al più vil della terra; il darla è solo
De' numi, e de' regnanti.

Ces deux scenes comparables à tout ce que la Grece a eu de plus beau, si elles ne sont pas supérieures; ces deux scenes dignes de Corneille quand il n'est pas déclamateur, et de Racine quand il n'est pas faible; ces deux scenes, qui ne sont pas fondées sur un amour d'opéra, mais sur les nobles sentiments du cœur humain, ont une durée trois fois plus longue au moins que les scenes les plus étendues de nos tragédies en musique. De pareils morceaux ne seraient pas supportés sur notre théâtre lyrique, qui ne se soutient guere que par des maximes de galanterie, et par des passions manquées, à l'exception d'Armide, et des belles scenes d'Iphigénie, ouvrages plus admirables qu'imités.

Parmi nos défauts, nous avons, comme vous, dans nos opéra les plus tragiques une infinité d'airs détachés, mais qui sont plus défectueux que les vôtres, parcequ'ils sont moins liés au sujet. Les paroles y sont presque toujours asservies aux musiciens, qui, ne pouvant exprimer dans leurs petites chansons les termes mâles et énergiques de notre langue, exigent

des paroles efféminées, oisives, vagues, étrangeres à l'action, et ajustées comme on peut à de petits airs mesurés, semblables à ceux qu'on appelle à Venise *Barcarole*. Quel rapport, par exemple, entre Thésée, reconnu par son pere sur le point d'être emprisonné par lui, et ces ridicules paroles:

Le plus sage
S'enflamme et s'engage,
Sans savoir comment.

Malgré ces défauts, j'ose encore penser que nos bonnes tragédies-opéra, telles qu'Atis, Armide, Thésée, étaient ce qui pouvait donner parmi nous quelque idée du théâtre d'Athenes, parceque ces tragédies sont chantées comme celles des Grecs; parceque le chœur, tout vicieux qu'on l'a rendu, tout fade panégyriste qu'on l'a fait de la morale amoureuse, ressemble pourtant à celui des Grecs, en ce qu'il occupe souvent la scene. Il ne dit pas ce qu'il doit dire, il n'enseigne pas la vertu, «Et regat iratos, et amet peccare timentes»; mais enfin il faut avouer que la forme des tragédies-opéra nous retrace la forme de la tragédie grecque à quelques égards. Il m'a donc paru en général, en consultant les gens de lettres qui connaissent l'antiquité, que ces tragédies-opéra sont la copie et la ruine de la tragédie d'Athenes. Elles en sont la copie, en ce qu'elles admettent la mélopée, les chœurs, les machines, les divinités; elles en sont la destruction, parcequ'elles ont accoutumé les jeunes gens à se connaître en sons plus qu'en esprit, à préférer leurs oreilles à leur ame, les ronlades à des pensées sublimes, à faire valoir quelquefois les ouvrages les plus insipides et les plus mal écrits, quand

ils sont soutenus par quelques airs qui nous plaisent. Mais, malgré tous ces défauts, l'enchantement qui résulte de ce mélange heureux de scenes, de chœurs, de danses, de symphonies, et de cette variété de décorations, subjugue jusqu'au critique même ; et la meilleure comédie, la meilleure tragédie, n'est jamais fréquentée par les mêmes personnes aussi assidument qu'un opéra médiocre. Les beautés régulieres, nobles, séveres, ne sont pas les plus recherchées par le vulgaire : si on représente une ou deux fois Cinna, on joue trois mois les Fêtes vénitiennes : un poëme épique est moins lu que des épigrammes licencieuses : un petit roman sera mieux débité que l'histoire du président de Thou. Peu de particuliers font travailler de grands peintres ; mais on se dispute des figures estropiées qui viennent de la Chine, et des ornements fragiles. On dore, on vernit des cabinets, on néglige la noble architecture ; enfin, dans tous les genres, les petits agréments l'emportent sur le vrai mérite.

SECONDE PARTIE.

De la tragédie française comparée à la tragédie grecque.

Heurensement la bonne et vraie tragédie parut en France avant que nous eussions ces opéra, qui auraient pu l'étouffer. Un auteur, nommé Mairet, fut le premier qui, en imitant la Sophonisbe du Trissino, introduisit la regle des trois unités que vous aviez prise des Grecs. Peu-à-peu notre scene s'épura,

et se défit de l'indécence et de la barbarie qui déshonoraient alors tant de théâtres, et qui servaient d'excuse à ceux dont la sévérité peu éclairée condamnait tous les spectacles.

Les acteurs ne parurent pas élevés, comme dans Athenes, sur des cothurnes qui étaient de véritables échasses; leur visage ne fut pas caché sous de grands masques, dans lesquels des tuyaux d'airain rendaient les sons de la voix plus frappants et plus terribles. Nous ne pûmes avoir la mélopée des Grecs. Nous nous réduisîmes à la simple déclamation harmonieuse, ainsi que vous en aviez d'abord usé. Enfin nos tragédies devinrent une imitation plus vraie de la nature. Nous substituâmes l'histoire à la fable grecque. La politique, l'ambition, la jalousie, les fureurs de l'amour, régnerent sur nos théâtres. Auguste, Cinna, César, Cornélie, plus respectables que des héros fabuleux, parlerent souvent sur notre scene comme ils auraient parlé dans l'ancienne Rome.

Je ne prétends pas que la scene française l'ait emporté en tout sur celle des Grecs, et doive la faire oublier. Les inventeurs ont toujours la premiere place dans la mémoire des hommes; mais quelque respect qu'on ait pour ces premiers génies, cela n'empêche pas que ceux qui les ont suivis ne fassent souvent beaucoup plus de plaisir. On respecte Homere, mais on lit le Tasse; on trouve dans lui beaucoup de beautés qu'Homere n'a point connues. On admire Sophocle; mais combien de nos bons auteurs tragiques ont-ils de traits de maître que Sophocle eût fait gloire d'imiter, s'il fût venu après eux? Les Grecs auraient appris de nos grands modernes à faire des exposi-

tions plus adroites, à lier les scenes les unes aux autres par cet art imperceptible qui ne laisse jamais le théâtre vide, et qui fait venir et sortir avec raison les personnages. C'est à quoi les anciens ont souvent manqué, et c'est en quoi le Trissino les a malheureusement imités. Je maintiens, par exemple, que Sophocle et Euripide eussent regardé la premiere scene de Bajazet comme une école où ils auraient profité, en voyant un vieux général d'armée annoncer, par les questions qu'il fait, qu'il médite une grande entreprise.

Que faisaient cependant nos braves janissaires?
Rendent-ils au sultan des hommages sinceres?
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu?

Et le moment d'après:

Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur vizir?

Ils auraient admiré comme ce conjuré développe ensuite ses desseins, et rend compte de ses actions. Ce grand mérite de l'art n'était point connu aux inventeurs de l'art. Le choc des passions, ces combats de sentiments opposés, ces discours animés de rivaux et de rivales, ces contestations intéressantes, où l'on dit ce que l'on doit dire, ces situations si bien ménagées, les auraient étonnés. Ils eussent trouvé mauvais peut-être qu'Hippolyte soit amoureux assez froidement d'Aricie, et que son gouverneur lui fasse des leçons de galanterie; qu'il dise:

. . . . . Vous-même, où seriez-vous,
Si toujours votre mere, à l'amour opposée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée?

paroles tirées du Pastor fido, et bien plus convenables à un berger qu'au gouverneur d'un prince ; mais ils eussent été ravis en admiration en entendant Phedre s'écrier :

Oenone, qui l'eût cru ? j'avais une rivale.
. . . . . Hippolyte aime, et je n'en peux douter.
Ce farouche ennemi, qu'on ne pouvait domter,
Qu'offensait le respect, qu'importunait la plainte ;
Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnaît un vainqueur.

Ce désespoir de Phedre en découvrant sa rivale, vaut certainement un peu mieux que la satire des femmes, que fait si longuement et si mal-à-propos l'Hippolyte d'Euripide, qui devient là un mauvais personnage de comédie. Les Grecs auraient sur-tout été surpris de cette foule de traits sublimes qui étincellent de toutes parts dans nos modernes. Quel effet ne ferait point sur eux ce vers :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?—Qu'il mourût.

Et cette réponse, peut-être encore plus belle et plus passionnée, que fait Hermione à Oreste, lorsque, après avoir exigé de lui la mort de Pyrrhus qu'elle aime, elle apprend malheureusement qu'elle est obéie ; elle s'écrie alors :

Pourquoi l'assassiner ? qu'a-t-il fait ? à quel titre ?
Qui te l'a dit ?

ORESTE.

O dieux ! quoi ! ne m'avez-vous pas
Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas ?

HERMIONE.

Ah ! fallait-il en croire une amante insensée ?

Je citerai encore ici ce que dit César quand on lui présente l'urne qui renferme les cendres de Pompée:

Restes d'un demi-dieu, dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis.

Les Grecs ont d'autres beautés; mais je m'en rapporte à vous, monseigneur, ils n'en ont aucune de ce caractere.

Je vais plus loin, et je dis que ces hommes, qui étaient si passionnés pour la liberté, et qui ont dit si souvent qu'on ne peut penser avec hauteur que dans les républiques, apprendraient à parler dignement de la liberté même dans quelques unes de nos pieces, tout écrites qu'elles sont dans le sein d'une monarchie.

Les modernes ont encore, plus fréquemment que les Grecs, imaginé des sujets de pure invention. Nous eûmes beaucoup de ces ouvrages, du temps du cardinal de Richelieu; c'était son goût, ainsi que celui des Espagnols; il aimait qu'on cherchât d'abord à peindre des mœurs et à arranger une intrigue, et qu'ensuite on donnât des noms aux personnages, comme on en use dans la comédie; c'est ainsi qu'il travaillait lui-même, quand il voulait se délasser du poids du ministere. Le Venceslas de Rotrou est entièrement dans ce goût, et toute cette histoire est fabuleuse. Mais l'auteur voulut peindre un jeune homme fouguenx dans ses passions, avec un mélange de bonnes et de mauvaises qualités; un pere tendre et faible; et il a réussi dans quelques parties de son ouvrage. Le Cid et Héraclius, tirés des Espagnols, sont encore des sujets feints: il est bien vrai qu'il y

a eu un empereur nommé Héraclius, un capitaine espagnol qui eut le nom de Cid; mais presque aucune des aventures qu'on leur attribue n'est véritable. Dans Zaïre et dans Alzire, si j'ose en parler, et je n'en parle que pour donner des exemples connus, tout est feint jusqu'aux noms. Je ne conçois pas, après cela, comment le P. Brumoy a pu dire, dans son Théâtre des Grecs, que la tragédie ne peut souffrir de sujets feints, et que jamais on ne prit cette liberté dans Athenes. Il s'épuise à chercher la raison d'une chose qui n'est pas. « Je crois en trouver une raison, « dit-il, dans la nature de l'esprit humain : il n'y a « que la vraisemblance dont il puisse être touché. Or « il n'est pas vraisemblable que des faits aussi grands « que ceux de la tragédie soient absolument incon- « nus; si donc le poëte invente tout le sujet, jusques « aux noms, le spectateur se révolte, tout lui paraît « incroyable; et la piece manque son effet, faute de « vraisemblance. »

Premièrement, il est faux que les Grecs se soient interdit cette espece de tragédie. Aristote dit expressément qu'Agathon s'était rendu très célebre dans ce genre. Secondement, il est faux que ces sujets ne réussissent point; l'expérience du contraire dépose contre le P. Brumoy. En troisieme lieu, la raison qu'il donne du peu d'effet que ce genre de tragédie peut faire, est encore très fausse; c'est assurément ne pas connaître le cœur humain, que de penser qu'on ne peut le remuer par des fictions. En quatrieme lieu, un sujet de pure invention, et un sujet vrai, mais ignoré, sont absolument la même chose pour les spectateurs; et comme notre scene

embrasse des sujets de tous les temps et de tous les pays, il faudrait qu'nn spectatenr allât consulter tons les livres avant qu'il sût si ce qn'on lui représente est fabuleux ou historique. Il ne prend pas assurément cette peine ; il se laisse attendrir quand la piece est touchante, et il ne s'avise pas de dire, en voyant Polyeucte, je n'ai jamais entendu parler de Sévere et de Panline, ces geus-là ne doivent pas me toncher. Le P. Brumoy devait senlement remarquer que les pieces de ce genre sont beaucoup plus difficiles à faire que les autres. Tout le caractere de Phedre était déja dans Euripide ; sa déclaration d'amour, dans Séneque le tragique; toute la scene d'Auguste et de Cinna, dans Séneqne le philosophe ; mais il fallait tirer Sévere et Pauline de son propre fonds. Au reste, si le P. Brumoy s'est trompé dans cet endroit et dans quelqnes antres, son livre est d'ailleurs un des meilleurs et des plus utiles qne nous ayons ; et je ne combats son errenr qu'en estimant son travail et son goût.

Je reviens, et je dis que ce serait manquer d'ame et de jugement, que de ne pas avouer combien la scene française est au-dessus de la scene grecque, par l'art de la conduite, par l'invention, par les beantés de détail, qui sont sans nombre. Mais aussi on serait bien partial et bien injuste de ne pas tomber d'accord que la galanterie a presque par-tout affaibli tous les avantages que nous avons d'ailleurs. Il faut convenir qne, d'environ qnatre cents tragédies qu'on a données an théâtre, depuis qu'il est en possession de quelque gloire en France, il n'y en a pas dix ou douze qui ne soient fondées sur une

intrigue d'amour, plus propre à la comédie qu'au genre tragique. C'est presque toujours la même piece, le même nœud, formé par une jalousie et une rupture, et dénoué par un mariage : c'est une coquetterie continuelle, une simple comédie, où des princes sont acteurs, et dans laquelle il y a quelquefois du sang répandu pour la forme.

La plupart de ces pieces ressemblent si fort à des comédies, que les acteurs étaient parvenus depuis quelque temps à les réciter du ton dont ils jouent les pieces qu'on appelle du haut comique ; ils ont par-là contribué à dégrader encore la tragédie : la pompe et la magnificence de la déclamation ont été mises en oubli. On s'est piqué de réciter des vers comme de la prose ; on n'a pas considéré qu'un langage au-dessus du langage ordinaire doit être débité d'un ton au-dessus du ton familier. Et si quelques acteurs ne s'étaient heureusement corrigés de ces défauts, la tragédie ne serait bientôt parmi nous qu'une suite de conversations galantes froidement récitées ; aussi n'y a-t-il pas encore long-temps que, parmi les acteurs de toutes les troupes, les principaux rôles dans la tragédie n'étaient connus que sous le nom de l'amoureux et de l'amoureuse. Si un étranger avait demandé dans Athenes, Quel est votre meilleur acteur pour les amoureux dans Iphigénie, dans Hécube, dans les Héraclides, dans Oedipe, et dans Electre ? on n'aurait pas même compris le sens d'une telle demande. La scene française s'est lavée de ce reproche par quelques tragédies où l'amour est une passion furieuse et terrible, et vraiment digne du théâtre ; et par d'autres où le nom

d'amour n'est pas même prononcé. Jamais l'amour n'a fait verser tant de larmes que la nature. Le cœur n'est qu'effleuré, pour l'ordinaire, des plaintes d'une amante ; mais il est profondément attendri de la douloureuse situation d'une mere prête de perdre son fils : c'est donc assurément par condescendance pour son ami que Despréaux disait :

. . . . . De l'amour la sensible peinture
Est, pour aller au cœur, la route la plus sûre.

La route de la nature est cent fois plus sûre, comme plus noble : les morceaux les plus frappants d'Iphigénie sont ceux où Clytemnestre défend sa fille, et non pas ceux où Achille defend son amante.

On a voulu donner dans Sémiramis un spectacle encore plus pathétique que dans Mérope ; on y a déployé tout l'appareil de l'ancien théâtre grec. Il serait triste, après que nos grands maîtres ont surpassé les Grecs en tant de choses dans la tragédie, que notre nation ne pût les égaler dans la dignité de leurs représentations. Un des plus grands obstacles qui s'opposent sur notre théâtre à toute action grande et pathétique est la foule des spectateurs, confondue sur la scene avec les acteurs : cette indécence se fit sentir particulièrement à la premiere représentation de Sémiramis. La principale actrice de Londres, qui était présente à ce spectacle, ne revenait point de son étonnement ; elle ne pouvait concevoir comment il y avait des hommes assez ennemis de leurs plaisirs pour gâter ainsi le spectacle sans en jouir. Cet abus a été corrigé dans la suite aux représentations de Sémiramis, et il pour-

rait aisément être supprimé pour jamais. Il ne faut pas s'y méprendre; un inconvénient, tel que celui-là seul, a suffi pour priver la France de beaucoup de chefs-d'œuvre, qu'on aurait sans doute hasardés, si on avait eu un théâtre libre, propre pour l'action, et tel qu'il est chez toutes les autres nations de l'Europe.

Mais ce grand défaut n'est pas assurément le seul qui doive être corrigé. Je ne puis assez m'étonner ni me plaindre du peu de soin qu'on a en France de rendre les théâtres dignes des excellents ouvrages qu'on y représente, et de la nation qui en fait ses délices. Cinna, Athalie, méritaient d'être représentés ailleurs que dans un jeu de paume, au bout duquel on a élevé quelques décorations du plus mauvais goût, et dans lequel les spectateurs sont placés, contre tout ordre et contre toute raison, les uns debout sur le théâtre même, les autres debout dans ce qu'on appelle *parterre*, où ils sont gênés et pressés indécemment, et où ils se précipitent quelquefois en tumulte les uns sur les autres, comme dans une sédition populaire. On représente au fond du Nord nos ouvrages dramatiques dans des salles mille fois plus magnifiques, mieux entendues, et avec beaucoup plus de décence.

Que nous sommes loin sur-tout de l'intelligence et du bon goût qui regnent en ce genre dans presque toutes vos villes d'Italie! Il est honteux de laisser subsister encore ces restes de barbarie dans une ville si grande, si peuplée, si opulente, et si polie. La dixieme partie de ce que nous dépensons tous les jours en bagatelles, aussi magnifiques qu'inutiles et peu durables, suffirait pour élever des mo-

numents publics en tous les genres, pour rendre Paris aussi magnifiqne qn'il est riche et penplé, et pour l'égaler un jour à Rome, qui est notre modele en tant de choses. C'était un des projets de l'immortel *Colbert*. J'ose me flatter qu'on pardonnera cette petite digression à mon amour pour les arts et pour ma pàtrie, et qne peut-être même un jour elle inspirera aux magistrats qui sont à la tête de cette ville la noble envie d'imiter les magistrats d'Athenes et de Rome, et ceux de l'Italie moderne.

Un théâtre construit selon les regles doit être très vaste ; il doit représenter une partie d'une place publique, le péristyle d'un palais, l'entrée d'un temple. Il doit être fait de sorte qn'nn personnage, vu par les spectateurs, puisse ne l'être point par les autres personnages, selon le besoin. Il doit en imposer aux yeux, qn'il faut toujours séduire les premiers. Il doit être susceptible de la pompe la plus majestueuse. Tous les spectateurs doivent voir et entendre également, en quelque endroit qu'ils soient placés. Comment cela peut-il s'exécuter sur nne scene étroite, an milien d'une foule de jeunes gens qui laissent à peine dix pieds de place aux acteurs? De là vient qne la plupart des pieces ne sont que de longues conversations; toute action théâtrale est souvent manquée et ridicule. Cet abus subsiste, comme tant d'autres, par la raison qu'il est établi, et parcequ'on jette rarement sa maison par terre, quoiqu'on sache qu'elle est mal tournée. Un abus public n'est jamais corrigé qu'à la derniere extrémité. Au reste, quand je parle d'nne action

théâtrale, je parle d'un appareil, d'une cérémonie, d'une assemblée, d'un évènement nécessaire à la piece, et non pas de ces vains spectacles plus puérils que pompenx, de ces ressources du décorateur qui suppléent à la stérilité du poëte, et qni amusent les yeux, quand on ne sait pas parler aux oreilles et à l'ame. J'ai vu à Londres une piece où l'on représentait le couronnement du roi d'Angleterre dans toute l'exactitude possible. Un chevalier armé de toutes pieces entrait à cheval sur le théâtre. J'ai quelquefois entendn dire à des étrangers : « Ah! « le bel opéra que nous avons eu! on y voyait passer « au galop plns de deux cents gardes ». Ces gens-là ne savaient pas que quatre beaux vers valent mieux dans une piece qu'un régiment de cavalerie. Nous avons à Paris une tronpe comique étrangere qui, ayant rarement de bons ouvrages à représenter, donne sur le théâtre des fenx d'artifice. Il y a longtemps qu'Horace, l'homme de l'antiquité qui avait le plus de goût, a condamné ces sottises qui leurrent le peuple.

Esseda festinant, pilenta, petorrita, naves;
Captivum portatur ebur, captiva Corinthus.
Si foret in terris, rideret Democritus...
Spectaret populum ludis attentiùs ipsis.

TROISIEME PARTIE.

De Sémiramis.

PAR tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, monseigneur, vous voyez que c'était une entreprise assez hardie de représenter Sémiramis assemblant les ordres de l'état pour leur annoncer son mariage; l'ombre de Ninus sortant de son tombeau, pour prévenir un inceste, et pour venger sa mort; Sémiramis entrant dans ce mausolée, et en sortant expirante, et percée de la main de son fils. Il était à craindre que ce spectacle ne révoltât : et d'abord, en effet, la plupart de ceux qui fréquentent les spectacles, accoutumés à des élégies amoureuses, se liguerent contre ce nouveau genre de tragédie. On dit qu'autrefois, dans une ville de la grande Grece, on proposait des prix pour ceux qui inventeraient des plaisirs nouveaux. Ce fut ici tout le contraire. Mais quelques efforts qu'on ait faits pour faire tomber cette espece de drame, vraiment terrible et tragique, on n'a pu y réussir; on disait et on écrivait de tous côtés que l'on ne croit plus aux revenants, et que les apparitions des morts ne peuvent être que puériles aux yeux d'une nation éclairée. Quoi! toute l'antiquité aura cru ces prodiges, et il ne sera pas permis de se conformer à l'antiquité? Quoi! notre religion aura consacré ces coups extraordinaires de la providence, et il serait ridicule de les renouveler!

Les Romains philosophes ne croyaient pas aux revenants du temps des empereurs, et cependant

le jeune Pompée évoque une ombre dans la Pharsale. Les Anglais ne croient pas assurément plus que les Romains aux revenants; cependant ils voient tous les jours avec plaisir, dans la tragédie d'Hamlet, l'ombre d'un roi qui paraît sur le théâtre dans une occasion à-peu-près semblable à celle où l'on a vu à Paris le spectre de Ninus. Je suis bien loin assurément de justifier en tout la tragédie d'Hamlet; c'est une piece grossiere et barbare, qui ne serait pas supportée par la plus vile populace de la France et de l'Italie. Hamlet y devient fou au second acte, et sa maîtresse devient folle au troisieme; le prince tue le pere de sa maîtresse, feignant de tuer un rat, et l'héroïne se jette dans la riviere. On fait sa fosse sur le théâtre; des fossoyeurs disent des quolibets dignes d'eux, en tenant dans leurs mains des têtes de morts; le prince Hamlet répond à leurs grossièretés abominables par des folies non moins dégoûtantes. Pendant ce temps là, un des acteurs fait la conquête de la Pologne. Hamlet, sa mere, et son beau-pere, boivent ensemble sur le théâtre : on chante à table, on s'y querelle, on se bat, on se tue; on croirait que cet ouvrage est le fruit de l'imagination d'un sauvage ivre. Mais parmi ces irrégularités grossieres, qui rendent encore aujourd'hui le théâtre anglais si absurde et si barbare, on trouve dans Hamlet, par une bizarrerie encore plus grande, des traits sublimes, dignes des plus grands génies. Il semble que la nature se soit plue à rassembler dans la tête de Shakespear ce qu'on peut imaginer de plus fort et de plus grand, avec ce que la grossièreté sans esprit peut avoir de plus bas et de plus détestable.

Il faut avouer que, parmi les beautés qui étincellent au milieu de ces terribles extravagances, l'ombre du pere d'Hamlet est un des coups de théâtre les plus frappants. Il fait toujours un grand effet sur les Anglais, je dis sur ceux qui sont le plus instruits, et qui sentent le mieux toute l'irrégularité de leur ancien théâtre. Cette ombre inspire plus de terreur à la seule lecture que n'en fait naître l'apparition de Darius dans la tragédie d'Eschyle, intitulée les Perses. Pourquoi ? parceque Darius, dans Eschyle, ne paraît que pour annoncer les malheurs de sa famille, au lieu que, dans Shakespear, l'ombre du pere d'Hamlet vient demander vengeance, vient révéler des crimes secrets: elle n'est ni inutile, ni amenée par force ; elle sert à convaincre qu'il y a un pouvoir invisible qui est le maître de la nature. Les hommes, qui ont tous un fonds de justice dans le cœur, souhaitent naturellement que le ciel s'intéresse à venger l'innocence : on verra avec plaisir, en tout temps et en tout pays, qu'un Etre suprême s'occupe à punir les crimes de ceux que les hommes ne peuvent appeler en jugement; c'est une consolation pour le faible, c'est un frein pour le pervers qui est puissant.

Du ciel, quand il le faut, la justice suprême
Suspend l'ordre éternel établi par lui-même ;
Il permet à la mort d'interrompre ses lois,
Pour l'effroi de la terre, et l'exemple des rois.

Voilà ce que dit à Sémiramis le pontife de Babylone, et ce que le successeur de Samuel aurait pu dire à Saül quand l'ombre de Samuël vint lui annoncer sa condamnation.

Je vais plus avant, et j'ose affirmer que, lorsqu'un tel prodige est annoncé dans le commencement d'une tragédie, quand il est préparé, quand on est parvenu enfin jusqu'au point de le rendre nécessaire, de le faire desirer même par les spectateurs, il se place alors au rang des choses naturelles.

On sait bien que ces grands artifices ne doivent pas être prodigués.

Nec deus intersit, nisi dignus vindice nodus...

Je ne voudrais pas assurément, à l'imitation d'Euripide, faire descendre Diane à la fin de la tragédie de Phedre, ni Minerve dans l'Iphigénie en Tauride. Je ne voudrais pas, comme Shakespear, faire apparaître à Brutus son mauvais génie. Je voudrais que de telles hardiesses ne fussent employées que quand elles servent à la fois à mettre dans la piece de l'intrigue et de la terreur : et je voudrais surtout que l'intervention de ces êtres surnaturels ne parût pas absolument nécessaire. Je m'explique : si le nœud d'un poëme tragique est tellement embrouillé qu'on ne puisse se tirer d'embarras que par le secours d'un prodige, le spectateur sent la gêne où l'auteur s'est mis, et la faiblesse de la ressource ; il ne voit qu'un écrivain qui se tire maladroitement d'un mauvais pas. Plus d'illusion, plus d'intérêt.

Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

Mais je suppose que l'auteur d'une tragédie se fût proposé pour but d'avertir les hommes que Dieu punit quelquefois de grands crimes par des voies

extraordinaires; je suppose que sa piece fût conduite avec un tel art, que le spectateur attendît à tout moment l'ombre d'un prince assassiné qui demande vengeance, sans que cette apparition fût une ressource absolument nécessaire à une intrigue embarrassée: je dis qu'alors ce prodige, bien ménagé, ferait un très grand effet en toute langue, en tout temps, et en tout pays.

Tel est à-peu-près l'artifice de la tragédie de Sémiramis (aux beautés près, dont je n'ai pu l'orner). On voit dès la premiere scene que tout doit se faire par le ministere céleste; tout roule d'acte en acte sur cette idée. C'est un dieu vengeur qui inspire à Sémiramis des remords, qu'elle n'eût point eus dans ses prospérités, si les cris de Ninus même ne fussent venus l'épouvanter au milieu de sa gloire. C'est ce dieu qui se sert de ces remords mêmes qu'il lui donne, pour préparer son châtiment; et c'est de là même que résulte l'instruction qu'on peut tirer de la piece. Les anciens avaient souvent dans leurs ouvrages le but d'établir quelque grande maxime; ainsi Sophocle finit son Oedipe en disant qu'il ne faut jamais appeler un homme heureux avant sa mort: ici toute la morale de la piece est renfermée dans ces vers:

. . . . . Il est donc des forfaits
Que le courroux des dieux ne pardonne jamais!

maxime bien autrement importante que celle de Sophocle. Mais quelle instruction, dira-t-on, le commun des hommes peut-il tirer d'un crime si rare, et d'une punition plus rare encore? J'avoue que la ca-

tastrophe de Sémiramis n'arrivera pas souvent ; mais ce qui arrive tous les jours se trouve dans les derniers vers de la piece :

. . . . . Apprenez tous du moins
Que les crimes secrets ont les dieux pour témoins.

Il y a peu de familles sur la terre où l'on ne puisse quelquefois s'appliquer ces vers ; c'est par là que les sujets tragiques les plus au-dessus des fortunes communes ont les rapports lès plus vrais avec les mœurs de tous les hommes.

Je pourrais sur-tout appliquer à la tragédie de Sémiramis la morale par laquelle Euripide finit son Alceste, piece dans laquelle le merveilleux regne bien davantage : « Que les dieux emploient des « moyens étonnants pour exécuter leurs éternels dé- « crets ! Que les grands évènements qu'ils ménagent « surpassent les idées des mortels ! »

Enfin, mouseigneur, c'est uniquement parceque cet ouvrage respire la morale la plus pure, et même la plus sévere, que je le présente à votre éminence. La véritable tragédie est l'école de la vertu ; et la seule différence qui soit entre le théâtre épuré et les livres de morale, c'est que l'instruction se trouve dans la tragédie toute en action, c'est qu'elle y est intéressante, et qu'elle se montre relevée des charmes d'un art qui ne fut inventé autrefois que pour instruire la terre et pour bénir le ciel, et qui, par cette raison, fut appelé le langage des dieux. Vous qui joignez ce grand art à tant d'autres, vous me pardonnez, sans doute, le long détail où je suis entré.

sur des choses qui n'avaient pas peut-être été encore tout-à-fait éclaircies, et qui le seraient si votre éminence daignait me communiquer ses lumieres sur l'antiquité, dont elle a une si profonde connaissance.

ACTEURS.

SÉMIRAMIS, reine de Babylone.
ARZACE ou NINIAS, fils de Sémiramis.
AZÉMA, princesse du sang de Bélus.
ASSUR, prince du sang de Bélus.
OROÈS, grand-prêtre.
OTANE, ministre attaché à Sémiramis.
MITRANE, ami d'Arzace.
CÉDAR, attaché à Assur.
GARDES, MAGES, ESCLAVES, SUITE.

La scene est à Babylone.

SÉMIRAMIS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un vaste péristyle, au fond duquel est le palais de Sémiramis. Les jardins en terrasse sont élevés au-dessus du palais. Le temple des mages est à droite, et un mausolée à gauche, orné d'obélisques.

SCENE I.

Deux esclaves portent une cassette dans le lointain.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE.

Oui, Mitrane, en secret l'ordre émané du trône
Remet entre tes bras Arzace à Babylone.
Que la reine en ces lieux, brillants de sa splendeur,
De son puissant génie imprime la grandeur!
Quel art a pu former ces enceintes profondes
Où l'Euphrate égaré porte en tribut ses ondes;
Ce temple, ces jardins dans les airs soutenus;
Ce vaste mausolée où repose Ninus?
Eternels monuments, moins admirables qu'elle!
C'est ici qu'à ses pieds Sémiramis m'appelle.
Les rois de l'Orient, loin d'elle prosternés,
N'ont point eu ces honneurs qui me sont destinés:
Je vais dans son éclat voir cette reine heureuse.

MITRANE.

La renommée, Arzace, est souvent bien trompeuse ;
Et peut-être avec moi bientôt vous gémirez
Quand vous verrez de près ce que vous admirez.

ARZACE.

Comment?

MITRANE.

Sémiramis, à ses douleurs livrée,
Seme ici les chagrins dont elle est dévorée:
L'horreur qui l'épouvante est dans tous les esprits.
Tantôt remplissant l'air de ses lugubres cris,
Tantôt morne, abattue, égarée, interdite,
De quelque dieu vengeur évitant la poursuite,
Elle tombe à genoux vers ces lieux retirés,
A la nuit, au silence, à la mort consacrés;
Séjour où nul mortel n'osa jamais descendre,
Où de Ninus, mon maître, on conserve la cendre.
Elle approche à pas lents, l'air sombre, intimidé,
Et se frappant le sein de ses pleurs inondé.
A travers les horreurs d'un silence farouche,
Les noms de fils, d'époux, échappent de sa bouche:
Elle invoque les dieux; mais les dieux irrités
Ont corrompu le cours de ses prospérités.

ARZACE.

Quelle est d'un tel état l'origine imprévue?

MITRANE.

L'effet en est affreux, la cause est inconnue.

ARZACE.

Et depuis quand les dieux l'accablent-ils ainsi?

MITRANE.

Depuis qu'elle ordonna que vous vinssiez ici.

ARZACE.

Moi?

MITRANE.

Vous: ce fut, seigneur, au milieu de ces fêtes,
Quand Babylone en feu célébrait vos conquêtes;

Lorsqu'on vit déployer ces drapeaux suspendus,
Monuments des états à vos armes rendus;
Lorsqu'avec tant d'éclat l'Euphrate vit paraître
Cette jeune Azéma, la niece de mon maître,
Ce pur sang de Bélus et de nos souverains,
Qu'aux Scythes ravisseurs ont arraché vos mains:
Ce trône a vu flétrir sa majesté suprême,
Dans des jours de triomphe, au sein du bonheur même.

ARZACE.

Azéma n'a point part à ce trouble odieux;
Un seul de ses regards adoucirait les dieux;
Azéma d'un malheur ne peut être la cause.
Mais de tout, cependant, Sémiramis dispose:
Son cœur en ces horreurs n'est pas toujours plongé?

MITRANE.

De ces chagrins mortels son esprit dégagé
Souvent reprend sa force et sa splendeur premiere.
J'y revois tous les traits de cette ame si fiere,
A qui les plus grands rois, sur la terre adorés,
Même par leurs flatteurs ne sont pas comparés.
Mais lorsque, succombant au mal qui la déchire,
Ses mains laissent flotter les rênes de l'empire,
Alors le fier Assur, ce satrape insolent,
Fait gémir le palais sous son joug accablant.
Ce secret de l'état, cette honte du trône,
N'ont point encor percé les murs de Babylone.
Ailleurs on nous envie, ici nous gémissons.

ARZACE.

Pour les faibles humains quelles hautes leçons!
Que par-tout le bonheur est mêlé d'amertume!
Qu'un trouble aussi cruel m'agite et me consume!
Privé de ce mortel, dont les yeux éclairés
Auraient conduit mes pas à la cour égarés,
Accusant le destin qui m'a ravi mon pere,
En proie aux passions d'un âge téméraire,
A mes vœux orgueilleux sans guide abandonné,

De quels écueils nouveaux je marche environné !

MITRANE.

J'ai pleuré comme vous ce vieillard vénérable;
Phradate m'était cher, et sa perte m'accable :
Hélas ! Ninus l'aimait; il lui donna son fils;
Ninias, notre espoir, à ses mains fut remis.
Un même jour ravit et le fils et le pere;
Il s'imposa dès-lors un exil volontaire;
Mais enfin son exil a fait votre grandeur.
Elevé près de lui dans les champs de l'honneur,
Vous avez à l'empire ajouté des provinces;
Et, placé par la gloire au rang des plus grands princes,
Vous êtes devenu l'ouvrage de vos mains.

ARZACE.

Je ne sais en ces lieux quels seront mes destins.
Aux plaines d'Arbazan quelques succès peut-être,
Quelques travaux heureux m'ont assez fait connaître;
Et quand Sémiramis, aux rives de l'Oxus,
Vint imposer des lois à cent peuples vaincus,
Elle laissa tomber de son char de victoire
Sur mon front jeune encore un rayon de sa gloire;
Mais souvent dans les camps un soldat honoré
Rampe à la cour des rois, et languit ignoré.
Mon pere, en expirant, me dit que ma fortune
Dépendait en ces lieux de la cause commune.
Il remit dans mes mains ces gages précieux,
Qu'il conserva toujours loin des profanes yeux :
Je dois les déposer dans les mains du grand-prêtre;
Lui seul doit en juger, lui seul doit les connaître;
Sur mon sort, en secret, je dois le consulter;
A Sémiramis même il peut me présenter.

MITRANE.

Rarement il l'approche; obscur et solitaire,
Renfermé dans les soins de son saint ministere,
Sans vaine ambition, sans crainte, sans détour,
On le voit dans son temple, et jamais à la cour.

Il n'a point affecté l'orgueil du rang suprême,
Ni placé sa tiare auprès du diadême ;
Moins il veut être grand, plus il est révéré.
Quelque accès m'est ouvert en ce séjour sacré ;
Je puis même, en secret, lui parler à cette heure.
Vous le verrez ici, non loin de sa demeure,
Avant qu'un jour plus grand vienne éclairer nos yeux.

SCENE II.

ARZACE.

Eh ! quelle est donc sur moi la volonté des dieux ?
Que me réservent-ils ? et d'où vient que mon pere
M'envoie, en expirant, au pied du sanctuaire,
Moi soldat, moi nourri dans l'horreur des combats,
Moi qu'enfin l'amour seul entraîne sur ses pas ?
Aux dieux des Chaldéens quel service ai-je à rendre ?
Mais quelle voix plaintive ici se fait entendre ?
(*on entend des gémissements sortir du fond du tombeau, où l'on suppose qu'ils sont entendus.*
Du fond de cette tombe un cri lugubre, affreux,
Sur mon front pâlissant fait dresser mes cheveux ;
De Ninus, m'a-t-on dit, l'ombre en ces lieux habite...
Les cris ont redoublé, mon ame est interdite.
Séjour sombre et sacré, mânes de ce grand roi,
Voix puissante des dieux, que voulez-vous de moi ?

SCENE III.

ARZACE, LE GRAND MAGE OROES, SUITE DE MAGES, MITRANE.

MITRANE, *au mage Oroès.*

Oui, seigneur, en vos mains Arzace ici doit rendre
Ces monuments secrets que vous semblez attendre.

ARZACE.

Du dieu des Chaldéens pontife redouté,

Permettez qu'un guerrier, à vos yeux présenté,
Apporte à vos genoux la volonté derniere
D'un pere à qui mes mains ont fermé la paupiere.
Vous daignâtes l'aimer.

OROÈS.

Jeune et brave mortel,
D'un dieu qui conduit tout le décret éternel
Vous amène à mes yeux plus que l'ordre d'un pere.
De Phradate à jamais la mémoire m'est chere;
Son fils me l'est encor plus que vous ne croyez.
Ces gages précieux, par son ordre envoyés,
Où sont-ils?

ARZACE.

Les voici.

(*Les esclaves donnent le coffre aux mages, qui le posent sur un autel.*)

OROÈS, *ouvrant le coffre, et se penchant avec respect et avec douleur.*

C'est donc vous que je touche,
Restes chers et sacrés, je vous vois, et ma bouche
Presse, avec des sanglots, ces tristes monuments
Qui, m'arrachant des pleurs, attestent mes serments!
Que l'on nous laisse seuls; allez: et vous, Mitrane,
De ce secret mystere écartez tout profane.

(*les mages se retirent.*)

Voici ce même sceau dont Ninus autrefois
Transmit aux nations l'empreinte de ses lois:
Je la vois, cette lettre à jamais effrayante,
Que, prête à se glacer, traça sa main mourante.
Adorez ce bandeau dont il fut couronné:
A venger son trépas ce fer est destiné,
Ce fer qui subjugua la Perse et la Médie,
Inutile instrument contre la perfidie,
Contre un poison trop sûr, dont les mortels apprêts...

ARZACE.

Ciel! que m'apprenez-vous?

OROÈS.

Ces horribles secrets
Sont encor demeurés dans une nuit profonde.
Du sein de ce sépulcre, inaccessible au monde,
Les mânes de Ninus et les dieux outragés
Ont élevé leurs voix, et ne sont point vengés.

ARZACE.

Jugez de quelle horreur j'ai dû sentir l'atteinte.
Ici même, et du fond de cette auguste enceinte,
D'affreux gémissements sont vers moi parvenus.

OROÈS.

Ces accents de la mort sont la voix de Ninus.

ARZACE.

Deux fois à mon oreille ils se sont fait entendre.

OROÈS.

Ils demandent vengeance.

ARZACE.

Il a droit de l'attendre.
Mais de qui?

OROÈS.

Les cruels dont les coupables mains
Du plus juste des rois ont privé les humains
Ont de leur trahison caché la trame impie;
Dans la nuit de la tombe elle est ensevelie.
Aisément des mortels ils ont séduit les yeux:
Mais on ne peut tromper l'œil vigilant des dieux:
Des plus obscurs complots il perce les abymes.

ARZACE.

Ah! si ma faible main pouvait punir ces crimes!
Je ne sais; mais l'aspect de ce fatal tombeau
Dans mes sens étonnés porte un trouble nouveau.
Ne puis-je y consulter ce roi qu'on y révere?

OROÈS.

Non: le ciel le défend; un oracle sévere
Nous interdit l'accès de ce séjour de pleurs
Habité par la mort et par des dieux vengeurs.

Attendez avec moi le jour de la justice:
Il est temps qu'il arrive, et que tout s'accomplisse.
Je n'en puis dire plus; des pervers éloigné,
Je leve en paix mes mains vers le ciel indigné.
Sur ce grand intérêt, qui peut-être vous touche,
Ce ciel, quand il lui plaît, ouvre et ferme ma bouche.
J'ai dit ce que j'ai dû; tremblez qu'en ces remparts
Une parole, un geste, un seul de vos regards,
Ne trahisse un secret que mon dieu vous confie.
Il y va de sa gloire, et du sort de l'Asie,
Il y va de vos jours. Vous, mages, approchez;
Que ces chers monuments sous l'autel soient cachés.
(*La grande porte du palais s'ouvre et se remplit de gardes. Assur paraît avec sa suite d'un autre côté.*)
Déja le palais s'ouvre; on entre chez la reine:
Vous voyez cet Assur, dont la grandeur hautaine
Traîne ici sur ses pas un peuple de flatteurs.
A qui, dieu tout-puissant, donnez-vous les grandeurs?
O monstre!

ARZACE.

Quoi, seigneur!

OROÈS.

Adieu. Quand la nuit sombre
Sur ces coupables murs viendra jeter son ombre,
Je pourrai vous parler en présence des dieux.
Redoutez-les, Arzace, ils ont sur vous les yeux.

SCENE IV.

ARZACE *sur le devant du théâtre, avec* MITRANE, *qui reste auprès de lui;* ASSUR *vers un des côtés, avec* CEDAR *et sa suite.*

ARZACE.

De tout ce qu'il m'a dit que mon ame est émue!
Quels crimes! quelle cour! et qu'elle est peu connue!

Quoi ! Ninus, quoi ! mon maître est mort empoisonné !
Et je ne vois que trop qu'Assur est soupçonné.

MITRANE, *approchant d'Arzace.*

Des rois de Babylone Assur tient sa naissance ;
Sa fière autorité veut de la déférence :
La reine le ménage, ou craint de l'offenser ;
Et l'on peut, sans rougir, devant lui s'abaisser.

ARZACE.

Devant lui ?

ASSUR, *dans l'enfoncement, à Cédar.*

Me trompé-je ? Arzace à Babylone !
Sans mon ordre ! qui ? lui ! tant d'audace m'étonne.

ARZACE.

Quel orgueil !

ASSUR.

Approchez : quels intérêts nouveaux
Vous font abandonner vos camps et vos drapeaux ?
Des rives de l'Oxus quel sujet vous amène ?

ARZACE.

Mes services, seigneur, et l'ordre de la reine.

ASSUR.

Quoi ! la reine vous mande ?

ARZACE.

Oui.

ASSUR.

Mais savez-vous bien
Que pour avoir son ordre on demande le mien ?

ARZACE.

Je l'ignorais, seigneur, et j'aurais pensé même
Blesser, en le croyant, l'honneur du diadème.
Pardonnez, un soldat est mauvais courtisan.
Nourri dans la Scythie, aux plaines d'Arbazan,
J'ai pu servir la cour, et non pas la connaître.

ASSUR.

L'âge, le temps, les lieux, vous l'apprendront peut-être ;

Mais ici par moi seul au pied du trône admis
Que venez-vous chercher près de Sémiramis?

ARZACE.

J'ose lui demander le prix de mon courage,
L'honneur de la servir.

ASSUR.

Vous osez davantage.
Vous ne m'expliquez pas vos vœux présomptueux;
Je sais pour Azéma vos desseins et vos feux.

ARZACE.

Je l'adore, sans doute, et son cœur où j'aspire
Est d'un prix à mes yeux au-dessus de l'empire:
Et mes profonds respects, mon amour...

ASSUR.

Arrêtez.
Vous ne connaissez pas à qui vous insultez.
Qui, vous! associer la race d'un Sarmate
Au sang des demi-dieux du Tigre et de l'Euphrate?
Je veux bien par pitié vous donner un avis:
Si vous osez porter jusqu'à Sémiramis
L'injurieux aveu que vous osez me faire,
Vous m'avez entendu, frémissez, téméraire:
Mes droits impunément ne sont pas offensés.

ARZACE.

J'y cours de ce pas même, et vous m'enhardissez:
C'est l'effet que sur moi fit toujours la menace.
Quels que soient en ces lieux les droits de votre place,
Vous n'avez pas celui d'outrager un soldat
Qui servit et la reine, et vous-même, et l'état.
Je vous parais hardi; mon feu peut vous déplaire:
Mais vous me paraissez cent fois plus téméraire,
Vous qui, sous votre joug prétendant m'accabler,
Vous croyez assez grand pour me faire trembler.

ASSUR.

Pour vous punir peut-être; et je vais vous apprendre
Quel prix de tant d'audace un sujet doit attendre.

ARZACE.

Tous deux nous l'apprendrons.

SCENE V.

SEMIRAMIS *paraît dans le fond, appuyée sur ses femmes;* OTANE, *son confident, va au-devant d'Assur.* ASSUR, ARZACE, MITRANE.

OTANE.

Seigneur, quittez ces lieux.
La reine en ce moment se cache à tous les yeux ;
Respectez les douleurs de son ame éperdue.
Dieux, retirez la main sur sa tête étendue.

ARZACE.

Que je la plains !

ASSUR, *à l'un des siens.*

Sortons ; et, sans plus consulter,
De ce trouble inouï songeons à profiter.

(*Sémiramis avance sur la scene.*)

OTANE, *revenant à Sémiramis.*

O reine, rappelez votre force premiere ;
Que vos yeux, sans horreur, s'ouvrent à la lumiere.

SÉMIRAMIS.

O voiles de la mort, quand viendrez-vous couvrir
Mes yeux remplis de pleurs, et lassés de s'ouvrir !
(*elle marche éperdue sur la scene, croyant voir l'ombre de Ninus.*)
Abymes, fermez-vous ; fantôme horrible, arrête :
Frappe, ou cesse à la fin de menacer ma tête.
Arzace est-il venu ?

OTANE.

Madame, en cette cour,
Arzace auprès du temple a devancé le jour.

SÉMIRAMIS.

Cette voix formidable, infernale, ou céleste,
Qui dans l'ombre des nuits pousse un cri si funeste,

M'avertit que le jour qu'Arzace doit venir
Mes doulonreux tourments seront prêts à finir.

OTANE.

An sein de ces horreurs goûtez donc quelque joie :
Espérez dans ces dieux dont le bras se déploie.

SÉMIRAMIS.

Arzace est dans ma cour!... Ah! je sens qu'à son nom
L'horrenr de mon forfait tronble moins ma raison.

OTANE.

Perdez-en pour jamais l'importnne mémoire ;
Qne de Sémiramis les beaux jonrs pleins de gloire
Effacent ce moment heurenx ou malheureux
Qui d'nn fatal hymen brisa le joug affrenx.
Ninns en vons chassant de son lit et du trône,
En vous perdant, madame, eût perdu Babylone.
Pour le bien des mortels vous prévîntes ses coups ;
Babylone et la terre avaient besoin de vous :
Et quinze ans de vertus et de travaux utiles,
Les arides déserts par vous rendus fertiles,
Les sauvages humains soumis au frein des lois,
Les arts dans nos cités naissant à votre voix,
Ces hardis monuments que l'nnivers admire,
Les acclamations de ce puissant empire,
Sont autant de témoins, dont le cri glorieux
A déposé pour vous au tribunal des dieux.
Enfin, si leur jnstice emportait la balance,
Si la mort de Ninns excitait leur vengeance,
D'où vient qu'Assnr ici brave en paix leur courroux?
Assur fut en effet plus conpable qne vous ;
Sa main, qui prépara le breuvage homicide,
Ne tremble point pourtant, et rien ne l'intimide.

SÉMIRAMIS.

Nos destins, nos devoirs étaient trop différents ;
Plus les nœuds sont sacrés, plus les crimes sont grands.
J'étais épouse, Otane, et je suis sans excuse ;
Devant les dieux vengeurs mon désespoir m'accuse.

J'avais cru que ces dieux justement offensés,
En m'arrachant mon fils, m'avaient punie assez;
Que tant d'heureux travaux rendaient mon diadême,
Ainsi qu'au monde entier, respectable au ciel même.
Mais depuis quelques mois ce spectre furieux
Vient affliger mon cœur, mon oreille, mes yeux.
Je me traîne à la tombe, où je ne puis descendre;
J'y révère de loin cette fatale cendre;
Je l'invoque en tremblant: des sons, des cris affreux,
De longs gémissements répondent à mes vœux.
D'un grand évènement je me vois avertie,
Et peut-être il est temps que le crime s'expie.

OTANE.

Mais est-il assuré que ce spectre fatal
Soit en effet sorti du séjour infernal?
Souvent de ses erreurs notre ame est obsédée;
De son ouvrage même elle est intimidée,
Croit voir ce qu'elle craint, et, dans l'horreur des nuits,
Voit enfin les objets qu'elle-même a produits.

SÉMIRAMIS.

Je l'ai vu; ce n'est point une erreur passagere
Qu'enfante du sommeil la vapeur mensongere;
Le sommeil, à mes yeux refusant ses douceurs,
N'a point sur mes esprits répandu ses erreurs.
Je veillais, je pensais au sort qui me menace,
Lorsqu'au bord de mon lit j'entends nommer Arzace.
Ce nom me rassurait: tu sais quel est mon cœur;
Assur depuis un temps l'a pénétré d'horreur.
Je frémis quand il faut ménager mon complice:
Rougir devant ses yeux est mon premier supplice;
Et je déteste en lui cet avantage affreux,
Que lui donne un forfait qui nous unit tous deux.
Je voudrais... mais faut-il, dans l'état qui m'opprime,
Par un crime nouveau punir sur lui mon crime?
Je demandais Arzace, afin de l'opposer
Au complice odieux qui pense m'imposer;

Je m'occupais d'Arzace, et j'étais moins troublée.
Dans ces moments de paix, qui m'avaient consolée,
Ce ministre de mort a reparu soudain
Tout dégouttant de sang, et le glaive à la main:
Je crois le voir encor, je crois encor l'entendre.
Vient-il pour me punir? vient-il pour me défendre?
Arzace au moment même arrivait dans ma cour;
Le ciel à mon repos a réservé ce jour:
Cependant tout en proie au trouble qui me tue,
La paix ne rentre point dans mon ame abattne.
Je passe à tout moment de l'espoir à l'effroi.
Le fardeau de la vie est trop pesant pour moi.
Mon trône m'importune, et ma gloire passée
N'est qu'un nouveau tonrment de ma triste pensée.
J'ai nourri mes chagrins sans les manifester;
Ma ·eur m'a fait rongir. J'ai craint de consulter
Ce mage révéré qne chérit Babylone,
D'avilir devant lui la majesté du trône,
De montrer une fois en présence du ciel
Sémiramis tremblante aux regards d'un mortel.
Mais j'ai fait en secret, moins fiere ou plus hardie,
Consulter Jupiter anx sables de Libye,
Comme si, loin de nons, le dien de l'univers
N'eût mis la vérité qu'au fond de ces déserts;
Le dien qui s'est caché dans cette sombre enceinte
A reçu dès long-temps mon hommage et ma crainte;
J'ai comblé ses autels et de dons et d'encens.
Répare-t-on le crime, hélas, par des présents?
De Memphis aujourd'hui j'attends une réponse.

SCENE VI.

SEMIRAMIS, OTANE, MITRANE.

MITRANE.

Aux portes du palais en secret on annonce
Un prêtre de l'Egypte, arrivé de Memphis.

SÉMIRAMIS.

Je verrai donc mes maux ou comblés ou finis.
Allons; cachons sur-tout au reste de l'empire
Le trouble humiliant dont l'horreur me déchire;
Et qu'Arzace, à l'instant à mon ordre rendu,
Puisse apporter le calme à ce cœur éperdu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ARZACE, AZEMA.

AZÉMA.

ARZACE, écoutez-moi; cet empire indomté
Vous doit son nouveau lustre, et moi, ma liberté.
Quand les Scythes vaincus, réparant leurs défaites,
S'élancerent sur nous de leurs vastes retraites,
Quand mon pere en tombant me laissa dans leurs fers,
Vous seul, portant la foudre au fond de leurs déserts,
Brisâtes mes liens, remplites ma vengeance.
Je vous dois tout; mon cœur en est la récompense:
Je ne serai qu'à vous. Mais notre amour nous perd.
Votre cœur généreux, trop simple et trop ouvert,
A cru qu'en cette cour, ainsi qu'en votre armée,
Suivi de vos exploits et de la renommée,
Vous pouviez déployer, sincere impunément,
La fierté d'un héros, et le cœur d'un amant.
Vous outragez Assur, vous devez le connaître;
Vous ne pouvez le perdre, il menace, il est maître;
Il abuse en ces lieux de son pouvoir fatal;
Il est inexorable... il est votre rival.

ARZACE.

Il vous aime! qui? lui!

AZÉMA.

Ce cœur sombre et farouche,
Qui hait toute vertu, qu'aucun charme ne touche,
Ambitieux esclave, et tyran tour à tour,

S'est-il flatté de plaire, et connaît-il l'amour?
Des rois assyriens comme lui descendue,
Et plus près de ce trône, où je suis attendue,
Il pense, en m'immolant à ses secrets desseins,
Appuyer de mes droits ses droits trop incertains.
Pour moi, si Ninias, à qui, dès sa naissance,
Ninus m'avait donnée aux jours de mon enfance;
Si l'héritier du sceptre à moi seule promis
Voyait encor le jour près de Sémiramis;
S'il me donnait son cœur avec le rang suprême,
J'en atteste l'amour, j'en jure par vous-même,
Ninias me verrait préférer aujourd'hui
Un exil avec vous, à ce trône avec lui.
Les campagnes du Scythe, et ses climats stériles,
Pleins de votre grand nom, sont d'assez doux asyles;
Le sein de ces déserts, où naquit notre amour,
Est pour moi Babylone, et deviendra ma cour.
Peut-être l'ennemi que cet amour outrage
A ce doux châtiment ne borne point sa rage.
J'ai démêlé son ame, et j'en vois la noirceur;
Le crime, on je me trompe, étonne peu son cœur.
Votre gloire déjà lui fait assez d'ombrage;
Il vous craint, il vous hait.

ARZACE.

Je le hais davantage;
Mais je ne le crains pas, étant aimé de vous.
Conservez vos bontés, je brave son courroux.
La reine entre nous deux tient au moins la balance.
Je me suis vu d'abord admis en sa présence;
Elle m'a fait sentir, à ce premier accueil,
Autant d'humanité qu'Assur avait d'orgueil;
Et relevant mon front, prosterné vers son trône,
M'a vingt fois appelé l'appui de Babylone.
Je m'entendais flatter de cette auguste voix
Dont tant de souverains ont adoré les lois;
Je la voyais franchir cet immense intervalle

Qu'a mis entre elle et moi la majesté royale :
Que j'en étais touché ! qu'elle était à mes yeux
La mortelle, après vous, la plus semblable aux dieux !

AZÉMA.

Si la reine est pour nous, Assur en vain menace ;
Je ne crains rien.

ARZACE.

J'allais, plein d'une noble audace,
Mettre à ses pieds mes vœux jusqu'à vous élevés,
Qui révoltent Assur, et que vous approuvez.
Un prêtre de l'Egypte approche au moment même,
Des oracles d'Ammon portant l'ordre suprême.
Elle ouvre le billet d'une tremblante main,
Fixe les yeux sur moi, les détourne soudain,
Laisse couler des pleurs, interdite, éperdue,
Me regarde, soupire, et s'échappe à ma vue.
On dit qu'au désespoir son grand cœur est réduit,
Que la terreur l'accable, et qu'un dieu la poursuit.
Je m'attendris sur elle ; et je ne puis comprendre
Qu'après plus de quinze ans, soigneux de la défendre,
Le ciel la persécute, et paraisse outragé.
Qu'a-t-elle fait aux dieux ? d'où vient qu'ils ont changé ?

AZÉMA.

On ne parle en effet que d'augures funestes,
De mânes en courroux, de vengeances célestes.
Sémiramis troublée a semblé quelques jours
Des soins de son empire abandonner le cours ;
Et j'ai tremblé qu'Assur, en ces jours de tristesse,
Du palais effrayé n'accablât la faiblesse.
Mais la reine a paru, tout s'est calmé soudain ;
Tout a senti le poids du pouvoir souverain.
Si déja de la cour mes yeux ont quelque usage,
La reine hait Assur, l'observe, le ménage :
Ils se craignent l'un l'autre ; et, tout près d'éclater,
Quelque intérêt secret semble les arrêter.

J'ai vu Sémiramis à son nom courroucée ;
La rougeur de son front trahissait sa pensée ;
Son cœnr paraissait plein d'nn long ressentiment :
Mais souvent à la cour tout change en un moment.
Retournez, et parlez.

ARZACE.

J'obéis ; mais j'ignore
Si je puis à son trône être introduit encore.

AZÉMA.

Ma voix secondera mes vœux et votre espoir ;
Je fais de vous aimer ma gloire et mon devoir.
Que de Sémiramis on adore l'empire,
Que l'Orient vaincu la respecte et l'admire,
Dans mon triomphe henrenx j'envierai pen les siens.
Le monde est à ses pieds, mais Arzace est aux miens.
Allez. Assur parait.

ARZACE.

Qui ? ce traître ? à sa vne
D'une invincible horreur je sens mon ame émue.

SCENE II.

ASSUR, CEDAR, ARZACE, AZEMA.

ASSUR, *à Cédar.*

Va, dis-je, et vois enfin si les temps sont venns
De lui porter des conps trop long-temps retenus.
(*Cédar sort.*)
Quoi ! je le vois encore ! il brave encor ma haine !

ARZACE.

Vous voyez un snjet protégé par sa reine.

ASSUR.

Elle a daigné vons voir ; mais vous a-t-elle appris
De l'orgueil d'nn sujet quel est le digne prix ?
Savez-vons qu'Azéma, la fille de vos maîtres,
Ne doit unir son sang qu'au sang de ses ancêtres ?
Et que de Ninias épouse en son bercean...

ARZACE.

Je sais que Ninias, seigneur, est au tombeau,
Que son pere avec lui mourut d'un coup funeste ;
Il me suffit.

ASSUR.

Eh bien, apprenez donc le reste.
Sachez que de Ninus le droit m'est assuré,
Qu'entre son trône et moi je ne vois qu'un degré ;
Que la reine m'écoute, et souvent sacrifie
A mes justes conseils un sujet qui s'oublie ;
Et que tous vos respects ne pourront effacer
Les téméraires vœux qui m'osaient offenser.

ARZACE.

Instruit à respecter le sang qui vous fit naître,
Sans redouter en vous l'autorité d'un maître,
Je sais ce qu'on vous doit, sur-tout en ces climats,
Et je m'en souviendrais, si vous n'en parliez pas.
Vos aïeux, dont Bélus a fondé la noblesse,
Sont votre premier droit au cœur de la princesse ;
Vos intérêts présents, le soin de l'avenir,
Le besoin de l'état, tout semble vous unir.
Moi, contre tant de droits, qu'il me faut reconnaître,
J'ose en opposer un qui les vaut tous peut-être :
J'aime ; et j'ajouterais, seigneur, que mon secours
A vengé ses malheurs, a défendu ses jours,
A soutenu ce trône où son destin l'appelle,
Si j'osais, comme vous, me vanter devant elle.
Je vais remplir son ordre à mon zele commis ;
Je n'en reçois que d'elle, et de Sémiramis.
L'état peut quelque jour être en votre puissance ;
Le ciel donne souvent des rois dans sa vengeance :
Mais il vous trompe au moins dans l'un de vos projets,
Si vous comptez Arzace au rang de vos sujets.

ASSUR.

Tu combles la mesure, et tu cours à ta perte.

SCENE III.

ASSUR, AZEMA.

ASSUR.

Madame, son audace est trop long-temps soufferte.
Mais puis-je en liberté m'expliquer avec vous
Sur un sujet plus noble et plus digne de nous?

AZÉMA.

En est-il? mais parlez.

ASSUR.

Bientôt l'Asie entiere
Sous vos pas et les miens ouvre une autre carriere:
Les faibles intérêts doivent peu nous frapper;
L'univers nous appelle, et va nous occuper.
Sémiramis n'est plus que l'ombre d'elle-même;
Le ciel semble abaisser cette grandeur suprême:
Cet astre si brillant, si long-temps respecté,
Penche vers son déclin, sans force et sans clarté.
On le voit, on murmure, et déja Babylone
Demande à haute voix un héritier du trône.
Ce mot en dit assez; vous connaissez mes droits:
Ce n'est point à l'amour à nous donner des rois.
Non qu'à tant de beautés mon ame inaccessible
Se fasse une vertu de paraître insensible;
Mais pour vous et pour moi j'aurais trop à rougir
Si le sort de l'état dépendait d'un soupir;
Un sentiment plus digne et de l'un et de l'autre
Doit gouverner mon sort, et commander au vôtre.
Vos aïeux sont les miens, et nous les trahissons,
Nous perdons l'univers, si nous nous divisons.
Je puis vous étonner; cet austere langage
Effarouche aisément les graces de votre âge;
Mais je parle aux héros, aux rois dont vous sortez,
A tous ces demi-dieux que vous représentez.

Long-temps, foulant aux pieds leur grandeur et leur cendre,
Usurpant un pouvoir où nous devons prétendre,
Donnant aux nations ou des lois, ou des fers,
Une femme imposa silence à l'univers.
De sa grandeur qui tombe affermissez l'ouvrage;
Elle eut votre beauté, possédez son courage.
L'amour à vos genoux ne doit se présenter
Que pour vous rendre un sceptre, et non pour vous l'ôter.
C'est ma main qui vous l'offre, et du moins je me flatte
Que vous n'immolez pas à l'amour d'un Sarmate
La majesté d'un nom qu'il vous faut respecter,
Et le trône du monde où vous devez monter.

AZÉMA.

Reposez-vous sur moi, sans insulter Arzace,
Du soin de maintenir la splendeur de ma race.
Je défendrai sur-tout, quand il en sera temps,
Les droits que m'ont transmis les rois dont je descends.
Je connais nos aïeux; mais après tout j'ignore
Si parmi ces héros, que l'Assyrie adore,
Il en est un plus grand, plus chéri des humains,
Que ce même Sarmate, objet de vos dédains,
Aux vertus, croyez-moi, rendez plus de justice.
Pour moi, quand il faudra que l'hymen m'asservisse,
C'est à Sémiramis à faire mes destins;
Et j'attendrai, seigneur, un maître de ses mains.
J'écoute peu ces bruits que le peuple répete,
Echos tumultueux d'une voix plus secrete.
J'ignore si vos chefs, aux révoltes poussés,
De servir une femme en secret sont lassés;
Je les vois à ses pieds baisser leur tête altiere;
Ils peuvent murmurer, mais c'est dans la poussiere.
Les dieux, dit-on, sur elle ont étendu leur bras:

J'ignore son offense, et je ne pense pas,
Si le ciel a parlé, seigneur, qu'il vous choisisse
Pour annoncer son ordre, et servir sa justice.
Elle regne en un mot. Et vous qui gouvernez,
Vous prenez à ses pieds les lois que vous donnez;
Je ne connais ici que son pouvoir suprême:
Ma gloire est d'obéir; obéissez de même.

SCENE IV.

ASSUR, CEDAR.

ASSUR.

Obéir! ah! ce mot fait trop rougir mon front;
J'en ai trop dévoré l'insupportable affront.
Parle, as-tu réussi? Ces semences de haine,
Que nos soins en secret cultivaient avec peine,
Pourront-elles porter au gré de ma fureur
Les fruits que j'en attends de discorde et d'horreur?

CÉDAR.

J'ose espérer beaucoup. Le peuple enfin commence
A sortir du respect, et de ce long silence
Où le nom, les exploits, l'art de Sémiramis,
Ont enchaîné les cœurs étonnés et soumis.
On veut un successeur au trône d'Assyrie;
Et quiconque, seigneur, aime encor la patrie,
Ou qui, gagné par moi, se vante de l'aimer,
Dit qu'il nous faut un maître, et qu'il faut vous nommer.

ASSUR.

Chagrins toujours cuisants! honte toujours nouvelle!
Quoi! ma gloire, mon rang, mon destin dépend d'elle!
Quoi! j'aurais fait mourir et Ninus et son fils,
Pour ramper le premier devant Sémiramis,
Pour languir, dans l'éclat d'une illustre disgrace,
Près du trône du monde à la seconde place!
La reine se bornait à la mort d'un époux;

Mais j'étendis plus loin ma fureur et mes coups :
Ninias, en secret privé de la lumiere,
Du trône où j'aspirais m'entr'ouvrait la barriere,
Quand sa puissante main la ferma sous mes pas.
C'est en vain que, flattant l'orgueil de ses appas,
J'avais cru chaque jour prendre sur sa jeunesse
Cet heureux ascendant que les soins, la souplesse,
L'attention, le temps, savent si bien donner
Sur un cœur sans dessein, facile à gouverner.
Je connus mal cette ame inflexible et profonde;
Rien ne la put toucher que l'empire du monde.
Elle en parut trop digne, il le faut avouer:
Je suis dans mes fureurs contraint à la louer.
Je la vis retenir dans ses mains assurées
De l'état chancelant les rênes égarées,
Appaiser le murmure, étouffer les complots,
Gouverner en monarque, et combattre en héros.
Je la vis captiver et le peuple et l'armée.
Ce grand art d'imposer même à la renommée
Fut l'art qui sous son joug enchaîna les esprits:
L'univers à ses pieds demeure encor surpris.
Que dis-je? sa beauté, ce flatteur avantage,
Fit adorer les lois qu'imposa son courage;
Et, quand dans mon dépit j'ai voulu conspirer,
Mes amis consternés n'ont su que l'admirer.

CÉDAR.

Ce charme se dissipe, et ce pouvoir chancelle;
Son génie égaré semble s'éloigner d'elle.
Un vain remords la trouble; et sa crédulité
A depuis quelque temps en secret consulté
Ces oracles menteurs d'un temple méprisable,
Que les fourbes d'Egypte ont rendu vénérable.
Son encens et ses vœux fatiguent les autels;
Elle devient semblable au reste des mortels:
Elle a connu la crainte.

ASSUR.

Accablons sa faiblesse.
Je ne puis m'élever qu'autant qu'elle s'abaisse.
De Babylone au moins j'ai fait parler la voix:
Sémiramis enfin va céder une fois.
Ce premier coup porté, sa ruine est certaine.
Me donner Azéma, c'est cesser d'être reine;
Oser me refuser, souleve ses états;
Et de tons les côtés le piege est sous ses pas.
Mais peut-être, après tout, quand je crois la surprendre,
J'ai lassé ma fortune à force de l'attendre.

CÉDAR.

Si la reine vous cede et nomme un héritier,
Assur de son destin peut-il se défier?
De vous et d'Azéma l'union desirée
Rejoindra de nos rois la tige séparée.
Tout vous porte à l'empire, et tout parle pour vous.

ASSUR.

Pour Azéma sans doute il n'est point d'autre époux.
Mais pourquoi de si loin faire venir Arzace?
Elle a favorisé son insolente audace.
Tout prêt à le punir, je me vois retenu
Par cette même main dont il est soutenu.
Prince, mais sans sujets, ministre et sans puissance,
Environné d'honneurs, et dans la dépendance,
Tout m'afflige, une amante, un jeune audacieux,
Des prêtres consultés, qui font parler leurs dieux,
Sémiramis enfin tonjours en défiance,
Qui me ménage à peine, et qui craint ma présence!
Nous verrons si l'ingrate avec impunité
Ose pousser à bout un complice irrité.

(*il veut sortir.*)

SCENE V.

ASSUR, OTANE, CEDAR.

OTANE.

Seigneur, Sémiramis vous ordonne d'attendre;
Elle veut en secret vous voir et vous entendre,
Et de cet entretien qu'aucun ne soit témoin.

ASSUR.

A ses ordres sacrés j'obéis avec soin,
Otane, et j'attendrai sa volonté suprême.

SCENE VI.

ASSUR, CEDAR.

ASSUR.

Eh! d'où peut donc venir ce changement extrême?
Depuis près de trois mois, je lui semble odieux,
Mon aspect importun lui fait baisser les yeux,
Toujours quelque témoin nous voit et nous écoute.
De nos froids entretiens, qui lui pesent sans doute,
Ses soudaines frayeurs interrompent le cours;
Son silence souvent répond à mes discours.
Que veut-elle me dire? ou que veut-elle apprendre?
Elle avance vers nous; c'est elle. Va m'attendre.

SCENE VII.

SEMIRAMIS, ASSUR.

SÉMIRAMIS.

Seigneur, il faut enfin que je vous ouvre un cœur
Qui long-temps devant vous dévora sa douleur.
J'ai gouverné l'Asie, et peut-être avec gloire;
Peut-être Babylone, honorant ma mémoire,
Mettra Sémiramis à côté des grands rois.
Vos mains de mon empire ont soutenu le poids.

Par-tout victorieuse, absolue, adorée,
De l'encens des humains je vivais enivrée:
Tranquille, j'oubliai, sans crainte et sans ennuis,
Quel degré m'éleva dans ce rang où je suis.
Des dieux dans mon bonheur j'oubliai la justice;
Elle parle, je cede: et ce grand édifice,
Que je crus à l'abri des outrages du temps,
Veut être raffermi jusqu'en ses fondements.

ASSUR.

Madame, c'est à vous d'achever votre ouvrage,
De commander au temps, de prévoir son outrage.
Qui pourrait obscurcir des jours si glorieux?
Quand la terre obéit, que craignez-vous des dieux?

SÉMIRAMIS.

La cendre de Ninus repose en cette enceinte,
Et vous me demandez le sujet de ma crainte?
Vous!

ASSUR.

Je vous avouerai que je suis indigné
Qu'on se souvienne encor si Ninus a régné.
Craint-on après quinze ans ses mânes en colere?
Ils se seraient vengés, s'ils avaient pu le faire.
D'un éternel oubli ne tirez point les morts.
Je suis épouvanté, mais c'est de vos remords.
Ah! ne consultez point d'oracles inutiles:
C'est par la fermeté qu'on rend les dieux faciles.
Ce fantôme inoui qui paraît en ce jour,
Qui naquit de la crainte et l'enfante à son tour,
Peut-il vous effrayer par tous ses vains prestiges?
Pour qui ne les craint point il n'est point de prodiges;
Ils sont l'appât grossier des peuples ignorants,
L'invention du fourbe, et le mépris des grands.
Mais si quelque intérêt plus noble et plus solide
Eclaire votre esprit qu'un vain trouble intimide,
S'il vous faut de Bélus éterniser le sang,
Si la jeune Azéma prétend à ce haut rang....

SÉMIRAMIS.

Je viens vous en parler. Ammon et Babylone
Demandent sans détour un héritier du trône.
Il faut qne de mon sceptre on partage le faix;
Et le penple et les dieux vont être satisfaits.
Vous le savez assez, mon superbe courage
S'était fait une loi de régner sans partage:
Je tins sur mon hymen l'univers en suspens;
Et quand la voix du penple, à la fleur de mes ans,
Cette voix qn'aujourd'hui le ciel même seconde,
Me pressait de donner des souverains au monde;
Si quelqu'un put prétendre au nom de mon époux,
Cet honneur, je le sais, n'appartenait qu'à vous;
Vous deviez l'espérer: mais vous pûtes connaître
Combien Sémiramis craignait d'avoir un maître.
Je vous fis, sans former un lien si fatal,
Le second de la terre, et non pas mon égal.
C'était assez, seigneur; et j'ai l'orgueil de croire
Qne ce rang anrait pu suffire à votre gloire.
Le ciel me parle enfin; j'obéis à sa voix:
Ecoutez son oracle et recevez mes lois.
« Babylone doit prendre nne face nouvelle,
« Quand d'un second hymen allumant le flambeau;
« Mere trop malheureuse, épouse trop cruelle,
« Tu calmeras Ninus an fond de son tombeau. »
C'est ainsi qne des dieux l'ordre éternel s'explique.
Je connais vos desseins et votre politique;
Vous vonlez dans l'état vous former un parti;
Vous m'opposez le sang dont vous êtes sorti.
De vous et d'Azéma mon successeur peut naître;
Vous brignez cet hymen, elle y prétend peut-être.
Mais moi, je ne veux pas que vos droits et les siens,
Ensemble confondus, s'arment contre les miens:
Telle est ma volonté, constante, irrévocable.
C'est à vous de juger si le dieu qui m'accable
A laissé quelque force à mes sens interdits,

Si vous reconnaissez encor Sémiramis,
Si je puis soutenir la majesté du trône.
Je vais donner, seigneur, un maître à Babylone.
Mais soit qu'un si grand choix honore un autre ou
vous,
Je serai souveraine en prenant un époux.
Assemblez seulement les princes et les mages;
Qu'ils viennent à ma voix joindre ici leurs suffrages;
Le don de mon empire et de ma liberté
Est l'acte le plus grand de mon autorité;
Loin de le prévenir, qu'on l'attende en silence.
Le ciel à ce grand jour attache sa clémence;
Tout m'annonce des dieux qui daignent se calmer;
Mais c'est le repentir qui doit les désarmer.
Croyez-moi; les remords, à vos yeux méprisables,
Sont la seule vertu qui reste à des coupables.
Je vous parais timide et faible; désormais
Connaissez la faiblesse, elle est dans les forfaits.
Cette crainte n'est pas honteuse au diadême;
Elle convient aux rois, et sur-tout à vous-même:
Et je vous apprendrai qu'on peut, sans s'avilir,
S'abaisser sous les dieux, les craindre, et les servir.

SCENE VIII.

ASSUR.

Quels discours étonnants! quels projets! quel lan-
gage!
Est-ce crainte, artifice, ou faiblesse, ou courage?
Prétend-elle, en cédant, raffermir ses destins?
Et s'unit-elle à moi pour tromper mes desseins?
A l'hymen d'Azéma je ne dois point prétendre!
C'est m'assurer du sien que je dois seul attendre.
Ce que n'ont pu mes soins et nos communs forfaits,
L'hommage dont jadis je flattai ses attraits,

Mes brigues, mon dépit, la crainte de sa chûte,
Un oracle d'Égypte, un songe l'exécute!
Quel pouvoir inconnu gouverne les humains!
Que de faibles ressorts font d'illustres destins!
Doutons encor de tout; voyons encor la reine.
Sa résolution me paraît trop soudaine;
Trop de soins à mes yeux paraissent l'occuper:
Et qui change aisément est faible, ou veut tromper.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente un cabinet du palais.

SCENE I.

SEMIRAMIS, OTANE.

SÉMIRAMIS.

OTANE, qui l'eût cru, que les dieux en colere
Me tendaient en effet une main salutaire,
Qu'ils ne m'épouvantaient que pour se désarmer?
Ils ont ouvert l'abyme, et l'ont daigné fermer:
C'est la foudre à la main qu'ils m'ont donné ma grace;
Ils ont changé mon sort, ils ont conduit Arzace;
Ils veulent mon hymen; ils veulent expier,
Par ce lien nouveau, les crimes du premier.
Non, je ne doute plus que des cœurs ils disposent:
Le mien vole au-devant de la loi qu'ils m'imposent.
Arzace, c'en est fait, je me rends, et je voi
Que tu devais régner sur le monde et sur moi.

OTANE.

Arzace! lui?

SÉMIRAMIS.

Tu sais qu'aux plaines de Scythie,
Quand je vengeais la Perse et subjuguais l'Asie,
Ce héros (sous son pere il combattait alors),
Ce héros, entouré de captifs et de morts,
M'offrit en rougissant, de ses mains triomphantes,
Des ennemis vaincus les dépouilles sanglantes.

A son premier aspect tout mon cœur étonné
Par un pouvoir secret se sentit entraîné;
Je n'en pus affaiblir le charme inconcevable;
Le reste des mortels me sembla méprisable.
Assur, qui m'observait, ne fut que trop jaloux;
Dès-lors le nom d'Arzace aigrissait son courroux:
Mais l'image d'Arzace occupa ma pensée,
Avant que de nos dieux la main me l'eût tracée,
Avant que cette voix qui commande à mon cœur
Me désignât Arzace, et nommât mon vainqueur.

OTANE.

C'est beaucoup abaisser ce superbe courage
Qui des maîtres du Gange a dédaigné l'hommage,
Qui, n'écoutant jamais de faibles sentiments,
Veut des rois pour sujets, et non pas pour amants.
Vous avez méprisé jusqu'à la beauté même,
Dont l'empire accroissait votre empire suprême;
Et vos yeux sur la terre exerçaient leur pouvoir,
Sans que vous daignassiez vous en appercevoir.
Quoi! de l'amour enfin connaissez-vous les charmes?
Et pouvez-vous passer de ces sombres alarmes
Au tendre sentiment qui vous parle aujourd'hui?

SÉMIRAMIS.

Non, ce n'est point l'amour qui m'entraîne vers lui;
Mon ame par les yeux ne peut être vaincue:
Ne crois pas qu'à ce point de mon rang descendue,
Ecoutant dans mon trouble un charme suborneur,
Je donne à la beauté le prix de la valeur;
Je crois sentir du moins de plus nobles tendresses.
Malheureuse! est-ce à moi d'éprouver des faiblesses,
De connaître l'amour et ses fatales lois!
Otane, que veux-tu? je fus mere autrefois;
Mes malheureuses mains à peine cultiverent
Ce fruit d'un triste hymen que les dieux m'enleverent.
Seule, en proie aux chagrins qui venaient m'alarmer,
N'ayant autour de moi rien que je pusse aimer,

Sentant ce vide affreux de ma grandeur suprême,
M'arrachant à ma cour et m'évitant moi-même,
J'ai cherché le repos dans ces grands monuments,
D'une ame qui se fuit trompeurs amusements.
Le repos m'échappait; je sens que je le trouve:
Je m'étonne en secret du charme que j'éprouve;
Arzace me tient lieu d'un époux et d'un fils,
Et de tous mes travaux, et du monde soumis.
Que je vous dois d'encens, ô puissance céleste,
Qui, me forçant de prendre un joug jadis funeste,
Me préparez au nœud que j'avais abhorré,
En m'embrasant d'un feu par vous-même inspiré!

OTANE.

Mais vous avez prévu la douleur et la rage
Dont va frémir Assur à ce nouvel outrage;
Car enfin il se flatte, et la commune voix
A fait tomber sur lui l'honneur de votre choix:
Il ne bornera pas son dépit à se plaindre.

SÉMIRAMIS.

Je ne l'ai point trompé, je ne veux pas le craindre.
J'ai su quinze ans entiers, quel que fût son projet,
Le tenir dans le rang de mon premier sujet.
A son ambition, pour moi toujours suspecte,
Je prescrivis quinze ans les bornes qu'il respecte.
Je régnais seule alors: et si ma faible main
Mit à ses vœux hardis ce redoutable frein,
Que pourront désormais sa brigue et son audace
Contre Sémiramis unie avec Arzace?
Oui, je crois que Ninus, content de mes remords,
Pour presser cet hymen quitte le sein des morts.
Sa grande ombre en effet, déjà trop offensée,
Contre Sémiramis serait trop courroucée;
Elle verrait donner, avec trop de douleur,
Sa couronne et son lit à son empoisonneur.
Du sein de son tombeau voilà ce qui l'appelle;
Les oracles d'Ammon s'accordent avec elle;

La vertu d'Oroès ne me fait plus trembler;
Pour entendre mes lois, je l'ai fait appeler;
Je l'attends.

OTANE.

Son crédit, son sacré caractere,
Peut appuyer le choix que vous prétendez faire.

SÉMIRAMIS.

Sa voix achevera de rassurer mon cœur.

OTANE.

Il vient.

SCENE II.

SEMIRAMIS, OROES.

SÉMIRAMIS.

De Zoroastre auguste successeur,
Je vais nommer un roi; vous, couronnez sa tête:
Tout est-il préparé pour cette auguste fête?

OROÈS.

Les mages et les grands attendent votre choix;
Je remplis mon devoir et j'obéis aux rois:
Le soin de les juger n'est point notre partage;
C'est celui des dieux seuls.

SÉMIRAMIS.

A ce sombre langage
On dirait qu'en secret vous condamnez mes vœux.

OROÈS.

Je ne les connais pas; puissent-ils être heureux!

SÉMIRAMIS.

Mais vous interprétez les volontés célestes.
Ces signes que j'ai vus me seraient-ils funestes?
Une ombre, un dieu, peut-être, à mes yeux s'est montré;
Dans le sein de la terre il est soudain rentré.
Quel pouvoir a brisé l'éternelle barriere
Dont le ciel sépara l'enfer et la lumiere?

D'où vient que les humains, malgré l'arrêt du sort,
Reviennent à mes yeux du séjour de la mort?

OROÈS.

Du ciel quand il le faut la justice suprême
Suspend l'ordre éternel établi par lui-même;
Il permet à la mort d'interrompre ses lois
Pour l'effroi de la terre et l'exemple des rois.

SÉMIRAMIS.

Les oracles d'Ammon veulent un sacrifice.

OROÈS.

Il se fera, madame.

SÉMIRAMIS.

Eternelle justice,
Qui lisez dans mon ame avec des yeux vengeurs,
Ne la remplissez plus de nouvelles horreurs;
De mon premier hymen oubliez l'infortune.
(*à Oroès qui s'éloignait.*)
Revenez.

OROÈS, *revenant.*

Je croyais ma présence importune.

SÉMIRAMIS.

Répondez: ce matin au pied de vos autels
Arzace a présenté des dons aux immortels?

OROÈS.

Oui, ces dons leur sont chers; Arzace a su leur plaire.

SÉMIRAMIS.

Je le crois, et ce mot me rassure et m'éclaire.
Puis-je d'un sort heureux me reposer sur lui?

OROÈS.

Arzace de l'empire est le plus digne appui;
Les dieux l'ont amené; sa gloire est leur ouvrage.

SÉMIRAMIS.

J'accepte avec transport ce fortuné présage;
L'espérance et la paix reviennent me calmer.
Allez: qu'un pur encens recommence à fumer.
De vos mages, de vous, que la présence auguste

Sur l'hymen le plus grand, sur le choix le plus juste,
Attire de nos dieux les regards souverains.
Puissent de cet état les éternels destins
Reprendre avec les miens une splendeur nouvelle!
Hâtez de ce beau jour la pompe solennelle.
Allez.

SCENE III.

SEMIRAMIS, OTANE.

SÉMIRAMIS.

Ainsi le ciel est d'accord avec moi;
Je suis son interprete en choisissant un roi.
Que je vais l'étonner par le don d'un empire!
Qu'il est loin d'espérer ce moment où j'aspire!
Qu'Assur et tous les siens vont être humiliés!
Quand j'aurai dit un mot, la terre est à ses pieds.
Combien à mes bontés il faudra qu'il réponde!
Je l'épouse, et pour dot je lui donne le monde.
Enfin ma gloire est pure, et je puis la goûter.

SCENE IV.

SEMIRAMIS, OTANE, MITRANE, UN OFFICIER DU PALAIS.

OTANE.

Arzace à vos genoux demande à se jeter:
Daignez à ses douleurs accorder cette grace.

SÉMIRAMIS.

Quel chagrin près de moi peut occuper Arzace!
De mes chagrins lui seul a dissipé l'horreur:
Qu'il vienne; il ne sait pas ce qu'il peut sur mon cœur.
Vous, dont le sang s'appaise, et dont la voix m'inspire,
O mânes redoutés, et vous, dieux de l'empire,

Dieux des Assyriens, de Ninus, de mon fils,
Pour le favoriser soyez tous réunis.
Quel trouble en le voyant m'a soudain pénétrée!

SCENE V.

SEMIRAMIS, ARZACE, AZEMA.

ARZACE.

O reine, à vous servir ma vie est consacrée:
Je vous devais mon sang; et quand je l'ai versé,
Puisqu'il conla ponr vons, je fus récompensé.
Mon pere avait joui de quelqne renommée;
Mes yeux l'ont vn mourir commandant votre armée;
Il a laissé, madame, à son malhenreux fils
Des exemples frappants, peut-être mal suivis.
Je n'ose devant vous rappeler la mémoire
Des services d'un pere et de sa faible gloire,
Qu'afin d'obtenir grace à vos sacrés genoux
Pour un fils téméraire, et coupable envers vous,
Qui, de ses vœux hardis écoutant l'imprudence,
Craint, même en vous servant, de vous faire une offense.

SÉMIRAMIS.

Vous, m'offenser? qui, vous? ah! ne le craignez pas.

ARZACE.

Vous donnez votre main, vous donnez vos états.
Sur ces grands intérêts, snr ce choix que vous faites,
Mon cœur doit renfermer ses plaintes indiscretes:
Je dois dans le silence, et le front prosterné,
Attendre avec cent rois qu'un roi nous soit donné.
Mais d'Assur hautement le triomphe s'apprête;
D'un pas audacieux il marche à sa conquête;
Le peuple nomme Assur; il est de votre sang;
Puisse-t-il mériter et son nom et son rang!
Mais enfin je me sens l'ame trop élevée
Pour adorer ici la main que j'ai bravée,

Pour me voir écrasé de son orgueil jaloux.
Souffrez que loin de lui, malgré moi loin de vous,
Je retourne aux climats où je vous ai servie.
J'y suis assez puissant contre sa tyrannie,
Si des bienfaits nouveaux dont j'ose me flatter...

SÉMIRAMIS.

Ah! que m'avez-vous dit? vous, fuir! vous, me quitter!
Vous pourriez craindre Assur?

ARZACE.

Non; ce cœur téméraire
Craint dans le monde entier votre seule colere.
Peut-être avez-vous su mes desirs orgueilleux:
Votre indignation peut confondre mes vœux.
Je tremble.

SÉMIRAMIS.

Espérez tout; je vous ferai connaître
Qu'Assur en aucun temps ne sera votre maître.

ARZACE.

Eh bien! je l'avouerai, mes yeux avec horreur
De votre époux en lui verraient le successeur.
Mais s'il ne peut prétendre à ce grand hyménée,
Verra-t-on à ses lois Azéma destinée?
Pardonnez à l'excès de ma présomption;
Ne redoutez-vous point sa sourde ambition?
Jadis à Ninias Azéma fut unie;
C'est dans le même sang qu'Assur puisa la vie;
Je ne suis qu'un sujet, mais j'ose contre lui...

SÉMIRAMIS.

Des sujets tels que vous sont mon plus noble appui.
Je sais vos sentiments; votre ame peu commune
Chérit Sémiramis, et non pas ma fortune.
Sur mes vrais intérêts vos yeux sont éclairés;
Je vous en fais l'arbitre, et vous les soutiendrez.
D'Assur et d'Azéma je romps l'intelligence;
J'ai prévu les dangers d'une telle alliance;

Je sais tous ses projets, ils seront confondus.

ARZACE.

Ah! puisque ainsi mes vœux sont par vous entendus,
Puisque vous avez lu dans le fond de mon ame...

AZÉMA *arrive avec précipitation.*

Reine, j'ose à vos pieds...

SÉMIRAMIS, *relevant Azéma.*

Rassurez-vous, madame:
Quel que soit mon époux, je vous garde en ces lieux
Un sort et des honneurs dignes de vos aïeux.
Destinée à mon fils, vous m'êtes toujours chere;
Et je vous vois encore avec des yeux de mere.
Placez-vous l'un et l'autre avec ceux que ma voix
A nommés pour témoins de mon auguste choix.
(*à Arzace.*)
Que l'appui de l'état se range auprès du trône.

SCENE VI.

Le cabinet où était Sémiramis fait place à un grand salon magnifiquement orné. Plusieurs officiers, avec les marques de leurs dignités, sont sur des gradins. Un trône est placé au milieu du salon. Les satrapes sont auprès du trône. Le grand-prêtre entre avec les mages. Il se place debout entre Assur et Arzace. La reine est au milieu avec Azéma et ses femmes. Des gardes occupent le fond du salon.

OROÈS.

Princes, mages, guerriers, soutiens de Babylone,
Par l'ordre de la reine en ces lieux rassemblés,
Les décrets de nos dieux vous seront révélés:
Ils veillent sur l'empire; et voici la journée
Qu'à de grands changements ils avaient destinée.
Quel que soit le monarque et quel que soit l'époux
Que la reine ait choisi pour l'élever sur nous,
C'est à nous d'obéir..... J'apporte au nom des mages
Ce que je dois aux rois, des vœux et des hommages,

Des souhaits pour leur gloire, et sur-tout pour l'état.
Puissent ces jours nouveaux de grandeur et d'éclat
N'être jamais changés en des jours de ténebres,
Ni ces chants d'alégresse en des plaintes funebres!

AZÉMA.

Pontife, et vous, seigneurs, on va nommer un roi:
Ce grand choix, tel qu'il soit, peut n'offenser que moi.
Mais je naquis sujette, et je le suis encore;
Je m'abandonne aux soins dont la reine m'honore;
Et, sans oser prévoir un sinistre avenir,
Je donne à ses sujets l'exemple d'obéir.

ASSUR.

Quoi qu'il puisse arriver, quoi que le ciel décide,
Que le bien de l'état à ce grand jour préside.
Jurons tous par ce trône, et par Sémiramis,
D'être à ce choix auguste aveuglément soumis,
D'obéir sans murmure au gré de sa justice.

ARZACE.

Je le jure; et ce bras armé pour son service,
Ce cœur à qui sa voix commande après les dieux,
Ce sang dans les combats répandu sous ses yeux,
Sont à mon nouveau maître avec le même zele
Qui sans se démentir les anima pour elle.

OROÈS.

De la reine et des dieux j'attends les volontés.

SÉMIRAMIS.

Il suffit; prenez place; et vous, peuple, écoutez.
(*elle s'assied sur le trône.*)
Azéma, Assur, le grand-prêtre, Arzace, prennent leurs places: elle continue:
Si la terre, quinze ans de ma gloire occupée,
Révéra dans ma main le sceptre avec l'épée,
Dans cette même main qu'un usage jaloux
Destinait au fuseau sous les lois d'un époux;
Si j'ai, de mes sujets surpassant l'espérance,

De cet empire heureux porté le poids immense,
Je vais le partager pour le mieux maintenir,
Pour étendre sa gloire aux siecles à venir,
Pour obéir aux dieux dont l'ordre irrévocable
Fléchit ce cœur altier si long-temps indomtable.
Ils m'ont ôté mon fils ; puissent ils m'en donner
Qui, dignes de me suivre et de vous gouverner,
Marchant dans les sentiers que fraya mon courage,
Des grandeurs de mon regne éternisent l'ouvrage !
J'ai pu choisir, sans doute, entre des souverains ;
Mais ceux dont les états entourent mes confins,
Ou sont mes ennemis, ou sont mes tributaires :
Mon sceptre n'est point fait pour leurs mains étrangeres ;
Et mes premiers sujets sont plus grands à mes yeux
Que tous ces rois vaincus par moi-même, ou par eux.
Bélus naquit sujet ; s'il eut le diadême,
Il le dut à ce peuple, il le dut à lui-même.
J'ai par les mêmes droits le sceptre que je tiens.
Maîtresse d'un état plus vaste que les siens,
J'ai rangé sous vos lois vingt peuples de l'aurore,
Qu'au siecle de Bélus on ignorait encore.
Tout ce qu'il entreprit, je le sus achever.
Ce qui fonde un état le peut seul conserver.
Il vous faut un héros digne d'un tel empire,
Digne de tels sujets, et, si j'ose le dire,
Digne de cette main qui va le couronner,
Et du cœur indomté que je vais lui donner.
J'ai consulté les lois, les maîtres du tonnerre,
L'intérêt de l'état, l'intérêt de la terre :
Je fais le bien du monde en nommant un époux.
Adorez le héros qui va régner sur vous ;
Voyez revivre en lui les princes de ma race.
Ce héros, cet époux, ce monarque est Arzace.
(*elle descend du trône, et tout le monde se leve.*)

AZÉMA.

Arzace ! ô perfidie !

ASSUR.

O vengeance ! ô fureurs !

ARZACE, *à Azéma.*

Ah ! croyez...

OROÈS.

Juste ciel ! écartez ces horreurs !

SÉMIRAMIS, *avançant sur la scene et s'adressant aux mages.*

Vous, qui sanctifiez de si pures tendresses,
Venez sur les autels garantir nos promesses ;
Ninus et Niuias vous sont rendus en lui.
(*le tonnerre gronde, et le tombeau paraît s'ébranler.*)
Ciel, qu'est-ce que j'entends ?

OROÈS.

Dieux ! soyez notre appui.

SÉMIRAMIS.

Le ciel tonne sur nous : est-ce faveur, ou haine ?
Grace, dieux tout-puissants ! qu'Arzace me l'obtienne.
Quels funebres accents redoublent mes terreurs !
La tombe s'est ouverte : il paraît... Ciel !... je meurs...
(*l'ombre de Ninus sort de son tombeau.*)

ASSUR.

L'ombre de Ninus même ! ô dieux ! est-il possible ?

ARZACE.

Eh bien ! qu'ordonnes-tu ? parle-nous, dieu terrible.

ASSUR.

Parle.

SÉMIRAMIS.

Veux-tu me perdre ? ou veux-tu pardonner ?
C'est ton sceptre et ton lit que je viens de donner ;
Juge si ce héros est digne de ta place.
Prononce ; j'y consens.

L'OMBRE, *à Arzace.*

Tu régneras, Arzace ;

Mais il est des forfaits que tu dois expier.
Dans ma tombe, à ma cendre il faut sacrifier.
Sers et mon fils et moi ; souviens-toi de ton pere :
Ecoute le pontife.

ARZACE.

Ombre que je révere,
Demi-dieu dont l'esprit anime ces climats,
Ton aspect m'encourage et ne m'étonne pas.
Oui, j'irai dans ta tombe au péril de ma vie.
Acheve ; que veux-tu que ma main sacrifie ?
(*l'ombre retourne de son estrade à la porte du tombeau.*)
Il s'éloigne, il nous fuit !

SÉMIRAMIS.

Ombre de mon époux,
Permets qu'en ce tombeau j'embrasse tes genoux,
Que mes regrets....

L'OMBRE, *à la porte du tombeau.*

Arrête, et respecte ma cendre ;
Quand il en sera temps, je t'y ferai descendre.
(*le spectre rentre, et le mausolée se referme.*)

ASSUR.

Quel horrible prodige !

SÉMIRAMIS.

O peuples, suivez-moi ;
Venez tous dans ce temple, et calmez votre effroi.
Les mânes de Ninus ne sont point implacables ;
S'ils protegent Arzace, ils me sont favorables :
C'est le ciel qui m'inspire et qui vous donne un roi ;
Venez tous l'implorer pour Arzace et pour moi.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre représente le vestibule du temple.

SCENE I.

ARZACE, AZEMA.

ARZACE.

N'IRRITEZ point mes maux, ils m'accablent assez.
Cet oracle est affreux plus que vous ne pensez.
Des prodiges sans nombre étonnent la nature.
Le ciel m'a tout ravi; je vous perds.

AZÉMA.

Ah! parjure!
Va, cesse d'ajouter aux horreurs de ce jour
L'indigne souvenir de ton perfide amour.
Je ne combattrai point la main qui te couronne,
Les morts qui t'ont parlé, ton cœur qui m'abandonne.
Des prodiges nouveaux qui me glacent d'effroi,
Ta barbare inconstance est le plus grand pour moi.
Acheve; rends Ninus à ton crime propice;
Commence ici par moi ton affreux sacrifice;
Frappe, ingrat.

ARZACE.

C'en est trop : mon cœur désespéré
Contre ces derniers traits n'était point préparé.
Vous voyez trop, cruelle, à ma douleur profonde,
Si ce cœur vous préfere à l'empire du monde.

Ces victoires, ce nom, dont j'étais si jaloux,
Vous en étiez l'objet; j'avais tout fait pour vous;
Et mon ambition, au comble parvenue,
Jusqu'à vous mériter avait porté sa vue.
Sémiramis m'est chere; oui, je dois l'avouer;
Votre bouche avec moi conspire à la louer.
Nos yeux la regardaient comme un dieu tutélaire
Qui de nos chastes feux protégeait le mystere.
C'est avec cette ardeur, et ces vœux épurés,
Que peut-être les dieux veulent être adorés.
Jugez de ma surprise au choix qu'a fait la reine;
Jugez du précipice où ce choix nous entraîne;
Apprenez tout mon sort.

AZÉMA.

Je le sais.

ARZACE.

Apprenez
Que l'empire ni vous ne me sont destinés.
Ce fils qu'il faut servir, ce fils de Ninus même,
Cet unique héritier de la grandeur suprême...

AZÉMA.

Eh bien?

ARZACE.

Ce Ninias, qui, presque en son berceau,
De l'hymen avec vous alluma le flambeau,
Qui naquit à la fois mon rival et mon maître...

AZÉMA.

Ninias!

ARZACE.

Il respire, il vient, il va paraître.

AZÉMA.

Ninias! juste ciel! Eh quoi! Sémiramis!..

ARZACE.

Jusqu'à ce jour trompée, elle a pleuré son fils.

AZÉMA.

Ninias est vivant!

ARZACE.

C'est un secret encore
Renfermé dans le temple, et que la reine ignore.

AZÉMA.

Mais Ninus te couronne, et sa veuve est à toi.

ARZACE.

Mais son fils est à vous; mais son fils est mon roi;
Mais je dois le servir. Quel oracle funeste!

AZÉMA.

L'amour parle, il suffit: que m'importe le reste?
Ses ordres plus certains n'ont point d'obscurité;
Voilà mon seul oracle, il doit être écouté.
Ninias est vivant! Eh bien! qu'il reparaisse;
Que sa mere à mes yeux attestant sa promesse,
Que son pere avec lui rappelé du tombeau,
Rejoignent ces liens formés dans mon berceau;
Que Ninias, mon roi, ton rival, et ton maître,
Ait pour moi tout l'amour que tu me dois peut-être:
Viens voir tout cet amour devant toi confondu;
Vois fouler à mes pieds le sceptre qui m'est dû.
Où donc est Ninias? quel secret, quel mystere
Le dérobe à ma vue, et le cache à sa mere?
Qu'il revienne, en un mot; lui, ni Sémiramis,
Ni ces mânes sacrés que l'enfer a vomis,
Ni le renversement de toute la nature,
Ne pourront de mon ame arracher un parjure.
Arzace, c'est à toi de te bien consulter;
Vois si ton cœur m'égale, et s'il m'ose imiter.
Quels sont donc ces forfaits que l'enfer en furie,
Que l'ombre de Ninus ordonne qu'on expie?
Cruel, si tu trahis un si sacré lien,
Je ne connais ici de crime que le tien.
Je vois de tes destins le fatal interprete,
Pour te dicter leurs lois, sortir de sa retraite;
Le malheureux amour, dont tu trahis la foi,
N'est point fait pour paraître entre les dieux et toi.

Va recevoir l'arrêt dont Ninus nous menace;
Ton sort dépend des dieux, le mien dépend d'Arzace.
(*elle sort.*)

ARZACE.

Arzace est à vous seule. Ah! cruelle! arrêtez.
Quel mélange d'horreurs et de félicités!
Quels étonnants destins l'un à l'autre contraires...!

SCENE II.

ARZACE, OROES, *suivi des mages.*

OROÈS *à Arzace.*

Veuez, retirons-nous vers ces lieux solitaires;
Je vois quel trouble affreux a dû vous péuétrer:
A de plus grands assauts il faut vous préparer.
(*aux mages.*)
Apportez ce bandeau d'un roi que je révere;
Prenez ce fer sacré, cette lettre.
(*Les mages vont chercher ce que le grand-prêtre demande.*)

ARZACE.

O mon pere!
Tirez-moi de l'abyme où mes pas sont plongés!
Levez le voile affreux dont mes yeux sont chargés!

OROÈS.

Le voile va tomber, mon fils; et voici l'heure
Où, dans sa redoutable et profonde demeure,
Ninus attend de vous, pour appaiser ses cris,
L'offrande réservée à ses mânes trahis.

ARZACE.

Quel ordre! quelle offrande! et qu'est-ce qu'il desire?
Qui, moi! venger Ninus, et Ninias respire!
Qu'il vieune, il est mon roi, mon bras va le servir.

OROÈS.

Son pere a commandé; ne sachez qu'obéir.

Dans une heure, à sa tombe, Arzace, il faut vous rendre,
(il donne le diadème et l'épée à Ninias.)
Armé du fer sacré que vos mains doivent prendre,
Ceint du même bandeau que son front a porté,
Et que vous-même ici vous m'avez présenté.

ARZACE.

Du bandeau de Ninus!

OROÈS.

Ses mânes le commandent:
C'est dans cet appareil, c'est ainsi qu'ils attendent
Ce sang qui, devant eux, doit être offert par vous.
Ne songez qu'à frapper, qu'à servir leur courroux:
La victime y sera; c'est assez vous instruire.
Reposez-vous sur eux du soin de la conduire.

ARZACE.

S'il demande mon sang, disposez de ce bras.
Mais vous ne parlez point, seigneur, de Ninias;
Vous ne me dites point comment son pere même
Me donnerait sa femme avec son diadème?

OROÈS.

Sa femme, vous! la reine! ô ciel! Sémiramis!
Eh bien! voici l'instant que je vous ai promis.
Connaissez vos destins, et cette femme impie.

ARZACE.

Grands dieux!

OROÈS.

De son époux elle a tranché la vie.

ARZACE.

Elle! la reine!

OROÈS.

Assur, l'opprobre de son nom,
Le détestable Assur a donné le poison.

ARZACE, *après un peu de silence.*

Ce crime dans Assur n'a rien qui me surprenne;
Mais croirai-je en effet qu'une épouse, une reine,
L'amour des nations, l'honneur des souverains,

D'un attentat si noir ait pu souiller ses mains?
A-t-on tant de vertus après un si grand crime?

OROÈS.

Ce doute, cher Arzace, est d'un cœur magnanime;
Mais ce n'est plus le temps de rien dissimuler:
Chaque instant de ce jour est fait pour révéler
Les effrayants secrets dont frémit la nature:
Elle vous parle ici; vous sentez son murmure;
Votre cœur, malgré vous, gémit épouvanté.
Ne soyez plus surpris si Ninus irrité
Est monté de la terre à ces voûtes impies:
Il vient briser des nœuds tissus par les furies;
Il vient montrer au jour des crimes impunis;
Des horreurs de l'inceste il vient sauver son fils:
Il parle, il vous attend; Ninus est votre pere;
Vous êtes Ninias; la reine est votre mere.

ARZACE.

De tous ces coups mortels en un moment frappé,
Dans la nuit du trépas je reste enveloppé.
Moi, son fils? moi?

OROÈS.

Vous-même: en doutez-vous encore?
Apprenez que Ninus, à sa derniere aurore,
Sûr qu'un poison mortel en terminait le cours,
Et que le même crime attentait sur vos jours,
Qu'il attaquait en vous les sources de la vie,
Vous arracha mourant à cette cour impie.
Assur, comblant sur vous ses crimes inouis,
Pour épouser la mere, empoisonna le fils.
Il crut que, de ses rois exterminant la race,
Le trône était ouvert à sa perfide audace;
Et lorsque le palais déplorait votre mort,
Le fidele Phradate eut soin de votre sort.
Ces végétaux puissants qu'en Perse on voit éclore,
Bienfaits nés dans ses champs de l'astre qu'elle adore,
Par les soins de Phradate avec art préparés,

Firent sortir la mort de vos flancs déchirés;
De son fils qu'il perdit il vous donna la place;
Vous ne fûtes connu que sous le nom d'Arzace:
Il attendait le jour d'un heureux changement.
Dieu, qui juge les rois, en ordonne autrement.
La vérité terrible est du ciel descendue,
Et du sein des tombeaux la vengeance est venue.

ARZACE.

Dieu! maître des destins, suis-je assez éprouvé?
Vous me rendez la mort dont vous m'avez sauvé.
Eh bien! Sémiramis...! oui, je reçus la vie
Dans le sein des grandeurs et de l'ignominie.
Ma mere.... ô ciel! Ninus! ah! quel aveu cruel!
Mais si le traître Assur était seul criminel,
S'il se pouvait....

OROÈS, *prenant la lettre et la lui donnant.*

Voici ces sacrés caracteres,
Ces garants trop certains de ces cruels mysteres;
Le monument du crime est ici sous vos yeux:
Douterez-vous encor?

ARZACE.

Que ne le puis-je, ô dieux!
Donnez, je n'aurai plus de doute qui me flatte;
Donnez.

(il lit.)

« Ninus mourant au fidele Phradate.
« Je meurs empoisonné; prenez soin de mon fils;
« Arrachez Ninias à des bras ennemis:
« Ma criminelle épouse.... »

OROÈS.

En faut-il davantage
C'est de vous que je tiens cet affreux témoignage.
Ninus n'acheva point; l'approche de la mort
Glaça sa faible main qui traçait votre sort.
Phradate en cet écrit vous apprend tout le reste;
Lisez: il vous confirme un secret si funeste.

Il suffit, Ninus parle, il arme votre bras,
De sa tombe à son trône il va guider vos pas;
Il veut du sang.

ARZACE, *après avoir lu.*

O jour trop fécond en miracles!
Enfer, qui m'as parlé, tes funestes oracles
Sont plus obscurs encore à mon esprit troublé
Que le sein de la tombe où je suis appelé.
Au sacrificateur on cache la victime;
Je tremble sur le choix.

OROÈS.

Tremblez, mais sur le crime.
Allez; dans les horreurs dont vous êtes troublé,
Le ciel vous conduira comme il vous a parlé.
Ne vous regardez plus comme un homme ordinaire;
Des éternels décrets sacré dépositaire,
Marqué du sceau des dieux, séparé des humains,
Avancez dans la nuit qui couvre vos destins.
Mortel, faible instrument des dieux de vos ancêtres,
Vous n'avez pas le droit d'interroger vos maîtres.
A la mort échappé, malheureux Ninias,
Adorez, rendez grace, et ne murmurez pas.

SCENE III.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE.

Non, je ne reviens point de cet état horrible!
Sémiramis ma mere! ô ciel! est-il possible!

MITRANE, *arrivant.*

Babylone, seigneur, en ce commun effroi,
Ne peut se rassurer qu'en revoyant son roi.
Souffrez que le premier je vienne reconnaître
Et l'époux de la reine, et mon auguste maître.
Sémiramis vous cherche; elle vient sur mes pas:
Je bénis ce moment qui la met dans vos bras.
Vous ne répondez point; un désespoir farouche

Fixe vos yeux troublés, et vous ferme la bouche ;
Vous pâlissez d'effroi ; tout votre corps frémit.
Qu'est-ce qui s'est passé? qu'est-ce qu'on vous a dit?

ARZACE.

Fuyons vers Azéma.

MITRANE.

Quel étonnant langage!
Seigneur, est-ce bien vous? faites-vous cet outrage
Aux bontés de la reine, à ses feux, à son choix,
A ce cœur qui pour vous dédaigna tant de rois?
Son espérance en vous est-elle confondue?

ARZACE.

Dieux! c'est Sémiramis qui se montre à ma vue!
O tombe de Ninus! ô séjour des enfers!
Cachez son crime et moi dans vos gouffres ouverts.

SCENE IV.

SEMIRAMIS, ARZACE, OTANE.

SÉMIRAMIS.

On n'attend plus que vous; venez, maître du monde:
Son sort, comme le mien, sur mon hymen se fonde.
Je vois avec transport ce signe révéré,
Qu'a mis sur votre front un pontife inspiré;
Ce sacré diadême, assuré témoignage
Que l'enfer et le ciel confirment mon suffrage.
Tout le parti d'Assur, frappé d'un saint respect,
Tombe à la voix des dieux, et tremble à mon aspect :
Ninus veut une offrande, il en est plus propice ;
Pour hâter mon bonheur. hâtez ce sacrifice.
Tous les cœurs sont à nous ; tout le peuple applaudit :
Vous régnez, je vous aime ; Assur en vain frémit.

ARZACE, *hors de lui.*

Assur! allons... il faut dans le sang du perfide...
Dans cet infâme sang lavons son parricide ;
Allons venger Ninus....

SÉMIRAMIS.

Qu'entends-je? juste ciel!
Ninus!

ARZACE, *d'un air égaré.*

Vous m'avez dit que son bras criminel
(*revenant à lui.*)
Avait... que l'insolent s'arme contre sa reine;
Et n'est-ce pas assez pour mériter ma haine?

SÉMIRAMIS.

Commencez la vengeance en recevant ma foi.

ARZACE.

Mon pere!

SÉMIRAMIS.

Ah! quels regards vos yeux lancent sur moi!
Arzace, est-ce donc là ce cœur soumis et tendre
Qu'en vous donnant ma main j'ai cru devoir attendre?
Je ne m'étonne point que ce prodige affreux,
Que les morts, déchaînés du séjour ténébreux,
De la terreur en vous laissent encor la trace;
Mais j'en suis moins troublée en revoyant Arzace.
Ah! ne répandez pas cette funeste nuit
Sur ces premiers moments du beau jour qui me luit.
Soyez tel qu'à mes pieds je vous ai vu paraître
Lorsque vous redoutiez d'avoir Assur pour maître.
Ne craignez point Ninus, et son ombre en courroux.
Arzace, mon appui, mon secours, mon époux;
Cher prince...

ARZACE, *se détournant.*

C'en est trop : le crime m'environne....
Arrêtez.

SÉMIRAMIS.

A quel trouble, hélas! il s'abandonne,
Quand lui seul à la paix a pu me rappeler.

ARZACE.

Sémiramis....

SEMIRAMIS.

Eh bien?

ARZACE.

Je ne puis lui parler:
Fuyez-moi pour jamais, ou m'arrachez la vie.

SÉMIRAMIS.

Quels transports! quels discours! qui, moi! que je vous fuie?
Eclaircissez ce trouble insupportable, affreux,
Qui passe dans mon ame, et fait deux malheureux.
Les traits du désespoir sont sur votre visage;
De moment en moment vous glacez mon courage;
Et vos yeux alarmés me causent plus d'effroi
Que le ciel et les morts soulevés contre moi.
Je tremble en vous offrant ce sacré diadême;
Ma bouche en frémissant prononce, Je vous aime;
D'un pouvoir inconnu l'invincible ascendant
M'entraîne ici vers vous, m'en repousse à l'instant,
Et, par un sentiment que je ne puis comprendre,
Mêle une horreur affreuse à l'amour le plus tendre.

ARZACE.

Haïssez-moi.

SÉMIRAMIS.

Cruel! non, tu ne le veux pas.
Mon cœur suivra ton cœur, mes pas suivront tes pas.
Quel est donc ce billet que tes yeux pleins d'alarmes
Lisent avec horreur et trempent de leurs larmes?
Contient-il les raisons de tes refus affreux?

ARZACE.

Oui.

SÉMIRAMIS.

Donne.

ARZACE.

Ah! je ne puis... osez-vous...?

SÉMIRAMIS.

Je le veux.

ARZACE.

Laissez-moi cet écrit horrible et nécessaire...

SÉMIRAMIS.

D'où le tiens-tu?

ARZACE.

Des dieux.

SÉMIRAMIS.

Qui l'écrivit?

ARZACE.

Mon pere.

SÉMIRAMIS.

Que me dis-tu?

ARZACE.

Tremblez.

SÉMIRAMIS.

Donne: apprends-moi mon sort.

ARZACE.

Cessez... à chaque mot vous trouveriez la mort.

SÉMIRAMIS.

N'importe; éclaircissez ce doute qui m'accable;
Ne me résistez plus, ou je vous crois coupable.

ARZACE.

Dieux, qui conduisez tout, c'est vous qui m'y forcez!

SÉMIRAMIS, *prenant le billet.*

Pour la derniere fois, Arzace, obéissez.

ARZACE.

Eh bien! que ce billet soit donc le seul supplice
Qu'à son crime, grand dieu, réserve ta justice!
(*Sémiramis lit.*)
Vous allez trop savoir, c'en est fait.

SÉMIRAMIS, *à Otane.*

Qu'ai-je lu?
Soutiens-moi, je me meurs...

ARZACE.

Hélas! tout est connu!

SÉMIRAMIS, *revenant à elle, après un long silence.*

Eh bien! ne tarde plus, remplis ta destinée;

Punis cette coupable et cette infortunée;
Etouffe dans mon sang mes détestables feux.
La nature trompée est horrible à tous deux.
Venge tous mes forfaits; venge la mort d'un pere;
Reconnais-moi, mon fils; frappe, et punis ta mere.

ARZACE.

Que ce glaive plutôt épuise ici mon flanc
De ce sang malheureux formé de votre sang!
Qu'il perce de vos mains ce cœur qui vous révere,
Et qui porte d'un fils le sacré caractere!

SÉMIRAMIS, *se jetant à genoux.*

Ah! je fus sans pitié; sois barbare à ton tour;
Sois le fils de Ninus en m'arrachant le jour:
Frappe. Mais quoi! tes pleurs se mêlent à mes larmes!
O Ninias! ô jour plein d'horreur et de charmes....!
Avant de me donner la mort que tu me dois,
De la nature encor laisse parler la voix;
Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mere
Arrosent une main si fatale et si chere.

ARZACE.

Ah! je suis votre fils, et ce n'est pas à vous,
Quoi que vous ayez fait, d'embrasser mes genoux.
Ninias vous implore, il vous aime, il vous jure
Les plus profonds respects, et l'amour la plus pure.
C'est un nouveau sujet, plus cher et plus soumis;
Le ciel est appaisé, puisqu'il vous rend un fils:
Livrez l'infâme Assur au dieu qui vous pardonne.

SÉMIRAMIS.

Reçois, pour te venger, mon sceptre et ma couronne;
Je les ai trop souillés.

ARZACE.

Je veux tout ignorer;
Je veux avec l'Asie encor vous admirer.

SÉMIRAMIS.

Non; mon crime est trop grand.

ARZACE.

Le repentir l'efface.

SÉMIRAMIS.

Ninus t'a commandé de régner en ma place ;
Crains ses mânes vengeurs.

ARZACE.

Ils seront attendris
Des remords d'une mere et des larmes d'un fils.
Otane, au nom des dieux, ayez soin de ma mere,
Et cachez, comme moi, cet horrible mystere.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

SEMIRAMIS, OTANE.

OTANE.

Songez qu'un dieu propice a voulu prévenir
Cet effroyable hymen, dont je vous vois frémir.
La nature étonnée à ce danger funeste,
En vous rendant un fils, vous arrache à l'inceste.
Des oracles d'Ammon les ordres absolus,
Les infernales voix, les mânes de Ninus,
Vous disaient que le jour d'un nouvel hyménée
Finirait les horreurs de votre destinée;
Mais ils ne disaient pas qu'il dût être accompli.
L'hymen s'est préparé, votre sort est rempli;
Ninias vous révere. Un secret sacrifice
Va contenter des dieux la facile justice:
Ce jour si redouté fera votre bonheur.

SÉMIRAMIS.

Ah! le bonheur, Otane, est-il fait pour mon cœur?
Mon fils s'est attendri; je me flatte, j'espere
Qu'en ces premiers moments la douleur d'une mere
Parle plus hautement à ses sens oppressés
Que le sang de Ninus, et mes crimes passés.
Mais peut-être bientôt, moins tendre et plus sévere,
Il ne se souviendra que du meurtre d'un pere.

OTANE.

Que craignez-vous d'un fils? quel noir pressentiment!

SÉMIRAMIS.

La crainte suit le crime, et c'est son châtiment.
Le détestable Assur sait-il ce qui se passe?
N'a-t-on rien attenté? sait-on quel est Arzace?

OTANE.

Non; ce secret terrible est de tous ignoré:
De l'ombre de Ninus l'oracle est adoré;
Les esprits consternés ne peuvent le comprendre.
Comment servir son fils? pourquoi venger sa cendre?
On l'ignore, on se tait. On attend ces moments
Où, fermé sans réserve au reste des vivants,
Ce lieu saint doit s'ouvrir pour finir tant d'alarmes.
Le peuple est aux autels; vos soldats sont en armes.
Azéma, pâle, errante, et la mort dans les yeux,
Veille autour du tombeau, leve les mains aux cieux.
Ninias est au temple, et d'une ame éperdue
Se prépare à frapper sa victime inconnue.
Dans ses sombres fureurs Assur enveloppé
Rassemble les débris d'un parti dissipé:
Je ne sais quels projets il peut former encore.

SÉMIRAMIS.

Ah! c'est trop ménager un traître que j'abhorre;
Qu'Assur chargé de fers en vos mains soit remis:
Otane, allez livrer le coupable à mon fils.
Mon fils appaisera l'éternelle justice,
En répandant du moins le sang de mon complice:
Qu'il meure; qu'Azéma, rendue à Ninias,
Du crime de mon regne épure ces climats.
Tu vois ce cœur, Ninus, il doit te satisfaire;
Tu vois du moins en moi des entrailles de mere.
Ah! qui vient dans ces lieux à pas précipités?
Que tout rend la terreur à mes sens agités!

SCENE II.

SEMIRAMIS, AZEMA.

AZÉMA.

Madame, pardonnez si, sans être appelée,
De mortelles frayeurs trop justement troublée,
Je viens avec transport embrasser vos genoux.

SÉMIRAMIS.

Ah, princesse! parlez, que me demandez-vous?

AZÉMA.

D'arracher un héros au coup qui le menace,
De prévenir le crime, et de sauver Arzace.

SÉMIRAMIS.

Arzace? lui! quel crime?

AZÉMA.

Il devient votre époux;
Il me trahit, n'importe, il doit vivre pour vous.

SÉMIRAMIS.

Lui, mon époux? grands dieux!

AZÉMA.

Quoi! l'hymen qui vous lie...

SÉMIRAMIS.

Cet hymen est affreux, abominable, impie.
Arzace! il est... parlez; je frissonne; achevez:
Quels dangers...? hâtez-vous...

AZÉMA.

Madame, vous savez
Que peut-être au moment que ma voix vous implore...

SÉMIRAMIS.

Eh bien?

AZÉMA.

Ce demi-dieu, que je redoute encore,
D'un secret sacrifice en doit être honoré
Au fond du labyrinthe à Ninus consacré.
J'ignore quels forfaits il faut qu'Arzace expie.

SÉMIRAMIS.

Quels forfaits, justes dieux!

AZÉMA.

Cet Assur, cet impie,
Va violer la tombe où nul n'est introduit.

SÉMIRAMIS.

Qui? lui?

AZÉMA.

Dans les horreurs de la profonde nuit,
Des souterrains secrets, où sa fureur habile
A tout évènement se creusait un asyle,
Ont servi les desseins de ce monstre odieux;
Il vient braver les morts, il vient braver les dieux:
D'une main sacrilege, aux forfaits enhardie,
Du généreux Arzace il va trancher la vie.

SÉMIRAMIS.

O ciel! qui vous l'a dit? comment? par quel détour?

AZÉMA.

Fiez-vous à mon cœur éclairé par l'amour;
J'ai vu du traître Assur la haine envenimée,
Sa faction tremblante, et par lui ranimée,
Ses amis rassemblés, qu'a séduits sa fureur.
De ses desseins secrets j'ai démêlé l'horreur;
J'ai feint de réunir nos causes mutuelles;
Je l'ai fait épier par des regards fideles:
Il ne commet qu'à lui ce meurtre détesté;
Il marche au sacrilege avec impunité.
Sûr que dans ce lieu saint nul n'osera paraître,
Que l'accès en est même interdit au grand-prêtre,
Il y vole: et le bruit par ses soins se répand
Qu'Arzace est la victime, et que la mort l'attend;
Que Ninus dans son sang doit laver son injure.
On parle au peuple, aux grands, on s'assemble, on murmure.
Je crains Ninus, Assur, et le ciel en courroux.

SÉMIRAMIS.

Eh bien! chere Azéma, ce ciel parle par vous:
Il me suffit. Je vois ce qui me reste à faire.
On peut s'en reposer sur le cœur d'une mere.
Ma fille, nos destins à la fois sont remplis;
Défendez votre époux, je vais sauver mon fils.

AZÉMA.

Ciel!

SÉMIRAMIS.

Prête à l'épouser, les dieux m'ont éclairée;
Ils inspirent encore une mere éplorée:
Mais les moments sont chers. Laissez-moi dans ces lieux;
Ordonnez en mon nom que les prêtres des dieux,
Que les chefs de l'état viennent ici se rendre.
(*Azéma passe dans le vestibule du temple; Sémiramis, de l'autre côté, s'avance vers le mausolée.*)
Ombre de mon époux, je vais venger ta cendre.
Voici l'instant fatal où ta voix m'a promis
Que l'accès de ta tombe allait m'être permis:
J'obéirai; mes mains qui guidaient des armées,
Pour secourir mon fils, à ta voix sont armées.
Venez, gardes du trône, accourez à ma voix;
D'Arzace désormais reconnaissez les lois:
Arzace est votre roi; vous n'avez plus de reine;
Je dépose en ses mains la grandeur souveraine.
Soyez ses défenseurs, ainsi que ses sujets.
Allez.
(*les gardes se rangent au fond de la scene.*)
Dieux tout-puissants, secondez mes projets.
(*elle entre dans le tombeau.*)

SCENE III.

AZEMA, *revenant de la porte du temple sur le devant de la scene.*

Que méditait la reine ? et quel dessein l'anime?
A-t-elle encor le temps de prévenir le crime?
O prodige, ô destin, que je ne conçois pas!
Moment cher et terrible! Arzace, Ninias!
Arbitres des humains, puissances que j'adore,
Me l'avez-vous rendu pour le ravir encore?

SCENE IV.

AZEMA, ARZACE ou NINIAS.

AZÉMA.

Ah! cher prince, arrêtez. Ninias, est-ce vous?
Vous, le fils de Ninus, mon maître et mon époux?

NINIAS.

Ah! vous me revoyez confus de me connaître.
Je suis du sang des dieux, et je frémis d'en être.
Ecartez ces horreurs qui m'ont environné,
Fortifiez ce cœur au trouble abandonné,
Encouragez ce bras prêt à venger un pere.

AZÉMA.

Gardez-vous de remplir cet affreux ministere.

NINIAS.

Je dois un sacrifice, il le faut, j'obéis.

AZÉMA.

Non, Ninus ne veut pas qu'on immole son fils.

NINIAS.

Comment?

AZÉMA.

Vous n'irez point dans ce lieu redoutable;

Un traître y tend pour vous un piege inévitable.

NINIAS.

Qui peut me retenir? et qui peut m'effrayer?

AZÉMA.

C'est vous que dans la tombe on va sacrifier;
Assur, l'indigne Assur a d'un pas sacrilege
Violé du tombeau le divin privilege:
Il vous attend.

NINIAS.

Grands dieux! tout est donc éclairci.
Mon cœur est rassuré, la victime est ici.
Mon pere, empoisonné par ce monstre perfide,
Demande à haute voix le sang du parricide.
Instruit par le grand-prêtre, et conduit par le ciel,
Par Ninus même armé contre le criminel,
Je n'aurai qu'à frapper la victime funeste
Qu'amene à mon courroux la justice céleste.
Je vois trop que ma main, dans ce fatal moment,
D'un pouvoir invincible est l'aveugle instrument.
Les dieux seuls ont tout fait. et mon ame étonnée
S'abandonne à la voix qui fait ma destinée.
Je vois que, malgré nous, tous nos pas sont marqués;
Je vois que des enfers ces mânes évoqués
Sur le chemin du trône ont semé les miracles:
J'obéis sans rien craindre, et j'en crois les oracles.

AZÉMA.

Tout ce qu'ont fait les dieux ne m'apprend qu'à frémir:
Ils ont aimé Ninus, ils l'ont laissé périr.

NINIAS.

Ils le vengent enfin: étouffez ce murmure.

AZÉMA.

Ils choisissent souvent une victime pure;
Le sang de l'innocence a coulé sous leurs coups.

NINIAS.

Puisqu'ils nous ont unis, ils combattent pour nous.

Ce sont eux qui parlaient par la voix de mon pere.
Ils me rendent un trône, une épouse, une mere;
Et, couvert à vos yeux du sang du criminel,
Ils vont de ce tombeau me conduire à l'autel.
J'obéis, c'est assez, le ciel fera le reste.

SCENE V.

AZEMA.

Dieux! veillez sur ses pas dans ce tombeau funeste.
Que voulez-vous? quel sang doit aujourd'hui couler?
Impénétrables dieux, vous me faites trembler.
Je crains Assur, je crains cette main sanguinaire;
Il peut percer le fils sur la cendre du pere.
Abymes redoutés, dont Ninus est sorti,
Dans vos antres profonds que ce monstre englouti
Porte au sein des enfers la fureur qui le presse!
Cieux, tonnez! cieux, lancez la foudre vengeresse!
O son pere! ô Ninus! quoi, tu n'as pas permis
Qu'une épouse éplorée accompagnât ton fils!
Ninus, combats pour lui dans ce lieu de ténebres!
N'entends-je pas sa voix parmi des cris funebres?
Dût ce sacré tombeau, profané par mes pas,
Ouvrir pour me punir les gouffres du trépas,
J'y descendrai, j'y vole... Ah! quels coups de tonnerre
Ont enflammé le ciel et font trembler la terre!
Je crains, j'espere... Il vient.

SCENE VI.

NINIAS, *une épée sanglante à la main;* AZEMA.

NINIAS.

Ciel! où suis-je?

AZÉMA.

Ah! seigneur,
Vous êtes teint de sang, pâle, glacé d'horreur.

NINIAS, *d'un air égaré.*

Vous me voyez couvert du sang du parricide.
Au fond de ce tombeau mon pere était mon guide;
J'errais dans les détonrs de ce grand monument,
Plein de respect, d'horreur, et de saisissement;
Il marchait devant moi: j'ai reconnu la place
Que son ombre en conrroux marquait à mon audace.
Auprès d'une colonne, et loin de la clarté
Qui snffisait à peine à ce lieu redouté,
J'ai vu briller le fer dans la main du perfide;
J'ai cru le voir trembler, tout coupable est timide.
J'ai deux fois dans son flanc plongé ce fer vengeur;
Et d'un bras tout sanglant, qu'animait ma fureur,
Déja je le traînais, roulant sur la poussiere,
Vers les lieux d'où partait cette faible lumiere:
Mais, je vous l'avouerai, ses sanglots redoublés,
Ses cris plaintifs et sourds, et mal articulés,
Les dieux qu'il invoquait, et le repentir même
Qui semblait le saisir à son heure suprême;
La sainteté du lieu, la pitié, dont la voix,
Alors qu'on est vengé, fait entendre ses lois;
Un sentiment confus, qui même m'épouvante,
M'ont fait abandonner la victime sanglante.
Azéma, quel est donc ce trouble, cet effroi,
Cette invincible horreur qui s'empare de moi?
Mon cœur est pur, ô dieux! mes mains sont innocentes:
D'un sang proscrit par vous vous les voyez fumantes;
Quoi! j'ai servi le ciel, et je sens des remords!

AZÉMA.

Vous avez satisfait la nature et les morts.
Quittons ce lieu terrible, allons vers votre mere;
Calmez à ses genoux ce trouble involontaire:
Et puisque Assur n'est plus...

SCENE VII.

NINIAS, AZEMA, ASSUR.

(*Assur paraît dans l'enfoncement avec Otane et les gardes de la reine.*)

AZÉMA.

Ciel! Assur à mes yeux!

NINIAS.

Assur?

AZÉMA.

Accourez tous, ministres de nos dieux,
Ministres de nos rois, défendez votre maître.

SCENE VIII.

LE GRAND-PRÊTRE OROÈS, LES MAGES ET LE PEUPLE, NINIAS, AZEMA, ASSUR *désarmé*, MITRANE, OTANE.

OTANE.

Il n'en est pas besoin; j'ai fait saisir le traître
Lorsque dans ce lieu saint il allait pénétrer:
La reine l'ordonna: je viens vous le livrer.

NINIAS.

Qu'ai-je fait? et quelle est la victime immolée?

OROÈS.

Le ciel est satisfait; la vengeance est comblée.
(*en montrant Assur.*)
Peuples, de votre roi voilà l'empoisonneur;
(*en montrant Ninias.*)
Peuples, de votre roi voilà le successeur.
Je viens vous l'annoncer; je viens le reconnaître;
Revoyez Ninias, et servez votre maître.

ASSUR.

Toi, Ninias?

OROÈS.

Lui-même: un dieu qui l'a conduit
Le sauva de ta rage, et ce dieu te poursuit.

ASSUR.

Toi, de Sémiramis tu reçus la naissance?

NINIAS.

Oui; mais pour te punir j'ai reçu sa puissance.
Allez, délivrez-moi de ce moustre inhumain:
Il ne méritait pas de tomber sous ma main.
Qu'il meure dans l'opprobre, et non de mon épée;
Et qu'on rende au trépas ma victime échappée.
(*Sémiramis paraît au pied du tombeau, mourante; un mage qui est a cette porte la releve.*)

ASSUR.

Va: mon plus grand supplice est de te voir mon roi;
(*appercevant Sémiramis.*)
Mais je te laisse encor plus malheureux que moi:
Regarde ce tombeau; contemple ton ouvrage.

NINIAS.

Quelle victime, ô ciel, a donc frappé ma rage!

AZÉMA.

Ah! fuyez, cher époux!

MITRANE.

Qu'avez-vous fait?

OROÈS, *se mettant entre le tombeau et Ninias.*

Sortez;
Venez purifier vos bras ensanglantés;
Remettez dans mes mains ce glaive trop funeste,
Cet aveugle instrument de la fureur céleste.

NINIAS, *courant vers Sémiramis.*

Ah! cruels, laissez-moi le plonger dans mon cœur.

OROÈS, *tandis qu'on le désarme.*

Gardez de le laisser à sa propre fureur.

SÉMIRAMIS, *qu'on fait avancer, et qu'on place sur un fauteuil.*

Viens me venger, mon fils : un monstre sanguinaire,
Un traître, un sacrilege, assassine ta mere.

NINIAS.

O jour de la terreur! ô crimes inouis!
Ce sacrilege affreux, ce monstre est votre fils.
Au sein qui m'a nourri cette main s'est plongée :
Je vous suis dans la tombe, et vous serez vengée.

SÉMIRAMIS.

Hélas! j'y descendis pour défendre tes jours.
Ta malheureuse mere allait à ton secours...
J'ai reçu de tes mains la mort qui m'était due.

NINIAS.

Ah! c'est le dernier trait à mon ame éperdue.
J'atteste ici les dieux qui conduisaient mon bras,
Ces dieux qui m'égaraient...

SÉMIRAMIS.

Mon fils, n'acheve pas :
Je te pardonne tout, si, pour grace derniere,
Une si chere main ferme au moins ma paupiere.

(*il se jette à genoux.*)

Viens, je te le demande, au nom du même sang
Qui t'a donné la vie, et qui sort de mon flanc.
Ton cœur n'a pas sur moi conduit ta main cruelle.
Quand Ninus expira, j'étais plus criminelle :
J'en suis assez punie. Il est donc des forfaits
Que le courroux des dieux ne pardonne jamais!
Ninias, Azéma, que votre hymen efface
L'opprobre dont mon crime a souillé votre race ;
D'une mere expirante approchez-vous tous deux ;
Donnez-moi votre main ; vivez, régnez heureux :
Cet espoir me console, il mêle quelque joie
Aux horreurs de la mort où mon ame est en proie.
Je la sens... elle vient... songe à Sémiramis,

Ne hais point sa mémoire : ô mon fils ! mon cher fils...
C'en est fait.

OROÈS.

La lumiere à ses yeux est ravie.
Secourez Ninias, prenez soin de sa vie.
Par ce terrible exemple apprenez tous du moins
Que les crimes secrets ont les dieux pour témoins.
Plus le coupable est grand, plus grand est le supplice.
Rois, tremblez sur le trône, et craignez leur justice.

FIN DE SÉMIRAMIS.

LETTRE

DE VOLTAIRE

A LA REINE,

AU SUJET DE SEMIRAMIS (1).

MADAME,

Je me jette aux pieds de votre majesté. Vous n'assistez aux spectacles que par condescendance pour votre auguste rang; et c'est un sacrifice que votre vertu fait aux bienséances du monde. J'im-

(1) Voltaire, ayant appris que les comédiens italiens préparaient pour le voyage de Fontainebleau une parodie de sa tragédie de Sémiramis, écrivit cette lettre à la reine pour que la représentation n'eût pas lieu. La parodie n'y fut pas donnée : mais il paraît par la correspondance de Voltaire (voyez la lettre au comte d'Argental, du 23 octobre 1748.) que ce ne fut pas à la reine qu'il en eut l'obligation.

plore cette vertu même, et je la conjure avec la plus vive douleur de ne pas souffrir qne ces spectacles soient déshonorés par une satire odieuse qu'on vent faire contre moi à Fontaineblean sous vos yenx. La tragédie de Sémiramis est fondée, d'un bout à l'autre, sur la morale la plus pure; et par là, dn moins, elle peut s'attendre à votre protection. Daignez considérer, madame, qne je suis domestique dn roi, et par conséqnent le vôtre. Mes camarades, les gentilshommes du roi, dont plusieurs sont employés dans les cours étrangeres, et d'antres dans des places très honorables, m'obligeront à me défaire de ma charge, si j'essuie devant eux et devant toute la famille royale un avilissement anssi cruel. Je conjure votre majesté, par la bonté et par la grandeur de son ame, et par sa piété, de ne pas me livrer ainsi à mes ennemis ouverts et cachés, qui, après m'avoir poursuivi par les calomnies les plus atroces, veulent me perdre par une flétrissure publique. Daignez envisager, madame, que ces parodies satiriques ont été défendues à Paris pendant plusieurs années. Faut-il qn'on les renouvelle pour moi seul sous les yeux de votre majesté? Elle ne sonffre pas la médisance dans son cabinet; l'autorisera-t-elle devant tonte la cour? Non, madame; votre cœur est trop juste pour ne pas se laisser toucher par mes prieres et par ma douleur, et pour faire mourir de douleur et de honte un ancien serviteur, et le premier sur qui sont tombées vos bontés. Un mot de votre

bouche, madame, à M. le duc de Fleury et à M. de Maurepas, suffira pour empêcher un scandale dont les suites me perdraient. J'espere de votre humanité qu'elle sera touchée, et qu'après avoir peint la vertu, je serai protégé par elle.

Je suis, etc.

TABLE
DES PIECES
CONTENUES
DANS LE CINQUIEME VOLUME.

La Princesse de Navarre, comédie-ballet. Page 5
Avertissement. 7
Prologue de la fête pour le mariage de M. le dauphin. 10
Nouveau prologue de la Princesse de Navarre. 13
Le Temple de la Gloire, opéra. 87
Préface. 89
La Prude, comédie. 125
Avertissement de l'auteur. 127
Prologue. 129
Autre prologue. 133
Sémiramis, tragédie. 231
Dissertation sur la tragédie ancienne et moderne. 233

FIN DU CINQUIEME VOLUME.

Bibliotheca Regia Borbonica Palatina Neapol.